POLKA

JOEL MEYEROWITZ
IMMERSION

#68 HIVER 2025 PRIX MÉTRO : 12 € / D : 9,80 € / BEL-LUX : 14 € / CAN : 14,50 $ CAD / DOM / S : 9,80 € / CH : 19,20 FS / ESP-ITA-PORT. CONT. : 10,50 € / MAR : 81 MAD / TOM / S : 1450 XPF / TUN : 11,50 TND / PHOTO : JOEL MEYEROWITZ (DÉTAIL)

L 13727 - 68 H - F: 12,00 € - AL


cartier.fr
Cartier
Cartier



Cartier


Guerlain
Paris
SHALIMAR

GUERLAIN

PARIS

SHALIMAR

100 ANS DE PASSION

LA NOUVELLE ESSENCE

La Liberté plie les gaules


© Philippe Guionie.

PAR **ALAIN GENESTAR**

La photo est belle. Elle a fait la couverture du numéro de Polka consacré aux « jours d'après » les attentats du 13 novembre 2015 qui ont fait 130 morts, 90 au Bataclan, 39 sur les terrasses, 1 au Stade de France, et des centaines de blessés. Il y a dix ans.

La photographe Laurence Geai avait alors choisi de se rendre au bar Le Carillon pour rendre hommage aux personnes assassinées. Elle avait repéré ce jeune couple attablé de l'autre côté de la vitre. La photo n'est pas montée. Laurence ne leur a rien demandé. Elle a attendu au-dehors, espéré sans doute ce baiser. L'instant décisif.

C'est important de dire qu'il n'y a pas eu d'arrangement, pas eu de mensonge. On ne célèbre pas une telle tragédie en trichant. La vérité est notre seule arme, du moins, je le crois, la plus efficace pour défendre ce qui est attaqué de toutes parts : une certaine idée de la liberté de vivre dans nos démocraties, de vivre comme on veut, de s'embrasser où on veut, de dire, d'écrire et de photographier ce qui se passe. C'est cette vérité, insolente, insupportable pour les potentats en tous genres, que les terroristes voulaient assassiner.

Où en est-on aujourd'hui ? En dix ans, le bel idéal démocratique que combattent tous les terroristes a reculé un peu partout en Europe et dans le monde, et plus encore aux Etats-Unis où il était chéri, souvent bousculé mais sans cesse élevé en valeur fondamentale, fût-elle par nature fragile. Ce qui impliquait de la protéger et de la défendre contre tous les démons qui l'assaillent. L'un d'eux est désormais solidement installé à la Maison-Blanche. Un autre, au Kremlin, a consolidé à outrance son pouvoir absolu, éliminant ses opposants et déclarant la guerre à l'un de ses voisins. D'autres, plus élégants, ou élégantes, plus habiles certainement, ont remporté des élections, en Italie notamment, et s'apprêtent chez nous en France à concourir en tête du peloton des candidats si dissolution il y a. Elle est dans l'air.

La liberté a perdu de sa superbe. Dans notre imagerie révolutionnaire, elle guidait le peuple sur les barricades de Delacroix. Aujourd'hui, c'est le peuple qui se barricade. La liberté faisait rêver. Elle fait peur. Une peur agitée dans les campagnes électorales par l'extrême droite qui accuse l'Etat de droit de laxisme et le remet en cause, qui dénonce la perte de notre identité nationale face à l'Europe et l'invasion des étrangers, qui jure de rétablir l'ordre et l'autorité. Et cela au prix fort : moins de liberté.

Si les populistes, et ceux qui s'acoquinent à eux, devaient changer notre devise républicaine, à coup sûr, ils écriraient aux frontons de nos mairies : « Sécurité, Egalité, Fraternité ».

Exit la Liberté ! Trop tumultueuse. Et indépendante du pouvoir.

Et vive la Sécurité ! Si cajolante. Et dépendante du pouvoir.

Dix ans après, l'Etat se veut d'abord protecteur. C'est bien sûr l'un de ses devoirs, l'une des clauses essentielles de notre fameux contrat social. Mais à condition de ne pas tomber dans le travers de l'abus d'affection protectrice. Or, on étouffe sous l'accumulation de lois et règlements imposant davantage de surveillance, de contrôle, de limitations, d'interdictions. Et si, demain, l'extrême droite devait arriver au pouvoir, tout est déjà en place légalement pour installer un régime autoritaire. Il suffira de serrer un peu plus la vis.

Pour s'en convaincre – et c'est étonnant qu'il faille s'en convaincre tant le constat est évident – il suffit de regarder ce qui se passe de l'autre côté de l'Atlantique depuis la réélection de Trump. Les raids violents de la police contre les étrangers, sans faire de distinction entre les clandestins et les familles en attente de papiers, effraient la population des immigrés. Les rétorsions de tout ordre frappent celles et ceux qui ont le courage de critiquer le pouvoir. Les menaces d'opérations militaires contre les ennemis de l'intérieur planent sur les grandes villes tenues par les démocrates, comme Chicago. Les intimidations et les injures accablent les magistrats qui ont l'audace de recaler les diktats et les oukases de Trump. Les journalistes désobéissants n'ont plus accès aux sources officielles, sont mis sur écoute, traités de tous les noms… Et, en France, l'extrême droite d'applaudir ce spectacle navrant de la détérioration de la démocratie américaine, tout comme elle fait montre d'une lâche indulgence envers Poutine, d'une franche dévotion pour Meloni érigée en modèle, de complicité béate avec le Hongrois Orban, et ce avec d'autant plus d'écho et de résonance qu'une partie de la presse française, écrite, audiovisuelle et numérique, est passée entre ses mains dans une indifférence quasi générale.

Dix ans après, on en est là.

L'extrême droite qui fait commerce du besoin impérieux de sécurité risque de l'emporter en cas de dissolution. Alors on pourra écrire, au bas de notre constitution gaullienne, cette terrible épitaphe : « La Liberté plie les gaules ». ■

agenestar@polkamagazine.com

Sur le 13-Novembre, lire aussi pp. 32 à 34.



30 JANVIER 2016. *Au Carillon, soixante-dix-huit jours après les attentats, la vie a repris ses droits.*
© Laurence Geai pour Polka Magazine.

au générique

POLKA

#68 HIVER 2025

Directeur de la publication
ALAIN GENESTAR
Directrice générale
ADÉLIE DE IPANEMA

Editeur BASTIEN MANAC'H
Rédacteur en chef DIMITRI BECK
Rédactrice en chef adjointe (Photo et partenariats)
LÉONOR MATET
Directeur artistique MICHEL MAÏQUEZ

Directeur financier GUILLAUME AUDAN
Editrice déléguée SYLVIE GUICHOT

Edition LAURE ETIENNE
Maquette ÉLODIE VAILLANT
Correction HÉLÈNE FRÉDÉRICK

Livres JOSEPH KOHLER

Ont participé à ce numéro
INÈS GRÉGOIRE, THIERRY GRILLET, JEANNE HATIER, FLORENT LACAZE, LISA LACROIX, CAMILLE LUPFER, ALESSANDRA MAURO, VICTOR MOULLIN, ROMANE PELLEN, ARTHUR SARRADIN

Communication et digital ANAÏS RAFFIN
avec FÉLICIE FALAMPIN
Newsletter VICTOR GENESTAR

Comité éditorial
CHRISTIAN CAUJOLLE (†), CELSO GONZALEZ-FALLA, JEAN-FRANÇOIS GRAZI, DIANE GRIMONET, FRANÇOISE HUGUIER, MICHAEL KAMBER, ALAIN MINGAM, JEAN-LUC MONTEROSSO, JOËLLE ODY, DIDIER RAPAUD, REZA

Acquisitions et ventes publiques
BRIGITTE GENESTAR et JÉRÔME PROCHIANTZ

Publicité
MÉDIAOBS
44, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, PARIS IIe
Tél. : 01 44 88 97 70 Fax : 01 44 88 97 79
E-mail : pnom@mediaobs.com
Directrice générale
CORINNE ROUGÉ
Directrice commerciale
SANDRINE KIRCHTHALER, 01 44 88 89 22
Directeur de publicité
ARNAUD DEPOISIER, 01 44 88 97 52
Directeur de publicité Culture
ROMAIN PROVOST, 01 44 88 89 27

Diffusion ventes au numéro
OPPER SERVICES
SARAH MORDJANE
smordjane@opper.io, 01 40 94 22 21

Abonnements
ABONN'ESCIENT
20, RUE ROUGET-DE-LISLE
92130 ISSY-LES-MOULINEAUX

Réassorts et quantités modifiables sur
www.direct-editeurs.fr

Fabrication
CALLIGRAPHY PRINT
7, RUE DE LA ROUYARDIÈRE, CHÂTEAUBOURG
Tél. : 02 99 26 72 72

Commission paritaire 0228 K 89693
Dépôt légal 2e semestre 2025
ISSN 1962-3488

Origine du papier FINLANDE
Taux de fibres recyclées 0 %
Certification PEFC
Eutrophisation PTOT 0 KG / T

POLKA MAGAZINE
Reportages, art, portfolios…
La revue de toutes
les photographies en print
et sur le Web.

POLKA GALERIE
49 artistes représentés,
du 12, rue Saint-Gilles (Paris IIIe)
aux plus grandes foires de la
photographie du monde.

POLKA FACTORY
Le concept store de la photo,
au 14, rue Saint-Gilles (Paris IIIe).
Et sur le site marchand :
polkafactory.com

BY POLKA
La communication par
l'image pour les marques
et les institutions.

Les abonnés ont reçu avec ce numéro un tirage de Joel Meyerowitz.

Prochaine parution :
Juin 2026



Abonnez-vous à Polka Magazine sur :
http://boutique.polkamagazine.com

Par courrier :
Polka Magazine - Opper Services
20, rue Rouget-de-Lisle
92130 Issy-les-Moulineaux
Tél. : 01 44 70 72 33
E-mail : abonnement@polkamagazine.com

Droits de reproduction textes et photos réservés pour tous pays.
Polka Magazine est édité par la société Polka Image.
Siège social : 12, rue Saint-Gilles, Paris IIIe Tél. : +33 (0)1 76 21 41 30
SARL au capital de 329 400 euros, RCS de Paris 497 659 094
Proposition de sujets : stories@polkamagazine.com ou pnom@polkamagazine.com

FONDATION LOUIS VUITTON

GERHARD RICHTER

EXPOSITION
17 OCT. 2025 – 2 MARS 2026

Réserver sur fondationlouisvuitton.fr #FondationLouisVuitton #GerhardRichter
Fondation Louis Vuitton, 8 avenue du Mahatma Gandhi, Bois de Boulogne, 75116 Paris

Gerhard Richter, *Lesende* [Femme lisant], 1994 (CR 804), San Francisco Museum of Modern Art © Gerhard Richter 2025 (18102025)
Conception : Zoo, designers graphiques

POLKA

sommaire

#68 hiver 2025

Jack Davison, le grand invité p. 16 **Catherine Leroy. La fille de la colline 881** p. 24 **Bataclan, 13 novembre, 21 h 22** p. 30 **Les livres** p. 34 **Bazaar** p. 48 **Le choix de Polka** p. 50 **Edouard Elias. Syrie, année zéro** p. 52 **Immersion, Joel Meyerowitz** p. 72 **Gianni Berengo Gardin. Le dernier des Mohicans** p. 98 **Eloïse Labarbe-Lafon. Romance photo** p. 114 **Thomas Dhellemmes. Pierres, feuilles, ciseaux** p. 128 **Toshio Shibata. « Archipictural » ou l'éloge du beau** p. 138 **Kosuke Okahara. Okinawa, panoramas d'une mémoire collective** p. 152 **Mikael Siirilä. Lumen poésie** p. 160 **Carnet visuel** p. 172 **La chronique de Christian Caujolle** p. 194



Nikko City, Tochigi Prefecture, 2008.

© Toshio Shibata / Courtesy Polka Galerie.

L'icône modulable signée par Fritz Haller et Paul Schärer en Suisse



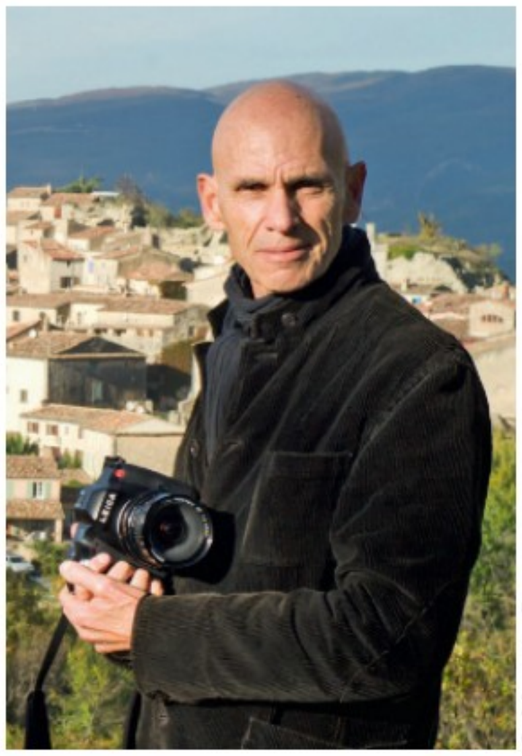
Creative

the modular icon by
Fritz Haller & Paul Schärer, Switzerland

since 1965

USM

les photographes



© Maggie Barrett.

Joel Meyerowitz

Né dans le Bronx en 1938, Joel Meyerowitz se destine d'abord à travailler dans une agence de publicité. Il fait par hasard la rencontre de Robert Frank. Fasciné, Meyerowitz fait de la rue son nouveau lieu de travail dès 1962, devenant le street photographer avant-gardiste et passionné que l'on connaît. Après avoir produit une documentation immense sur son époque – dont un travail titanesque offert à la postérité sur le chantier de Ground Zero après le 11-Septembre – et raconté beaucoup d'histoires, c'est à son tour de confier la sienne à travers « Immersion », sa nouvelle exposition à la galerie Polka. Une plongée dans une vie d'images en couleur (avec des touches de noir et blanc), où il pose un regard amusé sur sa ville, New York, Cape Cod, mais aussi sur la France ou l'Italie.



© Hélène Pambrun.

Edouard Elias

Centrafrique, Ukraine, Darfour, crise migratoire. A 34 ans, Edouard Elias est déjà un grand nom de la photographie. Originaire du Gard, où il est né en 1991, il passe dix ans en Egypte durant son enfance et se lance dans le reportage de guerre alors qu'il est encore étudiant, avec un premier voyage en Syrie à l'été 2012. Il y sera détenu pendant près de onze mois entre 2013 et 2014. Avec la chute du régime de Bachar El-Assad, fin 2024, il a décidé de revenir sur les lieux de sa captivité, un projet publié dans les pages de ce numéro. *« Photographier, pour moi, est un acte de mémoire »*, assène-t-il. Son œuvre est empreinte d'un désir de prendre le temps pour capter l'émotion, en témoigne son utilisation de la chambre photographique pour ses projets récents et sa collaboration avec le maître d'art Fanny Boucher, spécialiste de l'héliogravure.



© Eloïse Labarbe-Lafon.

Eloïse Labarbe-Lafon

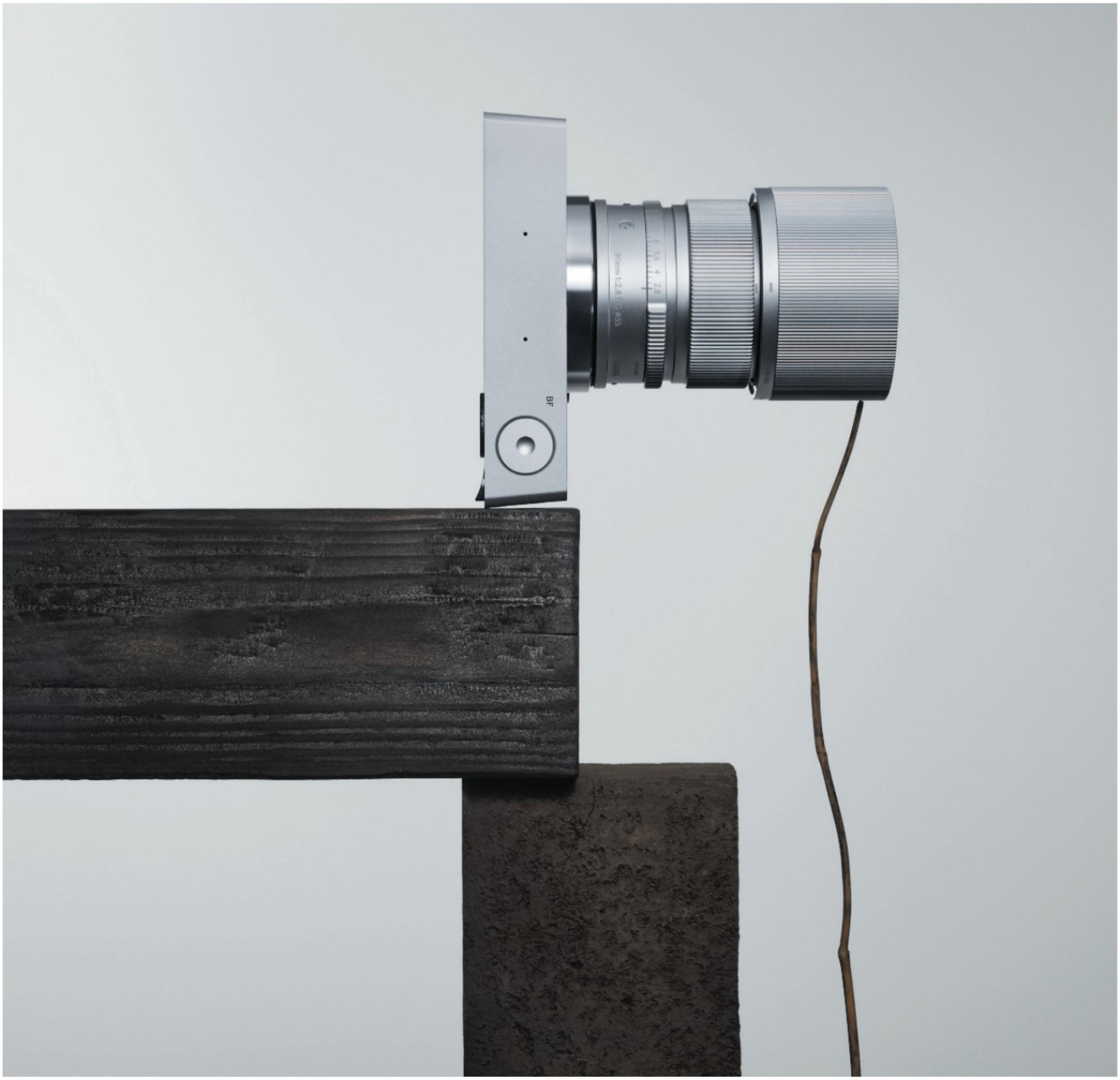
Le travail d'Eloïse Labarbe-Lafon est à la croisée du présent et de la nostalgie. Formée à la restauration de films anciens, elle retravaille chacun de ses clichés argentiques à la peinture. Avec des nuances de couleurs inventées apposées sur le noir et blanc, le réel se transforme en un monde imaginaire et personnel. Après son *Album*, première collection de son regard, et *Motel 42*, où elle se concentre sur les espaces poreux des chambres d'hôtel, ce sont les Etats-Unis que la jeune trentenaire invite à parcourir. Parfois, ou souvent, modèle de son mirage, Eloïse Labarbe-Lafon transporte le spectateur dans son rêve américain éthéré. A la suite d'une exposition cet automne à la galerie Polka, son portfolio offre un nouveau voyage, un road trip silencieux et intime.



© Niilas Nordenswan.

Mikael Siirilä

Ne cherchez pas Mikael Siirilä dans les magasins d'électronique. Le Finlandais ne jure que par l'argentique et c'est dans sa chambre noire qu'il peaufine minutieusement ses images. Car le photographe né en 1978 s'occupe de tout : de la prise de vue au développement des tirages. Chez lui, tout est fragments, morceaux, détails. L'ancien étudiant en philosophie livre avec ce travail artisanal aux accents mordorés un véritable éloge de la lenteur. Il est présenté pour la première fois par Polka avec l'exposition « Distances », en janvier 2026. Une série de petits formats organisés en diptyques qui invitent le regardeur à se rapprocher, à abolir la distance entre l'œuvre et l'œil, et à combler l'espace narratif entre les photos.



SIGMA

L'APPAREIL BF

Une simplicité radicale, une puissance surprenante. Un système de prise de vues redéfini. Fabriqué à Aizu, au Japon.

les photographes



© Kapil Das.

Kosuke Okahara

Si, dans une première vie, Kosuke Okahara, né en 1980, pratiquait le ski acrobatique à un niveau international, il s'oriente en 2004 vers le photojournalisme. Dès ses débuts, il alterne reportages d'actualité et projets au long cours. Après plusieurs années passées à Paris, Kosuke Okahara retourne vivre à Tokyo, sa ville d'origine, en 2011. C'est l'année de la catastrophe nucléaire de Fukushima, qu'il couvre pour Polka (#13 et #17). Après le Soudan ou encore la Chine, il tourne son objectif vers Okinawa, île aussi familière que lointaine, sur laquelle il réalise, en 2021, *Blue Affair,* un court-métrage constitué d'images fixes, avant d'entamer son dernier projet, *Slightly Elsewhere*. Cette série, exposée à la galerie Polka en janvier 2026, explore les traces de l'histoire, à travers les nombreuses bases militaires de l'île japonaise.



© Océane Toubert.

Thomas Dhellemmes

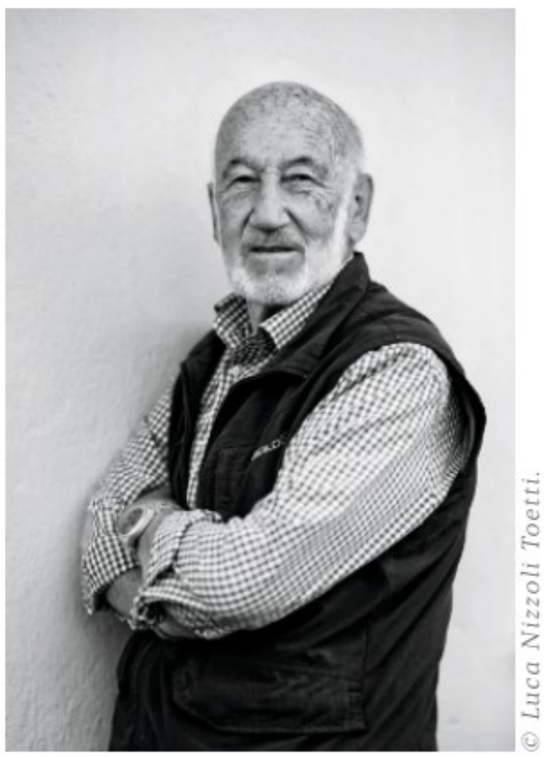
Quand il n'œuvre pas pour Atelier Mai 98, le studio de photographie commerciale qu'il a fondé, Thomas Dhellemmes entretient avec son sujet une distance mystérieuse. Le photographe né à Lille en 1963 s'exprime essentiellement à travers son Polaroid SX-70, dont il aime l'intemporalité, la rareté et la lenteur de chaque image. L'imprécision de ce boîtier laisse entière la liberté d'interprétation de celui qui regarde le résultat. Photographe voyageur, Dhellemmes est en quête d'un moment de grâce absolue. Ses photographies parlent de l'existence, de la fragilité de la vie et de son caractère éphémère. Elles font l'objet d'un portfolio dans nos pages.



© Toshio Shibata.

Toshio Shibata

Célébré pour ses clichés où ponts, barrages et autres constructions humaines sont magnifiés, Toshio Shibata est l'un des photographes majeurs de la scène japonaise. Né à Tokyo en 1949, il étudie tout d'abord la peinture, notamment à l'Académie royale des beaux-arts de Gand, avant de découvrir, toujours en Belgique, la photo. Rentré au Japon en 1979, il sillonne les routes de l'archipel avec sa chambre photographique. Tout un pan de son œuvre se déploie en noir et blanc, mais ce sont ses images en couleur qui sont mises à l'honneur dans ce numéro. Les teintes subtiles de sa palette lui permettent d'explorer plus avant toutes les possibilités des paysages en s'appuyant sur la géométrie et l'abstraction. L'exposition « Archipictural » est présentée à la galerie Polka du 14 novembre 2025 au 17 janvier 2026.



© Luca Nizzoli Toetti.

Gianni Berengo Gardin

La vraie photographie, dans l'œuvre de Gianni Berengo Gardin, c'est celle qui n'invente rien. Décédé en août dernier à l'âge de 94 ans, il s'était d'abord saisi d'un boîtier par passion pour l'aéronautique. Devenu le photographe du quotidien, des marges et des mutations sociales, il a observé et chroniqué l'Italie de l'après-guerre à nos jours et laisse derrière lui un héritage grandiose et précieux : fragments de réel, témoignages de son époque, hasards poétiques. Autant de clichés qu'en véritable reporter documentaire il ne mettait jamais en scène. Par-delà les décennies, ceux-ci conservent leur authenticité et, désormais, une pointe de nostalgie. Le maestro du noir et blanc qui voulait *« rester discret »* était exposé à la galerie Polka à l'automne. Ces pages renferment un hommage à sa *vera fotografia*.

ICONIQUE

Nikon Zf

Soyez fier de votre créativité avec l'hybride plein format Nikon Z f construit sur une légende. Le Nikon Z f est la rencontre entre le design mythique des boitiers Nikon et la performance de la gamme Z. Découvrez ou redécouvrez la joie de la photo et de la vidéo.

24,5 MP | CAPTEUR PLEIN FORMAT | EXPEED 7 | ÉCRAN ORIENTABLE | VR 8 STOP | VIDÉO 4K ULTRA HD

*Continuez d'inspirer

Keep inspiring* Nikon



De gauche à droite et de haut en bas.

***LILA. ROWAN. GRACE. IVORY. HUGO.* 2025.**
De la série *87 Portraits*.









Jack Davison

“JE PEUX ROGNER UN VISAGE, LE TAILLER, LE MODIFIER COMME LE FAIT FRANCIS BACON”

Le travail du photographe britannique est en majesté sur l’affiche de la 28e édition de Paris Photo et sur le stand de la galerie Cob. Autodidacte, Jack Davison a développé une approche de l’art du portrait nourrie de multiples références visuelles. Rencontre.

interview par **Thierry Grillet**



***ANNIE*, 2025.**
De la série *87 Portraits*.
Photos : © Jack Davison.



Ci-contre.
***UNTITLED*, 2022.**
De la série *Photographic Etchings*.

Ci-dessous.
***UNTITLED*, 2022.**
De la série *Photographic Etchings*.

“J’AI TOUJOURS VOULU QUE MES IMAGES SOIENT HORS DU TEMPS”



C’est une forme de consécration, à 35 ans, que de voir son travail, *Annie*, cette jeune femme cadrée serrée, sur l’affiche de Paris Photo…

Je n’y suis pour rien. La photo de cette fille au visage si animé a été choisie par les organisateurs de la foire. C’est l’une des images d’une série présentée cette année au sein du *solo show* que me consacre la galerie Cob. A l’origine, j’avais imaginé cette série, qui trouve son inspiration dans les portraits réalisés par August Sander dans les années 1920, comme un ensemble de 111 photos. C’est un joli nombre, non ? 111. Finalement, en trois jours – c’était ma contrainte de temps –, je n’ai pu en réaliser que 87. Que des portraits de gens. Shootés dans la rue ou en studio, à Londres, des amis, des connaissances, des collaborateurs, des inconnus aussi. Le casting de rue est l’œuvre de Coco Wu, qui a un œil fantastique pour repérer les “gueules”.

Je me réjouis de présenter le résultat à Paris. Ce travail fait partie, à mes yeux, d’une entreprise plus vaste. C’est le projet d’une vie. Je vais continuer cette série et la décliner, chaque année, dans une ville différente : Paris, New York, pourquoi pas Newcastle aussi, et partout ailleurs. Je garderai, pour respecter le format de la première réalisation, les trois jours de shooting et la production d’autant d’images que possible.

Est-ce que ces 87 portraits ne sont pas en réalité le portrait de Londres ?

Ce n’est pas à proprement parler une tentative de capter l’esprit de Londres à travers ses visages. Même s’il n’est pas interdit de le penser. J’ai toujours voulu que mes images soient hors du temps, sans repères temporels qui permettraient de les situer. La photo qui a été retenue par Paris Photo est vraiment révélatrice de ma démarche : elle aurait pu être prise dans les années 1920 ou 1950. Je peux l’imaginer à toutes ces époques. Elle est intemporelle. J’aime l’idée que ces portraits pourront être regardés dans cent ans sans rien pour les dater, et libres de tout contexte.

Face au modèle, vous cherchez la ressemblance, la vérité ou la beauté formelle ?



LE PROLONGEMENT DE VOTRE ŒIL.

Découvrez le LEICA Q3 43

Pour en savoir plus : leica-camera.com/q3-43

Dwayne Johnson photographié en 2025 pour *The New York Times*.



“CE QUI N’EST PAS NÉCESSAIRE À LA VÉRITÉ D’UN VISAGE, JE L’EXCLUS”

Je ne me pose pas la question de la ressemblance. Ce qui est important, c’est de capter un moment d’émotion. Parfois, dans ces instants-là se manifeste la beauté formelle. Pour y parvenir, il faut que la personne oublie la présence du photographe, que je puisse la saisir dans des instants “perdus”, dans ces entre-deux où elle est ailleurs, plongée dans ses pensées. Alors je peux établir une forme de connexion avec une présence plus profonde, qui se manifeste dans un visage qui ne se maîtrise plus, qui ne contrôle plus sa façon d’apparaître.

La manière dont je cadre ces visages contribue à les arracher au contexte, à une époque. Souvent, je coupe dans l’image, dans le visage même, en cadrant très serré. Je veux simplifier, ne garder que l’essentiel. Tout ce qui n’est pas nécessaire pour révéler la vérité d’un visage, je l’exclus. Ce travail de coupe, qui peut paraître brutal, est d’autant plus aisé que tout le monde sait ce qu’est un visage. Je peux pousser le geste assez loin – jusqu’à un certain degré d’abstraction – sans risquer de perdre le spectateur. Je peux le rogner, le tailler, le modifier. Des déformations à la manière de certaines peintures de Francis Bacon.

Vous n’avez pas suivi de cursus académique pour apprendre la photographie…

La passion pour la photographie m’est venue tôt. Je suis tombé amoureux de ce moyen d’expression à l’adolescence. Il me permettait de faire exister des choses qui habitaient déjà mon imagination. Mais c’est vrai que je suis autodidacte. J’ai étudié la littérature anglaise à l’université de Warwick, mais j’ai tout de même eu des échanges avec un professeur, Brett Walker. Je l’ai rencontré en ligne, sur Flickr, un site, déjà ancien, d’échange de photos. Un vrai mentor. Il m’a guidé et conseillé pour améliorer mes images. J’ai aussi dans la tête un musée mental avec de grands photographes du passé : Man Ray, Saul Leiter, Walker Evans, Vivian Maier. Mon œil s’est également formé grâce aux milliers de visuels que j’ai regardés – et que j’ai d’ailleurs, pour certains, conservés dans un carrousel permanent sur mon ordinateur. Un pêle-mêle de 12 000 images, avec des œuvres de Georgia O’Keeffe, des scènes de rue new-yorkaises de Weegee, des journaux de propagande avec leurs images, des films, des œuvres des surréalistes…

AU-DELÀ DU PLEIN FORMAT

GFX 100RF

Avec son style télémétrique classique et son design premium, le FUJIFILM GFX100RF propose une expérience photographique traditionnelle, tandis que le capteur grand format de 102 mégapixels, la large plage dynamique et le bruit numérique réduit offrent une qualité d'image ultime. Héritage des appareils argentiques Fujifilm, il intègre une nouvelle molette de proportions permettant d'accéder à neuf formats de composition, tout comme 20 simulations de film. Son objectif fixe 35 mm, associé au capteur GFX grand format, offre un champ de vision équivalent à un 28 mm sur un appareil plein format, idéal pour la prise de vue à main levée. Il dispose aussi d'un téléconvertisseur numérique, d'un filtre ND interne et d'un obturateur central. Son poids de seulement 735 g et sa compacité font de ce boitier l'outil ultime pour créer des images incroyables au quotidien.

Photo réalisée par Laura Bonnefous, ambassadrice FUJIFILM

www.fujifilm-x.com

FUJIFILM

Ci-contre.
***LUCY*, 2025.**
De la série *87 Portraits*.

Ci-dessous. De gauche à droite.
***GEORGINA*, 2025. *ALICIA*, 2025.**
***UNTITLED*, 2022.**



Comme ces derniers, vous intervenez aussi directement dans le processus photographique.

Oui, il y a par exemple cette photo, *Lucy*, où j'ai imaginé une superposition, la collision de deux visages de femmes, dont l'une apparaît comme un cercle projeté sur la face-écran de l'autre. On voit par transparence une bouche et des dents fantômes. Cela fait partie des expérimentations que j'ai intégrées dans cette série.

Rien n'est figé dans le langage du portrait. Cet automne, j'ai signé la couverture d'un numéro du *New York Times Magazine* avec un portrait de l'acteur Dwayne "The Rock" Johnson, l'un des acteurs hollywoodiens les plus célèbres au monde. Mais il n'a jamais été vraiment photographié. Je voulais en faire une statue grecque, un buste romain. Le transformer en une icône classique. Je suis assez fier d'avoir réussi ce portrait, d'avoir rendu d'une façon presque tactile le grain de sa peau. Avec ce modèle, si connu, j'avais de l'espace pour inventer. Car quel que soit le parti pris photographique, tout le monde reconnaît Dwayne Johnson.

Tous vos modèles n'ont pas cette renommée qui les rend reconnaissables par tous. Ne craignez-vous pas les mauvaises interprétations ?

"SANS LE CONTEXTE, TOUT EST POSSIBLE"







Sans le contexte, tout est possible. Comme le disait Marcel Duchamp, c'est le regardeur qui fait l'œuvre. Cet élément important est au cœur de mon travail. J'ai produit il y a quelques années une photo, assez connue, d'un chien qui semble jaillir gueule ouverte, tous crocs dehors. Tout le monde pense qu'il s'agit d'un chien en train d'attaquer. En vérité, c'est un chien très gentil qui essaye d'attraper un petit truc à manger. A l'université, j'ai étudié Roland Barthes et son idée de "mort de l'auteur" m'a convaincu. Ma lecture de l'image est la moins importante. ■

A voir : Paris Photo au Grand Palais, Paris VIII^e^, du 13 au 16 novembre.



SIGMA

ART
35mm F1.2 DG II



21 février 1967. La photographe avant un saut d'entraînement avec les parachutistes américains, à la veille de sa participation au saut de combat de l'opération Junction City avec la 173e Airborne Brigade.

CATHERINE LEROY
LA FILLE DE

IL Y A SOIXANTE ANS, EN FÉVRIER 1966, UNE TOUTE JEUNE PHOTOGRAPHE DE 21 ANS DÉBARQUE À SAIGON. SON NOM : CATHERINE LEROY. À L'OCCASION DE CET ANNIVERSAIRE, UN OUVRAGE RICHE ET PASSIONNANT REPREND LES PHOTOS QUE LA JOURNALISTE A FAITES DE LA GUERRE, DES EXTRAITS DE SA CORRESPONDANCE AVEC SES PARENTS ET DES TEXTES SIGNÉS DE SA MAIN. RETOUR SUR LE PARCOURS EXCEPTIONNEL D'UNE BAROUDEUSE, NÉE REPORTER DANS LE BOURBIER VIETNAMIEN.

Par **Dimitri Beck** / Photos **Catherine Leroy**



LA COLLINE 881

30 avril 1967. L'infirmier de la marine Vernon Wike auprès d'un soldat mortellement blessé lors de l'assaut de la colline 881.

Saigon, 26 février 1966. ***« Ma chère maman, Me voici à Saigon depuis trois jours.*** *Je prends maintenant le temps de t'écrire pour que tu n'aies pas d'inquiétudes. Je suis jusqu'à lundi invitée dans une magnifique maison jouxtant celle de Cabot Lodge (ambassadeur USA) et celle du directeur d'Air France, chez un journaliste ami de Jacques Dubourg, appelé Charles Bonnay. Sean Flynn (fils de l'acteur) habite également là. Je vais essayer de me faire inviter ailleurs la semaine prochaine, l'hôtel étant inabordable et hors de question pour mon budget.* » Ces mots sont ceux de « Cathy », Catherine Leroy, écrits à peine le pied posé au Vietnam. Cette lettre, les dizaines d'autres adressées à ses parents ainsi qu'un récit à la première personne rédigé avant de quitter le pays constituent la colonne vertébrale du livre *Catherine Leroy. Un aller simple pour le Viêt-Nam, 1966-1968*, publié par l'Atelier EXB.

Il y a soixante ans, en 1966, Cathy n'a alors que 21 ans, l'âge de la majorité à cette époque-là en France. Il faut dire que la jeune femme n'a pas attendu que l'on s'intéresse à elle pour écrire le roman de sa vie, vécue de bout en bout avec audace et panache. Elle ouvre les yeux sur le monde le 27 août 1944, à Sannois, près d'Enghien, dans la région parisienne, durant une nuit de bombardement. Elle qui a grandi dans un milieu bourgeois catholique traditionnel fait sauter le verrou des conventions. On est encore aux balbutiements des mouvements de libération des femmes. Mais Cathy n'a pas de temps à perdre. Elle fait le grand saut dans l'inconnu sans aucune expérience en photographie. C'est un poids plume d'à peine plus de 40 kilogrammes pour 1,48 mètre qui débarque sur le tarmac de l'aéroport de Saigon avec un gros sac, un Leica M2 et quelques centaines de dollars en poche. Un aller simple qui a inspiré le titre du livre.

Très vite, Catherine Leroy surprend plus d'un de ces GI, qui font au moins une à deux têtes de plus qu'elle. Un an après son arrivée au Vietnam, elle est la première femme et l'unique photographe civile à sauter en parachute avec les militaires américains pendant les combats. Regard vif avec des yeux de chat, bandeau blanc retenant ses lumineux cheveux blonds, deux Leica autour du cou et barda sur le dos… Un beau portrait d'elle aux couleurs chaudes l'a immortalisée avant un saut d'entraînement deux jours avant le début de l'opération avec les parachutistes aux bérets rouges. Dans une des lettres, elle écrit : *« Mon cher papa, J'ai sauté hier 22 février avec la 173e Airborne [brigade aéroportée]. J'étais la 1re femme à sauter au Vietnam lors de ce premier saut opérationnel des paras américains, depuis le début de la guerre… […] 700 hommes ont été largués en moins de dix minutes, à cinq kilomètres de la frontière cambodgienne. J'étais dans le 4e avion (C130, 60 hommes) la 7e à sauter lors du premier passage. Associated Press m'a acheté l'histoire, plus photos noir et blanc.* Life *j'espère prendra plusieurs couleurs, quant à* Match *il leur a été envoyé un portfolio en couleur de Cathy avec un parachute sur le dos avant d'embarquer… »*

Catherine est « cash ». Elle sait qui elle est et le porte fièrement, tête haute, confiante dans sa valeur et dans sa bravoure. Dans sa lettre à son père, elle poursuit : *« Je suis très fière d'avoir sauté avec les Américains ici, c'est en tout point une grande réussite professionnelle. Je sais maintenant qu'il me sera possible un jour de travailler aux Etats-Unis sans trop de difficulté. Il me faut simplement continuer sur cette lancée… Je soumettrai à la fin de l'année mes meilleures photos au jury de Pulitzer, et autre grand prix, par l'intermédiaire d'AP, j'ai peut-être une chance de faire un prix… […] Je vais être faite membre d'honneur de cette brigade après la fin de cette opération. Il doit y avoir une grande cérémonie de*

Septembre 1966, région de Da Nang. Un marine blessé au cours d'une mission recherche et destruction.

« Quand on est jeune, autant vivre dangereusement. »

Catherine Leroy, Saigon, 1966.



© Dotation Catherine Leroy.



Début septembre 1966, delta du Mékong.
Deux suspects vietcongs avant interrogatoire.

remise de certificat de saut de combat, je devrai ensuite me soumettre aux règles en vigueur du bizutage, pour être membre d'honneur… J'ai assez peur compte tenu qu'il ne me sera fait aucune fleur. »

La reconnaissance est au rendez-vous. En 1967, elle est la première femme à se voir attribuer par les Etats-Unis un Prix George-Polk qui *« couronne le journalisme de l'audace »*, dans la catégorie photographie d'actualité. Il récompense son reportage sur la colline 881. Alors que des marines sont pris sous le feu d'armes automatiques près de Khe Sanh, le 30 avril, elle réalise une série de clichés de l'infirmier Vernon Wike auprès d'un camarade, Rock, mort dans ses bras lors de l'assaut. Toute sa vie elle restera en contact avec ce soldat qui ne se remettra jamais de ce qu'il a vécu là-bas. Pour *Paris Match*, elle fera à nouveau son portrait en 2005, alors âgé de 58 ans, debout, canne à la main, torse nu, bardé de tatouages, barbe et cheveux blonds en bataille, le regard perdu, posant dans une petite pièce comme oublié du monde et des siens.

Ces images de la colline 881 sont restées dans les annales du photojournalisme et les livres d'histoire, parmi les plus marquantes de la guerre du Vietnam. Peu de temps après, Catherine Leroy est blessée, le 19 mai, lors de la bataille de Con Thien au sud de la zone démilitarisée. Elle est évacuée à son tour, allongée sur un tank, aux côtés de marines également blessés. En 1968, retenue brièvement en otage avec son confrère François Mazure à Hué par des soldats nord-vietnamiens durant la grande offensive du Têt, elle parvient tout de même à faire des images. Son reportage exclusif et son témoignage feront la couverture du magazine *Life*.

En 1969, retour en France. Souffrant vraisemblablement d'un syndrome post-traumatique, elle ne se réhabitue pas à la vie parisienne. Cap sur Woodstock pour couvrir le festival où elle fait des images autant par besoin que pour décompresser. Désormais, elle vit entre Los Angeles et New York. En 1975, sentant la fin imminente de la guerre du Vietnam, Catherine couvre la chute de Saigon. Puis elle continue à suivre l'actualité internationale au Moyen-Orient et ailleurs, comme en Irlande. Elle sera la première femme à recevoir la médaille d'or Robert-Capa pour sa couverture de la guerre civile au Liban, en 1976.

Intrépide donc. Caractère bien trempé. Sans compromis, quitte à tout faire valdinguer. Dans une des lettres à ses parents, elle plante le décor : *« Saigon, 8 avril. Reparlons*



Avril 1975. Panique et fuite devant l'avancée rapide des forces nord-vietnamiennes dans les environs de Saigon.

de moi. Je pense rester encore deux mois au S. Vietnam. Je commence seulement maintenant à me sentir "dans l'atmosphère". [...] Le problème appareil reste crucial. Je dois me décider à en acheter un 2e au PX (moins cher qu'à Hong Kong). Il est impensable ici de ne pas avoir au moins deux appareils. Tous les photographes en ont au moins quatre ou cinq. Jean Durieux de Match *est reparti. Paris depuis une semaine. Cela reste la "jungle" à Saigon. Tous les Français journalistes se bouffent entre eux. Je m'en fiche, [...] je suis amie de la presse américaine et utilise pour mes déplacements la "Plymouth" de la CBS. J'emmerde... et passe pour une garce, tant mieux. Il est très dur d'être considérée en tant que femme à Saigon – deux appellations en vigueur, putain ou garce. 20 000 types en ville, pratiquement pas de femmes européennes. C'est moins drôle qu'on pense. »*

Ses écrits, lettres et récits à la première personne, reproduits dans le livre, sont francs et racontent la grande histoire mêlée aux petites choses du quotidien : *« Ma chère maman, Ne pas t'inquiéter s'il te plaît des nouvelles données par notre bonne télévision française. Comme toujours beaucoup de conneries. C'est d'autant plus vérifiable que je suis sur place. Si tu m'envoies un colis, envoie-moi par exemple mon pantalon rose et le petit chemisier bleu marine que tu m'avais donné (en soie, je crois). On se change beaucoup ici parce qu'il fait très chaud. [...] Écris-moi. Envoie-moi une boîte de "Tampax", on ne sait jamais. N'oublie pas de mettre de l'argent sur mon compte. Baisers. Cathy. »* Dans une autre à son père : *« Cher papa, Tes lettres reçues à Saigon m'ont toujours fait plaisir et j'ai souvent ri... Tu n'as pas changé, je te reconnais dans ta description des choses et des gens. [...] Je dois dire que du point de vue actualité, et c'est en fait ce qui m'intéresse, l'Asie du Sud traversera pendant de longues années encore les crises que nous lui connaissons depuis longtemps. L'analyse et l'expérience que je peux en avoir m'intéressent. Et puis, tu sais, quand on voit la guerre, on s'aperçoit en fait que les problèmes courants sont futiles et que la vie bourgeoise, c'est pas marrant. Je n'ai vraiment pas l'impression de travailler. Disons que je me promène les yeux ouverts, la poche encore légère, et que cette vie clocharde, somme toute, me plaît. Et puis zut, quand on est jeune, autant vivre dangereusement. Mes activités sont excitantes, je suis portée par les événements et ici, comme vous savez, ça ne manque pas ! Je vous embrasse tous deux affectueusement. Cathy. »*

Le 8 juillet 2006, à Santa Monica, en Californie, à la suite d'un cancer, Catherine Leroy, âgée de 61 ans, s'en est allée. Un nouvel aller simple. Affectueusement. ■ **D.B.**

A lire : Catherine Leroy. Un aller simple pour le Viêt-Nam, 1966-1968, *éd. Atelier EXB, 420 p., 49 €.*

GUÉNAËLLE DE CARBONNIÈRES

DANS LE CREUX DES IMAGES

29 OCTOBRE 2025 — 1ER FÉVRIER 2026

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS
107 RUE DE RIVOLI, PARIS 1ER
RÉSERVATIONS SUR MADPARIS.FR

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

Le cabinet des Dessins, Papiers peints et Photographies a été aménagé grâce au mécénat de Sakuraku et William Fisher, en l'honneur d'Hélène David-Weill et Maggie Bult.
Les pièces en verre coulé et thermoformé ont été réalisées avec le soutien d'INCALMO Glass Studio.

Paris Photo | POLKA

Arches, végétation, Greyscales. Série « Creuser l'image », 2025
© Adagp, Paris, 2025,
pour les œuvres de Guénaëlle de Carbonnières
Graphisme : François-Regis Clocheau /
direction de la communication

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

BATACLAN
13 NOVEMBRE 21H22

QUELQUES MINUTES APRÈS, UN PEU AVANT 22 HEURES, LES PREMIERS TIRS VONT RETENTIR À L'INTÉRIEUR DU BATACLAN, OÙ SE PRODUISENT LES EAGLES OF DEATH METAL, DEVANT QUELQUE 1500 PERSONNES. C'EST L'ATTAQUE LA PLUS SANGLANTE DES ATTENTATS DU 13-NOVEMBRE. DANS LA SALLE DE SPECTACLES, 90 PERSONNES ONT ÉTÉ ASSASSINÉES ET DES DIZAINES BLESSÉES PAR TROIS TERRRORISTES SE REVENDIQUANT DE L'ÉTAT ISLAMIQUE. MARION RUSZNIEWSKI EST SUR LES LIEUX, INSTALLÉE EN SURPLOMB DE LA SCÈNE, QUAND ELLE PREND CETTE PHOTO QUI SERA PUBLIÉE DANS LA PRESSE DU MONDE ENTIER. LA PHOTOGRAPHE A ÉTÉ BLESSÉE PENDANT LA TUERIE. DANS UN LIVRE AUTOÉDITÉ, *DOING IT TO DEATH. 20 ANS DE PHOTOS AU BATACLAN 2005-2025*, ÉCRIT AVEC SON AMIE JOURNALISTE DORIS LE MAT-THIEULEN, CETTE ROCKEUSE DANS L'ÂME RACONTE. EXTRAITS.

Par **Doris Le Mat-Thieulen**
Photo **Marion Ruszniewski**





Ce soir-là, Marion est mandatée par *Rock & Folk* pour couvrir le concert des Eagles of Death Metal. [...] Elle prend ses photos durant les trois premières chansons, puis monte au balcon pour continuer à shooter, dans une ambiance très festive. Le public danse, la fête bat son plein.

Au bout d'un moment, Marion se dit qu'elle a assez photographié. [...] C'est alors qu'elle remarque que sa petite pochette contenant tous ses passes photos est ouverte, et qu'elle en a perdu un certain nombre. Elle est dépitée : ces passes sont précieux pour les photographes. L'un d'eux notamment venait du concert de Blondie, elle ne voulait absolument pas le perdre.

Elle fouille le sol en revenant, sans succès. Elle décide alors de sortir prendre l'air et de fumer une cigarette. Sur le chemin, elle croise quelques amis, notamment une femme dont le mari, grand fan des Eagles of Death Metal et journaliste de *Rock & Folk*, est récemment décédé d'un cancer. Cette femme voulait emmener sa fille voir le groupe adoré de son père...

Alors qu'elle s'apprête à sortir, Marion croise Wally et Seb, deux amis photographes, qui l'arrêtent. Elle ne sort finalement pas fumer et discute un moment avec eux. Ils se déplacent vers l'issue de secours près des toilettes, généralement le meilleur spot pour voir le concert quand la salle est pleine.

C'est là que tout bascule. Des étincelles apparaissent dans le noir. Marion ne comprend pas ce qui se passe. Un videur pousse la foule en criant : « *Il faut sortir, il faut sortir !* » Une bousculade effrayante commence.

Marion sait que si elle tombe, elle risque d'être piétinée. Ne sachant rien de la situation dehors, elle reste immobile dans le noir. Les musiciens viennent à peine d'arrêter de jouer, ou peut-être le font-ils encore, mais plus pour longtemps.

C'est à ce moment que Marion est blessée. Dans l'obscurité, elle sent une douleur aiguë dans le dos, sans en comprendre tout de suite la cause. Elle se dit qu'elle verra ça plus tard, ne paniquant pas trop. Puis les lumières se rallument. Deux hommes en jogging et sweat à capuche leur ordonnent : « *C'est un hold-up, tout le monde à terre.* »

Page précédente.
Le groupe californien Eagles of Death Metal sur la scène du Bataclan, à Paris, 13 novembre 2015.

MARION SE RELÈVE, APERÇOIT UNE ISSUE DE SECOURS, MAIS CROISE UN TERRORISTE, KALACHNIKOV EN MAIN. ELLE EST DANS SA LIGNE DE MIRE

Son cerveau se brouille. Elle passe en mode survie. Elle ne voit pas clairement ce qui se passe, mais ne doute pas une seconde : elle se couche au sol. Une fois à terre, elle se demande ce que font ces hommes qui viennent les dépouiller au cœur d'un concert rock. Puis ils déclarent agir au nom de Daech. « *On est là pour tout ce que votre président fait en Irak et en Syrie.* » Marion comprend alors que la situation est gravissime. Elle reste au sol, pensant un moment prendre des photos avec son téléphone, qu'elle tient encore dans ses mains, mais se ravise quand ils évoquent Daech. Ils menacent de tuer quiconque bougerait. L'ordre est clair : ne pas bouger, attendre que ça passe. Par chance, un moment de répit arrive. Ils sont trois terroristes : deux montent à l'étage, un reste au rez-de-chaussée. Marion entend une voix masculine inconnue leur dire : « *Vite, vite, ils sont montés à l'étage, mais ils vont revenir, c'est le moment de sortir. Vous êtes à l'abri.* »

Ils étaient sous le balcon, hors de portée des tirs. Marion se relève doucement, aperçoit une issue de secours, mais croise le troisième terroriste, kalachnikov en main. Elle se remet à genoux, puis au sol, réalisant qu'elle est dans sa ligne de mire. Quand il s'éloigne enfin, elle saisit l'opportunité et s'échappe.

Elle ne sait pas combien de temps s'est écoulé entre leur arrivée et sa sortie. Vingt minutes ? Dehors, les rues sont désertes. Marion est perdue. Elle sent une douleur au dos, passe la main et découvre qu'elle saigne beaucoup. Un policier muni d'un bouclier lui ordonne de ne pas rester là : « *Madame, il faut avancer, ne restez pas là.* » Sans explications, il la pousse à marcher. Marion se demande où sont passés tous les gens, pourquoi les rues sont vides. [...] Les pompiers examinent Marion, découpent son jean, s'apprêtent à couper aussi ses chaussures, mais elle refuse catégoriquement : elles sont neuves ! Elle insiste pour qu'ils s'occupent des blessés plus graves. Ils rétorquent qu'ils connaissent leur travail et feront comme bon leur semble. Le nombre de victimes est impressionnant, même certains pompiers pleurent, dévastés par l'ampleur de la tragédie. A l'hôpital, Marion passe un scanner. Elle doit expliquer plusieurs fois à ses proches ce qui s'est passé. Personne n'y croit, personne n'ose y croire.

Son père vient la chercher vers 1 heure du matin et la ramène chez elle. Elle essaie de dormir, sans succès.

Vers 6 heures, elle reçoit un appel de l'AFP. En 2013, Marion y avait effectué un court stage d'insertion professionnelle. Le chef adjoint du service photo pour le bureau France la contacte. Il commence : « *J'ai entendu dire que tu étais au Bataclan.* » Elle confirme. « *Alors, tu as quoi comme photos ?* » [...] Marion explique qu'elle a reçu une balle dans le ventre, n'a pas de nouvelles de ses amis et ne possède que des photos du concert. Il lui demande de raconter rapidement ce qui s'est passé, puis de lui envoyer les images. Elle lui répond qu'elle a été mandatée par *Rock & Folk* et doit d'abord consulter Philippe Manœuvre pour l'autorisation. Il propose d'appeler Philippe sur-le-champ, mais Marion refuse, ne voulant pas le réveiller, et suggère de rappeler le matin. Ils conviennent de se recontacter vers dix heures. [...] Entre-temps, Marion contacte Philippe Manœuvre, qui lui donne son accord pour diffuser les photos. Marion se dit que son sac photo a pris un coup avec la balle, qu'elle pourrait peut-être négocier un nouvel équipement, un nouvel objectif. Elle ne sait pas comment gérer cette situation. Finalement, elle sera payée 1000 euros pour quatre photos qui feront le tour du monde. ■

Retrouvez l'intégralité du témoignage dans : Doing it to Death. 20 ans de photos au Bataclan 2005-2025, *de Marion Ruszniewski et Doris Le Mat-Thieulen, autoédition, 138 p., 45 €. Disponible sur achevedimprimer.com*

Gros & Delettrez

Maison de ventes aux enchères



JESSE A. FERNANDEZ (1925-1986)

Vente rétrospective du fonds d'atelier de Jesse Antonio Fernandez à l'occasion du centenaire de sa naissance

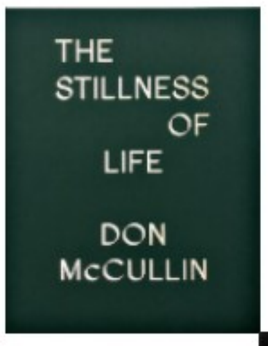
Samedi 15 novembre 2025
Gros & Delettrez | Rive Gauche
2, rue de Bérite – Paris 6e

CABINET D'EXPERTISE
Isabelle CAZEILS
+33 (0)7 68 27 12 77
info@expertiseiclic.com

EXPOSITIONS PUBLIQUES
Mercredi 12 novembre de 11h à 18h
Jeudi 13 novembre de 11h à 20h
Vendredi 14 novembre de 11h à 18h
Samedi 15 novembre de 11h à 12h

RENSEIGNEMENTS
Richard des NOËTTES
+33 (0)1 73 54 07 40
r.desnoettes@gros-delettrez.com

COMMISSAIRE-PRISEUR
Charles-Edouard DELETTREZ



The Stillness of Life, *de Don McCullin, éd. GOST, 112 p., 95 €. En anglais.*



© Don McCullin.

De gauche à droite.
Autoportrait à la recyclerie Crowthers à Isleworth.

Digitales avec statuettes et dragon chinois.

Don McCullin
LES FLEURS DE L'ÂGE

Pour fêter ses 90 ans, le photographe britannique publie *The Stillness of Life*, fruit d'une nouvelle collaboration avec GOST. Loin de la géographie des conflits couverts durant sa carrière, ce livre invite au calme et à la contemplation.

par **Joseph Kohler**

Si certaines des plus célèbres photographies de guerre portent la signature de sir Don McCullin – il a été fait chevalier en 2017 –, les scènes de son nouveau livre en sont un contrechamp paisible. Lui qui n'a que 5 ans lors des bombardements de Londres, en 1940, voit son enfance marquée par le chaos de la Seconde Guerre mondiale. C'est dans la Royal Air Force qu'il découvre la photographie en tant qu'assistant de laboratoire. A la fin de son service, son choix est fait. Le photojournalisme deviendra son métier. Après des années à documenter des tragédies, de la guerre du Vietnam aux famines indiennes en passant par des scènes d'assassinat au Congo, Don McCullin décide de sortir de l'œil du cyclone. Entre deux reportages, il s'éloigne de la guerre, et s'enracine dans les paysages de son enfance, au cœur de la campagne du sud-ouest de l'Angleterre. « *Ce coin du Somerset m'a sauvé et permis de recouvrer ma santé mentale. Ce lieu m'a donné un sentiment d'équilibre* », écrit-il. Les compositions florales et les atmosphères quiètes de *The Stillness of Life* montrent ce calme après la tempête. Un moment suspendu où les photos sont saisies dans le silence, au gré des saisons.

Soixante-dix ans de carrière n'auront pas fait de Don McCullin un désabusé des images. Là, dans sa maison de campagne, le baroudeur a ressourcé son regard, loin des soubresauts de l'actualité. Après *Life, Death and Everything in Between* en 2023, puis *The Roman Conceit*, en février 2025, *The Stillness of Life* prolonge la collaboration fructueuse entre la maison d'édition londonienne GOST et l'artisan du tirage Don McCullin. Dans ce grand livre (28×36 cm) à la couverture toilée d'un vert très anglais, Don McCullin légende chaque image. Souvent une indication géographique, parfois un souvenir ou une anecdote : « *Des bronzes romains ont été découverts sur le monticule à l'horizon, à la lisière de mon village.* » Ce village et ses alentours sont devenus son horizon. Un ermitage pour prendre du recul, au rythme





de journées simples et silencieuses faites de cueillette de champignons, baies et autres, qu'il associe ensuite à l'envi à diverses antiquités rapportées de ses voyages : une théière georgienne perdue depuis, des statuettes du Cambodge, une aiguière en étain.

Inspirées par les peintres flamands du XVIe siècle, ces natures mortes (*still life*, en anglais), qu'il a commencées à imaginer dès les années 1980, obéissent à un agencement consciencieux. Dans l'esprit des *memento mori*, chaque composition joue sur la tension temporelle entre une vaisselle, des objets décoratifs sans âge et la fraîcheur des végétaux. C'est parfois une histoire de hasard : une pomme juste rincée dans un évier, des pétales échoués sur une table, un oiseau mort victime de l'hiver dans la neige du matin. Et parfois, c'est tout l'inverse : McCullin arrange minutieusement ses trésors sur un autel de pierre, comme la porte d'accès à un sanctuaire dont il a le secret. Les murs font aussi partie du décor. Enduits de suie, ils incarnent le passage du temps et la patine des ans, suggérés aussi par les teintes cuivrées du noir et blanc de ces tableaux.

La lenteur est de mise. Partout. Dans les paysages aussi qui se dévoilent au gré de pages dépliantes qui modèrent autant qu'elles apaisent la lecture. *The Stillness of Life* nous montre le défilé de nuages de pluie et de plomb dans d'anciennes zones industrielles, la brume qui recouvre les routes de campagne et des horizons plus lointains. Sur les rares scènes où ils sont visibles, les humains ressemblent à des silhouettes, aux idoles d'un monde figé tels les derniers survivants d'un champ de bataille désolé. Don McCullin a vu passer les époques. Un brin de nostalgie résonne dans le texte final. Aujourd'hui, il ne peut plus, comme autrefois, escalader les grillages pour saisir la beauté des terres de sa région. Le souvenir d'une passion qui a animé toute sa vie s'est mué en sagesse. Aux nouvelles générations de reprendre le flambeau. ■ **J.K.**



De haut en bas.
Aire de jeu industrielle dans la ville sidérurgique désaffectée de Consett, dans le comté de Durham.

Une poire et une pomme dans mon évier.

Paris Photo

Grand Palais







13-16 Nov. 2025

Jack Davison, *88 Portraits (Annie—detail)*, 2025 – Courtesy of the artist and Cob Gallery Nadav Kander, *Untitled, USA*, 1997 – Courtesy of the artist and Howard Greenberg Gallery
Jungjin Lee, *Unseen #51*, 2024 – Courtesy of the artist and Galerie Camera Obscura

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté Égalité Fraternité

GrandPalais

Réserver mon billet
Parisphoto.com

Organisé par RX

Partenaire média inter

Partenaires officiels

J.P.Morgan
PRIVATE BANK



Iles Sandwich du Sud, 2009.
De la série *Genesis*.
© Sebastião Salgado.

Sebastião Salgado
DE LA TERRE ET

Sebastião Salgado et Yann Arthus-Bertrand étaient amis. Académiciens tous deux. Photographes de projets hors normes, vus par des millions de gens dans le monde. Entre autres, *Genesis* pour l'un, *La Terre vue du ciel* pour l'autre. L'un est mort, l'autre est vivant. Deux livres, cet automne, célèbrent ces géants. Celui de Salgado, *Glaciers*, en collaboration avec sa femme, Lélia Wanick Salgado, récapitule une vie de voyages dans des contrées gelées où poussent des mastodontes de glace. Celui de Yann Arthus-Bertrand, *France. Un album de famille*, offre l'image du pays réel, démultiplié à travers les visages de milliers de Français qui l'habitent, du plus petit village à la capitale, de la métropole aux territoires lointains. Entre les deux projets, une complicité se construit en silence.

Dans les paysages de glaciers, Salgado contemple le visage d'une planète qui souffre. Dans les visages des Français, Arthus-Bertrand fixe un paysage national. Les deux photographes visent un même objectif : réaliser la description la plus complète possible d'une réalité.

Pour Salgado, de la Russie à l'Antarctique, des terres désolées de la Patagonie aux Alpes, faire voir, partout, la beauté des glaces, mais aussi leur lente disparition. Pour Arthus-Bertrand, avec l'appui du démographe Hervé Le Bras, restituer le portrait d'une France concrète à travers des catégories établies (douaniers, hauts fonctionnaires, garagistes, médecins, sénateurs…) ou d'autres, plus inattendues (les vacances en famille, le congé parental, le baptême républicain…). Une France en couleur qui pose aujourd'hui tout sourire devant une toile marron, venue, elle, des origines de la photographie. L'un défend l'intégrité de la planète, l'autre une idée infiniment diverse de l'identité française.

Les deux projets entretiennent aussi chacun un rapport original avec l'histoire de la photographie. Les glaciers de Salgado dialoguent avec ceux, immortalisés pour



Au centre, Sebastian crie « merci ». Il est entouré de sa famille, de ses amis, des associations, des commerçants, du personnel paramédical et du personnel scolaire.

© Yann Arthus-Bertrand.

Yann Arthus-Bertrand
DES HOMMES

la première fois dans l'histoire du médium par les frères Bisson, pionniers, sous le second Empire, de la photographie de neige et de glace dans le massif du Mont-Blanc. Les Français d'Arthus-Bertrand ne sont pas, de leur côté, sans rappeler le travail d'August Sander qui, sous la république de Weimar, entreprit de faire le portrait sociologique de la nation allemande dans toutes ses composantes (avec cette icône : *Trois fermiers s'en vont au bal*).

Les deux projets partagent également le fait d'être à la fois des œuvres (et même, pour certaines images, des chefs-d'œuvre) et des outils de connaissance, à la disposition de scientifiques. Les images de Salgado nourrissent ainsi le texte d'une climatologue, Elisa Palazzi, et permettent de constater et de comprendre, à même la glace, les effets du réchauffement climatique. Les visages d'Arthus-Bertrand trouvent leur clé d'intelligibilité dans le texte d'Hervé Le Bras, qui, entre autres analyses, éclaire l'histoire des prénoms dans l'Hexagone. Mais ce qui rapproche définitivement les deux entreprises, c'est de naître dans le regard de deux artistes capables de donner une traduction sensible à une réalité complexe. De sublimer parfois le réel dans une image qui reste.

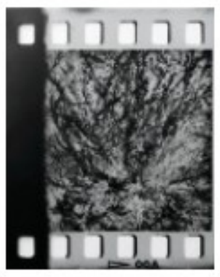
Ainsi Salgado, avec ce cliché spectaculaire de pingouins plongeurs, qui semblent glisser dans la mer en même temps que le glacier sur lequel ils stationnent aux îles Sandwich du Sud. Comment, avec Arthus-Bertrand, ne pas être ému devant cette photo de groupe, avec au centre un petit garçon atteint de la leucémie qui a voulu poser avec tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à sa rémission – amis, infirmiers, clowns hospitaliers, médecins, chercheurs, élus, assistantes sociales, etc.

Une foule, image d'une société solidaire. Un pour tous. Tous pour un… ■

Thierry Grillet

A lire : Glaciers, *de Sebastião Salgado, éd. Contrejour, 128 p., 45 €.*
France. Un album de famille, *de Yann Arthus-Bertrand, éd. Actes Sud, 800 p., 49,90 €.*

JASON ESKENAZI
AGENT 00



Les photos inversées du livre de Jason Eskenazi semblent tout droit sorties d'un film d'espionnage ou d'un jeu vidéo de guerre. Ce n'est pourtant pas un gadget qui lui permet de rapporter ces images cryptiques. Il a exhumé de ses archives les vues « double zéro », les premières poses de ses pellicules Kodak Tri-X qui servent à enclencher le film et sont habituellement jetées. C'est donc l'état « embryonnaire » de l'image qui l'intéresse, comme si la photo à la forme inaboutie, à moitié rongée par le noir sur les doubles pages, illustrait une réalité fantomatique. Avec la jaquette qui imite le film photo, l'artiste de 65 ans prolonge l'expérimentation jusque dans l'objet livre, qu'il invente lui-même dans sa maison d'édition Red Hook. Vingt ans d'images prises en Afghanistan, en Ukraine ou dans son New York natal, achevées par quelques poèmes, en hommage à ses collègues disparus. ■ **J.K.**

Double Zero, *de Jason Eskenazi, éd. Red Hook, 140 p., 40 €. En anglais.*

LETIZIA LE FUR
LA FRICHE, C'EST KITSCH



Qui a dit que les lieux délaissés devaient être tristes ? Dans *Le Crépuscule des lieux*, Letizia Le Fur prend le chaos par les cornes… et le transforme en kitsch flamboyant. Piscines vides, hôtels désertés, usines oubliées : chaque lieu est shooté comme une star sur tapis rouge. Les couleurs saturées explosent en rose bonbon, vert acide et bleu roi. Et électrisent l'atmosphère. Ici, le béton fissuré devient décor de cinéma et la rouille se pavane. Mais derrière ces mille feux, Letizia Le Fur capte la mémoire des lieux et les traces de ceux qui les ont habités. Elle nous montre qu'il existe une esthétique du laissé à l'abandon, en 94 photos qui se chevauchent sur les pages reliées à la japonaise. *Le Crépuscule des lieux* n'est pas seulement un livre de photographies au style Technicolor : c'est un guide pour réapprendre à aimer les idoles qu'on croyait fanées. ■ **I.G.**

Le Crépuscule des lieux, *de Letizia Le Fur, éd. RVB Books, 180 p., 35 €.*

KOZO MIYOSHI
16 × 20 NUANCES DE SILENCE



Pas de manifeste, pas de morceau de bravoure. Dans *A Long Interview with Kozo Miyoshi*, le Japonais s'exprime comme il photographie : entre les lignes. Il cadre la quiétude, célèbre l'anodin. Sa chambre de 16 × 20 pouces devient une loupe pointée sur l'invisible. L'interview annoncée est un leurre. C'est en silence, sans mots ni légendes, que se révèle un homme qui cherche moins à figer le monde qu'à s'y fondre. Chez Miyoshi, chaque image est un secret chuchoté : une main légère, un aquarium grouillant de vie, une ligne de silhouettes sur le sable… L'ouvrage se distingue par son épure, isolant les photos sur le blanc chaud du papier. Comme une lente promenade, où chaque page invite à contempler les scènes saisies en soixante ans de carrière. Né à Chiba en 1947, Kozo Miyoshi scrute avec une curiosité intacte les villes et provinces japonaises. En voici le recueil délicat. ■ **A.R.**

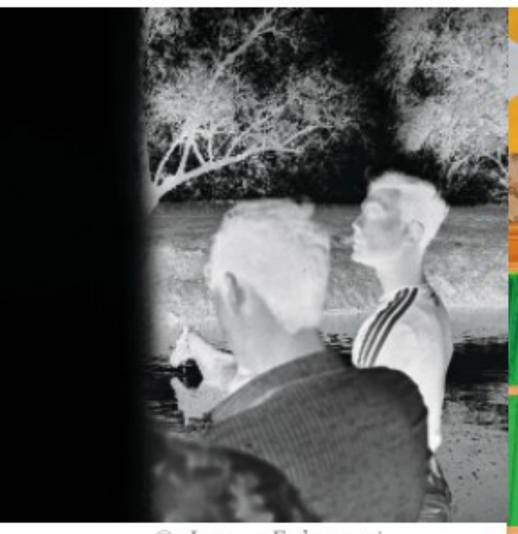
A Long Interview with Kozo Miyoshi, *de Kozo Miyoshi, éd. Cairo Apartment, 64 p., 49 €.*

JACK LUEDERS-BOOTH
BURN AFTER RIDING



Attachez bien votre casque et embarquez dans ce livre qui sent fort la gomme brûlée sur l'asphalte. A l'image de Danny Lyon et de son *The Bikeriders*, publié en 1968, Jack Lueders-Booth a suivi passionnément les fans de deux-roues. Entre 1980 et 2000, ce biker, aujourd'hui âgé de 90 ans, a photographié sans discrimination la diversité des communautés de motards et de leurs bécanes. Des courses sur piste aux rassemblements festifs en passant par les terrains de motocross, rien n'échappe aux images couleur de ce natif de Boston. Après *The Orange Line* (2022) et *Woman Prisoner Polaroids* (2024), l'éditeur Stanley/Barker poursuit son exploration de l'œuvre prolifique de ce photographe qui a aussi enseigné à Harvard. *American Motorcycling Culture* raconte sa passion et la profonde tradition qui lie les Américains à ces monstres rutilants. ■ **V.M.**

American Motorcycling Culture, *de Jack Lueders-Booth, éd. Stanley/Barker, 97 p., 58,95 €. En anglais.*



© Jason Eskenazi.



© Letizia Le Fur / Courtesy of galerie Julie Caredda / G. Prangé / RVB Books.



© Kozo Miyoshi.



© Jack Lueders-Booth.

ESTĒE LAUDER
COMPANIES
PINK RIBBON
PHOTO
AWARD

14e édition

Plus près du cœur

Concours photo

pinkribbonaward.fr

Découvrez les lauréat.e.s
et finalistes

RUBANROSE
cancerdusein.org

ESTĒE
LAUDER
COMPANIES

marie claire

FUJIFILM
Value from Innovation

téva

PICTO
FOUNDATION

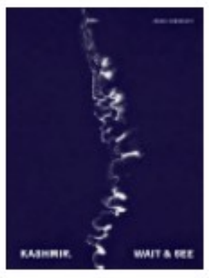
POLKA

SNCF
GARES
& CONNEXIONS

Paris Photo

© Jacques Lannegrand.

CÉDRIC GERBEHAYE
CIMES ÉCORCHÉES



Cicatrice ? Frontière ? Ligne de crête ? Quel est ce mystérieux trait qui coupe la couverture de *Kashmir. Wait & See* ? Peut-être tout ça à la fois. Le Cachemire, région perchée aux confins de trois chaînes de montagnes, est une terre blessée par près de sept décennies de conflit. Cédric Gerbehaye a arpenté de 2017 à 2024 ce territoire partagé de facto entre l'Inde et le Pakistan. Le reporter belge a documenté la violence du quotidien. Les mutilations. Les séquelles psychiques. Le deuil incessant. La quête de la guérison, aussi. Au fil des photos d'un noir et blanc profond se dessine une tension permanente que même les parties de cricket ou de polo n'arrivent pas à dissiper. Légendes, textes de spécialistes et archives viennent éclairer les clichés et raconter l'une des zones les plus militarisées du globe. Un corpus didactique dont la position, au milieu du livre, en dit long : l'histoire est bien au centre de ce projet. ■ **L.E.**

Kashmir. Wait & See, de Cédric Gerbehaye, éd. Le Bec en l'air, 200 p., 45 €.

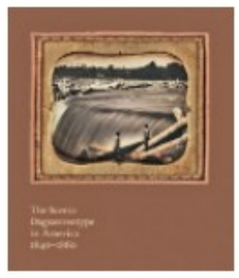
JANET DELANEY
VRP QUAND TU NOUS TIENS



En 1980, Janet Delaney étudie les beaux-arts à San Francisco. Attirée par le documentaire, elle décide de suivre, le temps d'une semaine, son père dans sa routine de travail, à l'aube de sa retraite. Bill est représentant de commerce, spécialisé dans la vente de produits de beauté. Un VRP dont le quotidien fleure bon les kilomètres avalés, le coffre chargé de produits et les demi-pensions solitaires dans des hôtels tranquilles. Avec ses faux airs de Jean-Pierre Marielle en vendeur de parapluies dans *Les Galettes de Pont-Aven*, c'est un peu comme si Bill nous prenait en stage sur le siège passager. On le suit le doigt sur la sonnette, armé de ses sourires convaincus et de ses arguments imparables pour vendre de la laque et de l'après-shampoing. Alors que l'intelligence artificielle ringardise nos métiers en les faisant basculer dans le passé, on découvre d'un œil tendre le quotidien drôle et courageux de ce salarié de la préhistoire. ■ **B.M.**

Too Many Products Too Much Pressure, *de Janet Delaney, éd. Deadbeat Club, 112 p., 55 €. En anglais.*

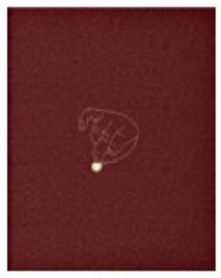
COLLECTIF
TOPOGRAPHIE DES PREMIERS ÂGES



L'invention de Niépce et Daguerre, qui fête bientôt ses 200 ans, est le premier procédé du XIXe siècle permettant de fixer l'image de façon permanente sur son support après l'exposition à la lumière. Très vite, professionnels et particuliers s'en emparent : le « dag » devient le nouvel outil des portraitistes de studio. Il est plus rare d'en trouver dans la photo de paysage, les conditions de prises de vue impliquant un dispositif lourd. Ce livre, publié à l'occasion d'une exposition d'envergure au Wadsworth Atheneum, dans le Connecticut, s'intéresse à cette classe à part de daguerréotypes « scéniques ». Présentés avec leurs cadres originaux, certains sont d'une beauté pittoresque absolue. D'autres d'une modernité saisissante. Car le paysage, c'est aussi la ville, les magasins, les églises, les fermes et les usines d'un pays encore jeune, immortalisé sur plaque de cuivre à l'aube de sa révolution industrielle. ■ **B.M.**

The Scenic Daguerreotype in America, 1840-1860, *d'Allen Phillips et Grant B. Romer, éd. Paul Holberton, 160 p., 40 €. En anglais.*

TAEMIN HA
COPAINS COMME YACKS



Dans les hauteurs dépouillées de la Mongolie, Taemin Ha nous invite dans une épopée rythmée par les saisons et des poèmes mongols. Dans les pages de *Süü*, pas de panthère des neiges, mais un autre trésor : la vie quotidienne des enfants. Ils règnent sur les plaines ou dans les yourtes, entre les couleurs bariolées des couvertures en hiver et les étendues sauvages printanières. Le trentenaire a suivi plusieurs mois une communauté rurale. Les jeunes n'y sont jamais seuls, car chaperonnés par une nature bienveillante qui prend tantôt la forme d'un animal au poil soyeux, tantôt celle d'une boue envahissante. Une lumière douce accompagne leurs pérégrinations et ils évoluent sans gêne sous l'œil du Sud-Coréen. *Süü* est un récit d'amitié, que la couverture du livre symbolise : une petite main offre une graine, comme le cadeau d'une jeunesse en marge de l'ordinaire à leur photographe d'adoption. ■ **C.L.**

Süü, *de Taemin Ha, éd. Chose Commune, 80 p., 40 €. En français, anglais et mongol.*



© Cédric Gerbehaye.

© Janet Delaney & Deadbeat Club 2025.





© Wadsworth Atheneum Museum of Art.

© Taemin Ha / Chose Commune.



PLANCHES CONTACT FESTIVAL

Deauville Photographie

LES FRANCISCAINES DEAUVILLE

L'imaginaire à l'œuvre

DEAUVILLE

ÉDITION #16

18 OCTOBRE 2025

4 JANVIER 2026

© LIN ZHIPENG AKA No. 223

www.planchescontact.fr

CINDY SHERMAN / CLAUDE CAHUN — PHOTOGRAPHES INVITÉS — LIN ZHIPENG AKA NO. 223

MYRIAM BOULOS CARLINE BOURDELAS RENATO D'AGOSTIN JULIEN MAGRE

ANNA MALAGRIDA ARNO RAFAEL MINKKINEN HENRIKE STAHL FRÉDÉRIC STUCIN

PRIX DE LA JEUNE CRÉATION PHOTOGRAPHIQUE — JÉRÉMY APPERT SIMON BOUILLÈRE NAÏMA LECOMTE ANAÏS ONDET

BOURSE DE LA FONDATION *photo4food* — DANIEL BLAUFUKS ADRIEN BOYER AMÉLIE CHASSARY MARILIA DESTOT

PAOLO ROVERSI
LA COULEUR DES MOTS



L'histoire commence dans une chambre d'hôtel à Cochin, dans la région du Kerala, en Inde. Pier Paolo Pasolini y séjourne en 1961. Il est alors en pleine écriture de *L'Odeur de l'Inde*. Trente ans plus tard, Paolo Roversi le lit et découvre qu'il suit le même chemin. Dans cet ouvrage de l'Atelier EXB, les mots de l'un répondent aux photos de l'autre. Loin du studio qu'il dit *« porter dans sa tête »*, Paolo Roversi accomplit le projet longtemps désiré de répondre au *« poète en larmes »* qu'il a jadis croisé le temps d'une leçon de latin. Portraits embués, scènes de rues où règne le même désordre sacré décrit par le poète, bestiaire et herbier incandescent. La terre des mille dieux se fragmente dans le Leica de Roversi.
Si l'odeur de l'Inde se hume entre les lignes, on peut désormais la toucher avec les yeux, en 67 images couleur, *« la matière visible et brûlante »*. ■ **J.H.**

L'Odeur de l'Inde, *de Paolo Roversi et Pier Paolo Pasolini, éd. Atelier EXB, 192 p., 55 €. En français et anglais.*

FONDS EUGÈNE TRUTAT
LA FONTE DES IMAGES



Les pages de *Chambre noire, Archive blanche* sont des échos visuels. La réverbération d'images anciennes venues d'un temps où la glace régnait sur les Pyrénées. Les éditions Païen, spécialisées dans la transmutation d'archives en livres contemporains, exhument le fonds Eugène Trutat (1840-1910) et ses 14 000 plaques. Clairvoyant, l'alpiniste-photographe étudie les montagnes, scrutant déjà la fonte des glaces.
La risographie, choisie pour l'impression, crée un parallèle entre la matière fragile de ces paysages et l'instabilité du grain d'encres écologiques. Les teintes oscillent entre noir, gris, bleu et blanc, et renvoient aux couleurs des plaques de verre. En collaboration avec le Muséum de Toulouse qui conserve les photos d'Eugène Trutat, ce petit livre imaginé par l'éditrice et artiste Lia Pradal propose une géologie du passé, où chaque page rappelle la beauté fugace des merveilles naturelles. ■ **J.K.**

Chambre noire, Archive blanche, *éd. Païen, 88 p., 30 €.*

CURRAN HATLEBERG
BAIGNADE INTERDITE



Prenez garde à ne pas rester trop près du bord, les alligators ne feraient qu'une bouchée de votre appareil. Curran Hatleberg nous invite dans un marécageux safari dans le sud-est des Etats-Unis. Après *Lost Coast* (2016) et *River's Dream* (2022), le photographe de Baltimore poursuit son exploration des scènes de vie américaines. Pour *Blood Green*, c'est la chasse qui donne le rythme : entre les photos de groupe aux allures de camping d'été et les coups de flash sur les dépeçages en règle, entre noir et blanc et couleurs, les bêtes sauvages sont traquées. Il saisit le paradoxe propre à ces scènes : l'esthétique macabre des hommes anéantissant la faune qu'ils ne peuvent dompter. Seul un serpent semble en réchapper, laissant sa mue à la dernière page comme ultime trace. La couverture même du livre, comme une peinture abstraite, semble avoir été trempée dans le sang vert qu'annonce le titre. ■ **J.K.**

Blood Green, *de Curran Hatleberg, éd. TBW Books, 64 p., 86 €. En anglais.*

COLLECTIF
20 ANS ET TOUTES LEURS DENTS



C'est un joli petit pavé noir de 500 pages qui sent fort l'encre avec tout plein d'images à l'intérieur. Son titre : *Mes yeux, objets patients*. Ces mots empruntés à un poème de Paul Eluard ont donné par acronyme son nom à l'agence Myop.
Pour leurs 20 ans, les 20 photographes rendent compte de leur aventure collective dans un livre photo portatif, comme un carnet de reporter au format poche. *« Des images fortes, parfois silencieuses, empreintes de poésie, de douleur »*, annonce la quatrième de couverture. Chacune est en pleine page, tantôt au format paysage tantôt portrait, avec une courte légende informative et l'année de prise de vue, dans l'ordre chronologique. Cela fait vingt ans que ces artisans de l'image chroniquent le monde sur tous les fronts, en bas de chez eux comme ailleurs, sans pathos. Inlassablement. Avec humanité. ■ **O.B.**

Mes yeux, objets patients. Myop, 20 ans d'une histoire en mouvement, *collectif, éd. Hoëbeke, 512 p., 42 €.*

© Ed Alcock / Myop.



© Paolo Roversi.



© Fonds E. Trutat, Muséum de Toulouse.





© Curran Hatleberg / Courtesy of TBW Books.

VOUS N'ECHAPPEREZ PAS À LA PHOTO

FESTIVAL PHOTO
PARIS ET SA RÉGION
6E ÉD.

88 EXPOSITIONS
44 RENDEZ-VOUS
120 VISITES GUIDÉES
180+ ARTISTES

WWW.PHOTODAYS.PARIS
@photodays.paris



Artwork : Movement - Photography : Romain Guillon

PHOTO DAYS 03→30.11.2025

PHOTO DAYS

Van Cleef & Arpels · TIKEHAU CAPITAL · media transports · RATP · Leica · SOCIETE GENERALE Private Banking · SAM ART PROJECTS · Région îledeFrance · OOSHOT · la saif · Cultyr Foundry.

LES FANTÔMES de Hugo

par **Bastien Manac'h**



© Courtesy of Victoria and Albert Museum, Londres, Dist. GrandPalaisRmn.

Julia Margaret Cameron, *I Wait*, 1872

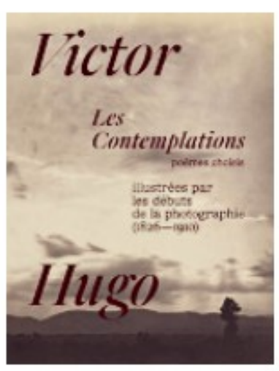
Victor Hugo, comme Emile Zola ou Charles Baudelaire en leur temps, était fasciné par *« les images peintes avec le soleil »*. Loin de l'automaticité et des selfies robotiques de notre siècle étrange, le procédé mis au point par Nicéphore Niépce et Louis Daguerre il y a près de deux cents ans avait alors quelque chose d'encore un peu magique. C'est bien pourquoi il rendait curieux les amateurs de spiritisme et de tables tournantes. Hugo était de ceux-là.

Le monument que constituent ses *Contemplations*, écrites et rassemblées lors de son exil à Jersey, après le coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte en 1851, n'est pas étranger à sa quête de fantômes. Elles sont d'abord le récit du chagrin immense causé par une mort qui fait vaciller sa foi : celle de sa fille Léopoldine, en 1843, à seulement 19 ans.

« Ce livre qui contient le spectre de ma vie, [...] */ Ce livre azuré, triste, orageux, d'où sort-il ? / D'où sort le blême éclair qui déchire la brume ? / Depuis quatre ans, j'habite un tourbillon d'écume ; Ce livre en a jailli. Dieu dictait, j'écrivais. »* Et pendant ce temps-là, on photographiait.

Les Contemplations dialoguent dans cet ouvrage des éditions Diane de Selliers avec Gustave Le Gray, Nadar, Julia Margaret Cameron, Gertrude Käsebier ou encore Carleton Watkins dans un objet qui rend hommage à l'écrin type de la photographie. Une réunion logique, en somme, quand on sait que la notion d'album est au cœur du projet de Hugo. Sa vocation n'est-elle pas, après tout, de *« retrouver l'enfance, réunir les siens, garder le contact avec les morts »*, écrit Florence Naugrette dans son introduction. Se souvenir d'« Autrefois » pour tenter d'aimer « Aujourd'hui ». En somme la matrice des *Contemplations,* dont le nom même est inhérent à celui de photographie.

Victor Hugo lui-même envisageait d'ailleurs de lier certaines de ses œuvres à ce nouveau langage visuel. Si aucun projet ne vit le jour, on sait que les collections d'Hauteville House, sa maison sur l'île de Guernesey, conservent un exemplaire du recueil ayant appartenu à Mme Hugo et agrémenté de photographies. *« Les rapprochements, vraisemblablement opérés sous son regard, font écho aux poèmes de manière plus ou moins directe : certains choix constituent une suggestion, enrichissant par l'image le spectre des interprétations littéraires »*, note Florence Naugrette. C'est justement l'approche choisie par la maison d'édition pour ce beau volume qui constitue à la fois une version revisitée des *Contemplations,* où textes et images se nourrissent l'un l'autre. Mais aussi une somme précieuse sur l'histoire et les débuts de l'invention. On y comprend qu'en matière d'imagination la photographie n'a rien à envier à la poésie. Les images mentales de Victor Hugo ressurgissent ici dans toute leur puissance, rejoignant le lyrisme énigmatique de chefs-d'œuvre de l'histoire visuelle du XIXe siècle, dans un accomplissement posthume du rêve de l'écrivain. ■



A lire : Les Contemplations illustrées par les débuts de la photographie (1826-1910), *de Victor Hugo, éd. Diane de Selliers, 400 p., 230 € (prix de lancement).*

Fonds de dotation

la cense

Prix International La Cense de la Photographie de Cheval

Seconde édition

Avec un jury prestigieux présidé par Viggo Mortensen

Candidatez du 1er décembre 2025 au 1er mars 2026

→ lacense.org

© Simon Vansteenwinckel - Lauréat de la 1ère édition du Prix International La Cense de la Photographie de Cheval

page réalisée avec
LES NUMERIQUES



© Sony.

Sony DSC-RX1R III
Le retour du roi

Le RX1R III marque le retour inespéré de Sony sur le segment des compacts experts. Ce boîtier minimaliste embarque un capteur plein format de 61 Mpxl couplé à l'optique fixe Zeiss 35 mm f/2, dont la conception date de 2012. Sa force réside dans sa compacité record et son autofocus ultraperformant hérité des hybrides Sony récents. Le piqué reste bon et la gestion des ISO est excellente. Cependant, à ce prix-là, il souffre de compromis frustrants : viseur étriqué et daté, absence de stabilisation et, le plus critiqué, un écran qui n'est plus orientable. Un appareil de niche séduisant pour sa qualité d'image et sa discrétion, mais très onéreux au vu des fonctionnalités qu'il sacrifie.

4899 €

POUR QUI ?
Les photographes de rue fortunés.

LE + Autofocus réactif.

LE − Pas de stabilisation.

PHOTOSHOPPING

par **Renaud Labracherie**

Nikon ZR

Voici la première caméra cinéma compacte issue du rachat de RED. Elle embarque un capteur plein format, de la vidéo 6K 60p RAW en interne (incluant le Redcode RAW) et un enregistrement audio en 32 bits flottant. Elle séduit par son format *run and gun*, sa stabilisation cinq axes, le double ISO natif et le Log3G10 pour faciliter l'étalonnage. Un boîtier agressif qui bouscule le marché vidéo.

2349 €

© Nikon.



POUR QUI ?
Les vidéastes exigeants.

LE + Stabilisation mécanique.

LE − Pas d'enregistrement en open gate.



Sigma 35 mm f/1,2 DG DN II Art

Sigma a mis au régime son optique ultralumineuse f/1,2 en monture Sony E / Leica L. La version 2 ne pèse plus que 755 grammes tout en conservant une formule optique de haute volée. L'ouverture généreuse et le diaphragme à 11 lamelles permettent un bokeh très soyeux et une grande aisance dans les basses lumières. La mise au point n'est pas en reste avec un moteur AF HLA rapide et souple.

1499 €

© Sigma.

POUR QUI ?
Les adeptes du reportage ou de la street photography.

LE + Gabarit optimisé.

LE − Une optique qui reste lourde.

DJI Osmo Nano

La DJI Osmo Nano est une nouvelle action cam ultracompacte et modulaire ne pesant que 52 grammes. Une belle performance quand on sait qu'elle intègre un grand capteur 1/1,3 pouce permettant la captation vidéo en 4K 60p. Et même 4K 120p pour réaliser de beaux ralentis. Elle est étanche jusqu'à 10 mètres et propose un module multifonction (écran tactile, batterie, port microSD) offrant une polyvalence accrue aux créateurs de contenus.

279 €

© DJI.



POUR QUI ?
Celles et ceux qui veulent enregistrer toute leur vie.

LE + Fixation magnétique.

LE − Pas d'extension de mémoire dans la caméra.



Canon RF 85 mm f/1,4 L VCM

Canon comble (enfin) le vide entre les modèles à f/1,2 et f/2 en monture RF en offrant un objectif portrait Série L compact et relativement abordable. Conçu aussi bien pour la photo que la vidéo, il intègre un double moteur AF VCM et nano USM pour une mise au point rapide et silencieuse. Il propose une excellente qualité d'image avec un bokeh très marqué et un poids de 636 grammes. Un bon point pour les pros en quête de légèreté.

1750 €

© Canon.

POUR QUI ?
Les portraitistes qui souhaitent remplacer leurs optiques.

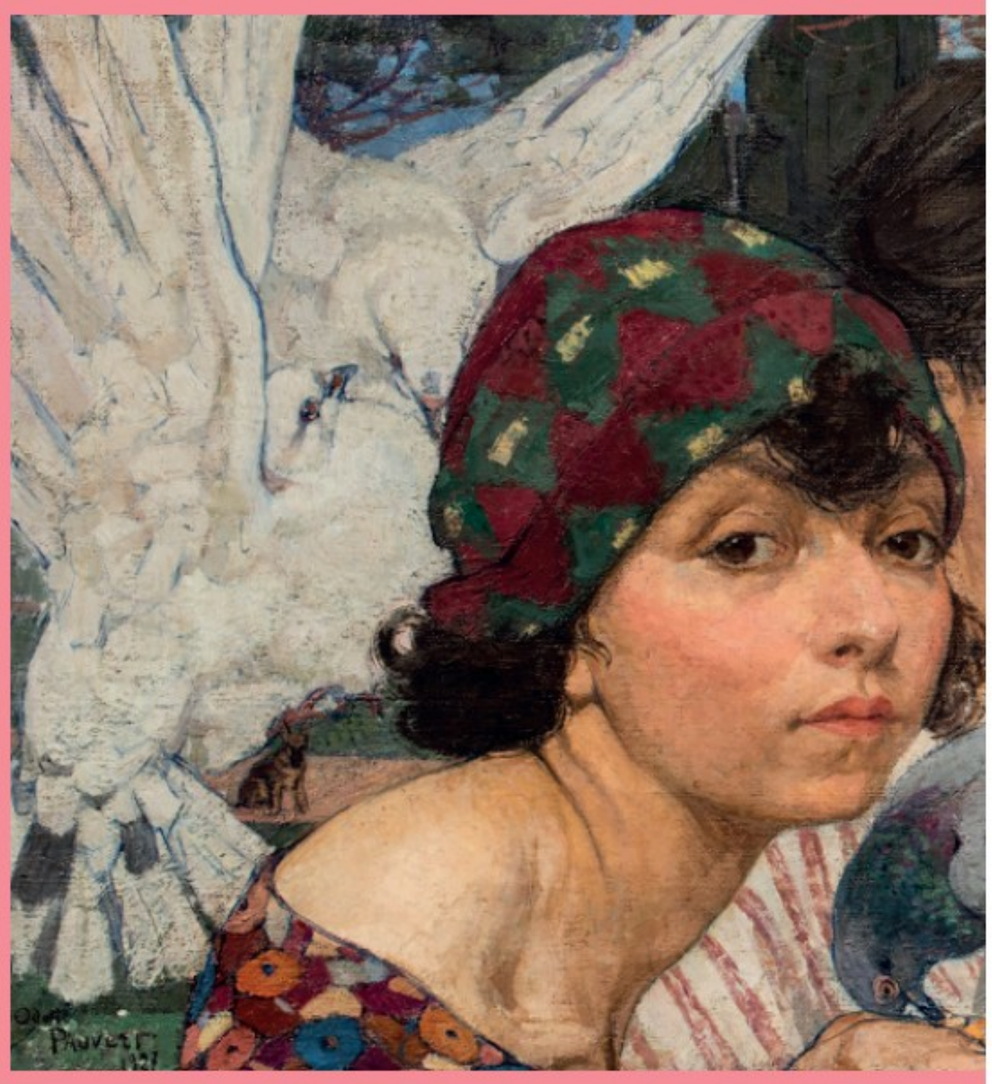
LE + Très bon piqué à pleine ouverture.

LE − Vignettage présent.

Prix donnés à titre indicatif, boîtiers nus.

ODETTE PAUVERT

LA PEINTURE POUR AMBITION AU TEMPS DE L'ART DÉCO



Roubaix • La Piscine

11 octobre 2025
11 janvier 2026

La Piscine Roubaix
23 rue de l'Espérance
59100 Roubaix
roubaix-lapiscine.com

Odette Pauvert (1903-1966), *Promotion 1926* (détail), 1927. Académie de France à Rome, Villa Médicis. Photo : Daniele Molajoli

LE CHÂTEAU D'EAU

SOPHIE ZÉNON

L'humus du monde

22 novembre 2025 – 8 mars 2026



© Sophie Zénon, *Maria*, 2010

Aimer Vivre à Toulouse
MAIRIE DE TOULOUSE



Sur la route de Trang Bang, Sud-Vietnam, 8 juin 1972. Kim Phuc, 9 ans, hurle de douleur après avoir été brûlée au napalm. Elle est entourée par ses frères et ses cousins. Ils sont suivis par les forces armées sud-vietnamiennes.
© Nick Ut / AP / Sipa.

La photo plus forte que la polémique

par **Dimitri Beck**

Elle fait partie des photos de guerre les plus tristement célèbres. La photo baptisée *La Petite Fille au napalm* ou *La Terreur de la guerre*, prise le 8 juin 1972, sur la route de Trang Bang, a fait le tour du monde. Pour beaucoup, elle a contribué à faire basculer le cours de la guerre du Vietnam. L'histoire a retenu le nom de cette enfant de 9 ans, Kim Phuc, si grièvement brûlée qu'elle en a gardé toute sa vie des séquelles. Aujourd'hui, à 62 ans, ambassadrice de bonne volonté de l'Unesco, elle est devenue un symbole. Nick Ut, le photographe d'Associated Press (AP), né en 1951, a vu sa carrière s'envoler en remportant un prix Pulitzer et un World Press Photo avec cette image emblématique. Il n'a cessé d'en parler toute sa vie. Et puis, en janvier 2024, scandale à la une. La diffusion d'un film documentaire au festival Sundance aux Etats-Unis remet en question la paternité de la photo. Dans *The Stringer,* du réalisateur américano-vietnamien Bao Nguyen, l'enquête menée par Gary Knight, photojournaliste et directeur de la Fondation VII, affirme que le reporter d'AP ne serait pas l'auteur du cliché même s'il était bien présent sur les lieux. L'analyse de nombreuses archives, photos comme vidéos, conduit à démontrer que l'auteur serait Nguyen Thanh Nghe, un photographe pigiste vietnamien – un *stringer* –, toujours vivant. Il témoigne dans le film. AP lui a acheté pour 20 dollars le négatif. Le chef du bureau de l'agence à Saigon, Horst Faas, aurait explicitement demandé à son adjoint de signer la photo « Nick Ut », effaçant ainsi le nom de l'auteur de l'image. Un photographe passe à la postérité, un autre aux oubliettes.

Cinquante ans après les faits, l'adjoint de Faas, Carl Robinson, est pris de remords. Cette révélation à l'écran fait l'effet d'une bombe et met sens dessus dessous la profession. Nous avons vu le film lors d'une projection à la Fondation VII à Arles l'été dernier. Et c'est vrai que la démonstration est convaincante. Mais nul n'a la légitimité suffisante pour imposer son avis. Il revient à des juristes de rendre un verdict sur la base d'enquêtes d'experts et d'analyses indépendantes. AP a déjà fait la sienne et l'organisation du World Press Photo aussi. Elle a d'ailleurs fait le choix de supprimer le nom de Nick Ut du crédit. Mais de nombreux points semblent obscurs.

Ce qui désole dans cette histoire, ce sont les réactions épidermiques au sein de la famille du photojournalisme. Deux camps s'affrontent : les pro-Nick Ut et ceux qui voient dans *The Stringer* une vérité enfin révélée. Les premiers accusent les seconds de mensonge. Ils reprochaient aussi à la Fondation VII et aux auteurs du film d'en faire leurs choux gras en ne le rendant pas accessible pour mieux le vendre. Un point réglé depuis. Le film sera disponible sur Netflix cet automne.

Un constat : les plus virulents sont ceux qui en savent le moins. C'est-à-dire qu'ils n'ont pas vu le film. Dans notre métier, la règle d'or est de vérifier l'information et de la recouper. Et d'éviter les réactions à chaud, l'apanage des réseaux sociaux. Conclusion provisoire : même si cette histoire ternit la fin de carrière de Nick Ut, la photo reste et restera un des symboles des horreurs de la guerre. ■

A voir : The Stringer, *documentaire de Bao Nguyen, 1h40, sur Netflix à partir du 28 novembre.*

PRIX PHOTO

HISTOIRES D'EUROPE

Candidatures à déposer avant le 15 janvier 2026

Crédit Photo : Klara Kulikova - Unsplash

Crée en 2010, le **Prix Photo Eurazeo** et son jury d'experts de la photographie récompensent, chaque année, un photographe professionnel pour une série réalisée sur un thème choisi. Pour cette 15e édition, c'est « **Histoires d'Europe** », l'Europe dans l'œil des photographes, celle dont on rêve, qui fédère et construit... existe-t'elle ? Ce thème vient s'inscrire en résonance avec la raison d'être d'Eurazeo « Championing European Entrepreunarial Excellence ».

Les candidatures sont à soumettre avant le 15 janvier 2026 et le prix est doté d'un montant de 20 000€.

Plus d'informations sur
go.eurazeo.com/Prix_Photo
ou en flashant le QR Code.

EURAZEO

« Ce qui s'est passé en Syrie m'a profondément marqué. Au-delà de mon histoire, de ma détention – qui n'est, au fond, qu'un détail –, c'est tout un peuple martyr qui va enfin peut-être pouvoir respirer. »
Edouard Elias



SYRIE, ANNÉE ZÉRO

Edouard Elias





En 2012, Edouard Elias se rend pour la première fois en Syrie, alors en pleine guerre civile. Le 6 juin 2013, lors de son quatrième voyage, il est arrêté et détenu par l'Etat islamique. Il a 22 ans. S'ensuivent onze mois d'une prise d'otage faite de tortures et de simulacres d'exécution pour lui et trois confrères français. Ils sont libérés en avril 2014. Dix ans plus tard, avec la chute du régime de Bachar El-Assad, le photographe a senti qu'il avait un rendez-vous avec l'histoire: la grande, mais aussi la sienne. Il est retourné sur place, jusque sur les lieux de sa captivité, pour témoigner. Il raconte.

Photos et texte
Edouard Elias

DOUBLE PRÉCÉDENTE.
Homs, centre ouest de la Syrie, janvier 2025.
La troisième ville du pays avant la guerre a été l'un des foyers majeurs de la révolte de 2011.

CI-CONTRE.
Damas, 31 décembre 2025.
Au café-restaurant Rawda, institution du centre de la capitale, lors de la soirée du Nouvel An.

Camp de Yarmouk, janvier 2025.



À GAUCHE.

Deraa, mars 2025.
Des familles manifestent pour tenter de convaincre le nouveau pouvoir, en place depuis la chute du régime, de chercher des traces de ceux qui ont disparu pendant la guerre civile, entre 2011 et 2025.

À DROITE.

Saidnaya, janvier 2025.
Située au nord de Damas, la prison de Saidnaya a été l'un des lieux les plus secrets et redoutés du régime syrien.







DE GAUCHE À DROITE.
DE HAUT EN BAS.

Saidnaya, janvier 2025.
Selon plusieurs témoignages, cette scie à ruban a servi à découper les cadavres des prisonniers exécutés.

Palmyre, mars 2025.
Entre 2012 et 2018, plusieurs quartiers de la périphérie de Damas — notamment Jobar, Qaboun, Barzeh, Hajar al-Aswad, Yarmouk, Tadamon et la Ghouta orientale — ont été méthodiquement assiégés, pilonnés puis repris par le régime de Bachar El-Assad.

Palmyre, mars 2025.
L'ancienne cité gréco-romaine a été prise et détruite par Daech en mai 2015.

Palmyre, mars 2025.
La ville, avec son théâtre antique, était classée au patrimoine mondial de l'Unesco.









Harasta, janvier 2025.

Yarmouk, janvier 2025.

Yarmouk, janvier 2025.

À DROITE

Jobar, est de Damas, janvier 2025.





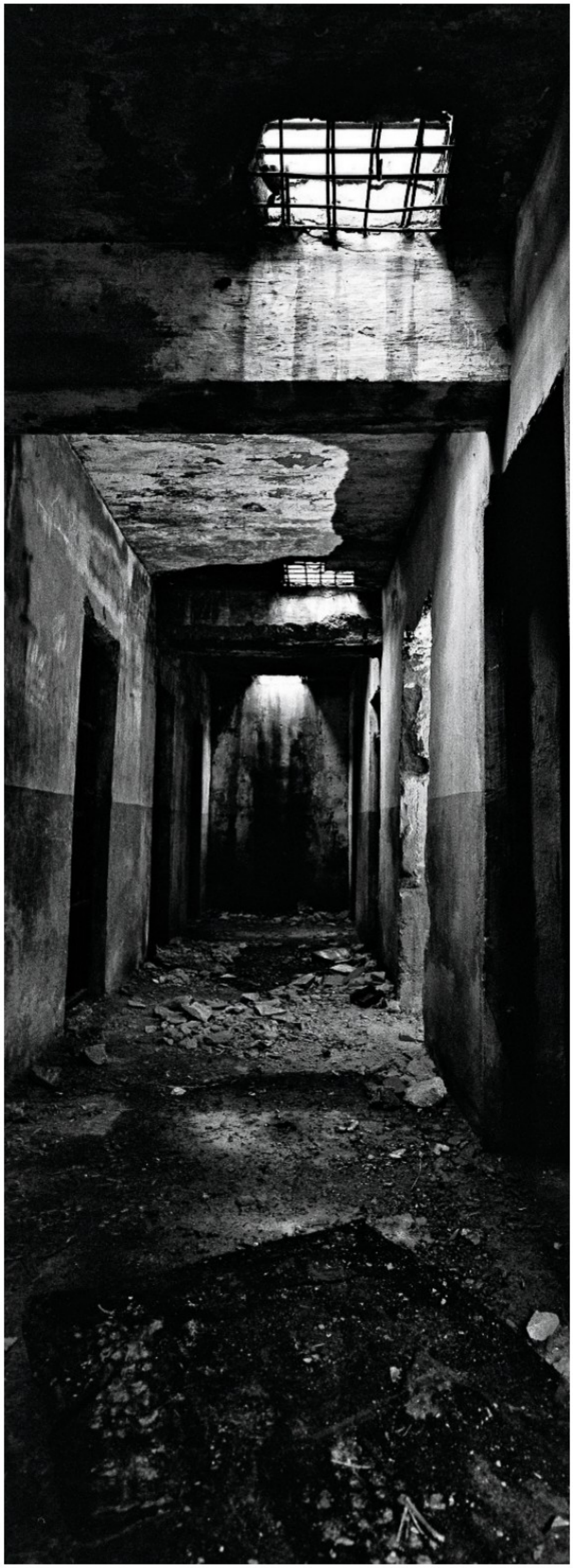
CI-DESSUS, DE HAUT EN BAS.

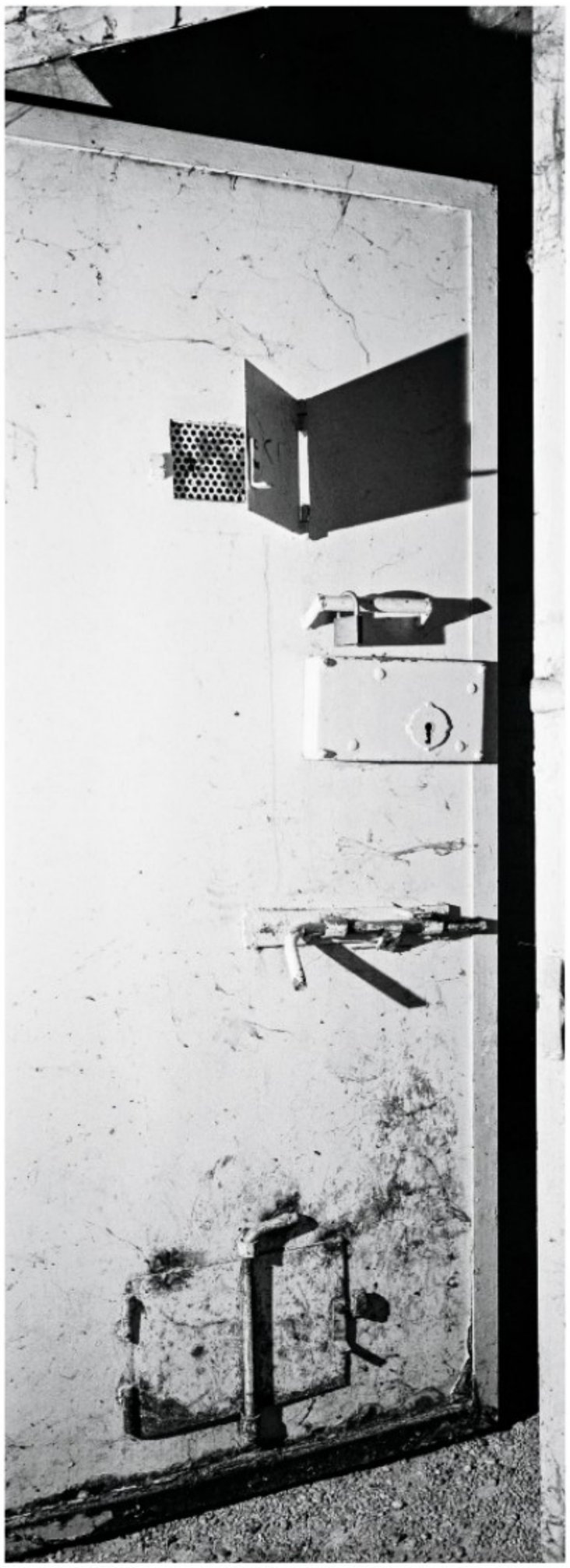
Prison de Saidnaya, au nord de Damas, janvier 2025.

Cour de promenade de la prison centrale de Soueïda, janvier 2025.

À DROITE.

Prison de Tadmor, près de Palmyre, mars 2025.





Soueïda, janvier 2025.



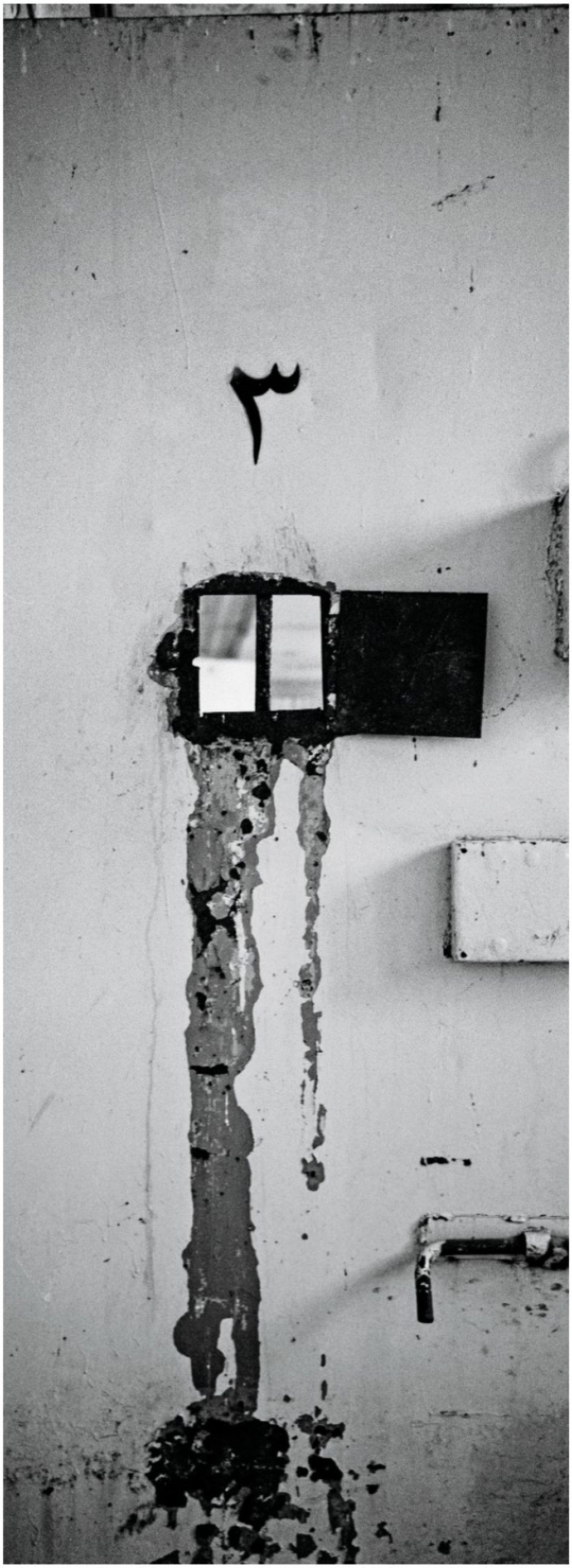
Saidnaya, janvier 2025.



Saidnaya, janvier 2025.

À DROITE.
Saidnaya, janvier 2025.




٣



Alep, janvier 2025.
Ce soupirail de l'hôpital ophtalmologique donne dans une pièce utilisée par Daech pour séquestrer, interroger, torturer les Syriens mais aussi des otages occidentaux capturés entre 2012 et 2013. Parmi eux, Edouard Elias, Didier François, Nicolas Hénin et Pierre Torres.

À GAUCHE.

Prison de Saidnaya, janvier 2025.

Retour au pays de l'archipel de la mort

par **Edouard Elias**

Photographier, pour moi, est un acte de mémoire. Très tôt, j'ai commencé à prendre des images pour garder une trace des visages de ceux que je perdais. Elevé par mes grands-parents, j'ai été initié à l'image à travers l'histoire : photographies anciennes, récits de guerre… Ce lien précoce entre image et disparition a forgé ma manière de voir.

Lors de mon premier reportage en Syrie, en 2012, je travaillais au numérique couleur. J'étais alors attiré par une approche de la photographie centrée sur l'actualité, au plus près de l'événement. En février 2013, le photographe Olivier Voisin, un ami, meurt de ses blessures après avoir été touché à Idlib, dans le nord de la Syrie. Quelques mois plus tard, je suis capturé par l'Etat islamique. Je resterai otage pendant dix mois et demi. Et sept de mes compagnons d'infortune ne sont pas revenus. Cette expérience m'a confronté à la violence nue, mais aussi à l'endurance humaine, au silence, à la nécessité de ne pas céder. Depuis, mon engagement photographique est resté lié à cette conviction : témoigner de ce que la guerre cherche à effacer.

Trois mois après ma libération, je repars donc en reportage, cette fois en Centrafrique, auprès de la Légion étrangère. J'y trouve une camaraderie de terrain, un huis clos, un espace humain où je peux commencer à me relever des onze mois d'horreurs avec des personnes qui connaissent cette souffrance. Ce retour rapide au reportage, au contact du réel, est une manière d'affirmer que je ne resterai pas prisonnier de ce que j'ai subi. C'est aussi une première tentative pour redonner un sens à l'acte photographique. J'entame alors une série que j'ai en tête depuis ma détention, inspirée d'*Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad – un livre conseillé par mon codétenu James Foley. Dans la jungle centrafricaine comme dans les zones d'ombre du monde, je commence à explorer cette tension entre violence, absurdité, fraternité et survie.

Je travaille aujourd'hui pour mes projets personnels en noir et blanc argentique, souvent au format panoramique. Ce choix n'est pas seulement esthétique, il me rapproche des conditions de ceux dont le travail m'inspire. Chaque photographie demande du temps, de la concentration, de la précision. Je développe moi-même mes pellicules dans mon laboratoire. Je ne suis pas tireur professionnel, mais j'ai besoin de rester au plus près de mes images. Le tirage est pour moi un prolongement du regard, un temps de reprise, de concentration, presque d'écoute.

Depuis mars 2016, j'ai entamé une collaboration avec l'artiste maître d'art Fanny Boucher, avec laquelle je tire mes images en héliogravure. Grâce au soutien de la bourse Transverse de l'ADAGP, nous avons créé *Elévasion*, une œuvre née du jeu d'échecs que j'ai fabriqué en détention avec des matériaux de fortune. C'est mon grand-père qui m'a appris les échecs. Dans mon lugubre mitard, jouer m'a permis de me sauver et de créer des liens avec Didier François, mon codétenu, sans en avoir l'air auprès de nos geôliers. Ce jeu est toléré dans l'islam car il n'y a pas de dés, pas de hasard, que de la stratégie dans le mouvement contraint des pièces. Sur ce plateau, mon périmètre se réduit à 64 cases. J'ai trouvé de la beauté dans la grille rigide de l'échiquier. Patience, patient, patienter. Dix mois et demi à attendre, c'est long. Je grave dans mon esprit ces lignes de fuite qui me sont interdites. Cet épisode et cette histoire, nous les avons racontés et mis en forme dans notre livre avec Fanny, *Le printemps arrive, et avec lui les hirondelles**, qui vient de sortir, et dans un objet d'art unique.



Alep, janvier 2025.
Escalier menant au sous-sol de l'hôpital ophtalmologique.

En 2025, je retourne en Syrie, quelques semaines après la chute du régime de Bachar El-Assad. Le pays est exsangue. Ce projet suit une double trajectoire : celle des villes détruites et celle des lieux de détention où ont disparu des dizaines de milliers de personnes. Ce n'est pas seulement une documentation. C'est une tentative de relevé des absences : entre les murs clos et les paysages ouverts, je cherche les empreintes d'une violence qui a visé tant les corps que la mémoire.

Le régime baassiste a organisé une terreur bureaucratique et carcérale, fondée sur l'écrasement méthodique des individus. Des milliers de disparus, torturés, exécutés, enterrés anonymement dans des fosses. L'Etat islamique, de son côté, a imposé un totalitarisme d'un autre ordre : religieux, médiatique, millénariste. Deux régimes, deux langages, mais un même objectif : dominer totalement les corps et les consciences.

Ce double écrasement rappelle d'autres logiques d'anéantissement. Les prisons du régime, par leur organisation, par la logique de déshumanisation systématique, par le silence organisé autour des disparitions, ne peuvent être évoquées sans rappeler les camps de la mort, dont elles reprennent certains mécanismes essentiels : l'effacement de l'individu, la bureaucratisation du meurtre, l'usage de la peur comme outil de gouvernance.

En Syrie, la photographie ne prétend pas redonner voix ou justice, mais simplement fixer ce qui reste. Comme l'écrivait Sebald à propos de l'Allemagne bombardée : les ruines parlent d'un traumatisme si profond qu'il devient muet. Photographier ces ruines, c'est inscrire une mémoire avant son extinction complète. C'est, parfois, résister à l'effacement total.

Je choisis de documenter ce retour au moyen format panoramique. L'ambiguïté temporelle m'intéresse, comme celle de mes images d'Ukraine dont certaines rappelaient les tranchées de Verdun (Polka #41). L'argentique me permet de créer des images hors de l'époque, qui évoquent la permanence des tragédies, cette idée déjà formulée par l'historien grec Thucydide selon laquelle, dans les conflits, la nature humaine produit toujours les mêmes effets. Ces citations qui ont traversé les âges sont : *« Il est dans la nature de l'homme d'opprimer ceux qui cèdent et de respecter ceux qui résistent »* ou encore *« L'histoire est un perpétuel recommencement »*.

Mes influences sont aussi littéraires que visuelles. Thucydide, pour sa rigueur politique et historique. Vassili Grossman, pour sa fidélité aux vaincus, aux anonymes. Curzio Malaparte, pour sa manière de dire l'indicible sans détourner le regard. Le journaliste et correspondant de guerre Ludovic Naudeau, dont l'écriture travaille ce qu'un conflit rend invisible : les absents, les disparus, les creux. Autant de voix qui m'aident à penser l'image au-delà de la représentation. Thucydide voulait écrire *« un trésor pour l'éternité »*, j'essaie moi aussi d'inscrire quelque chose dans une mémoire longue. ■

**A lire :* Le printemps arrive, et avec lui les hirondelles, *d'Edouard Elias avec Fanny Boucher, éd. the (M), 200 p., 95 €. En français et en anglais.*



Dans l'enfer des prisons du régime d'Assad

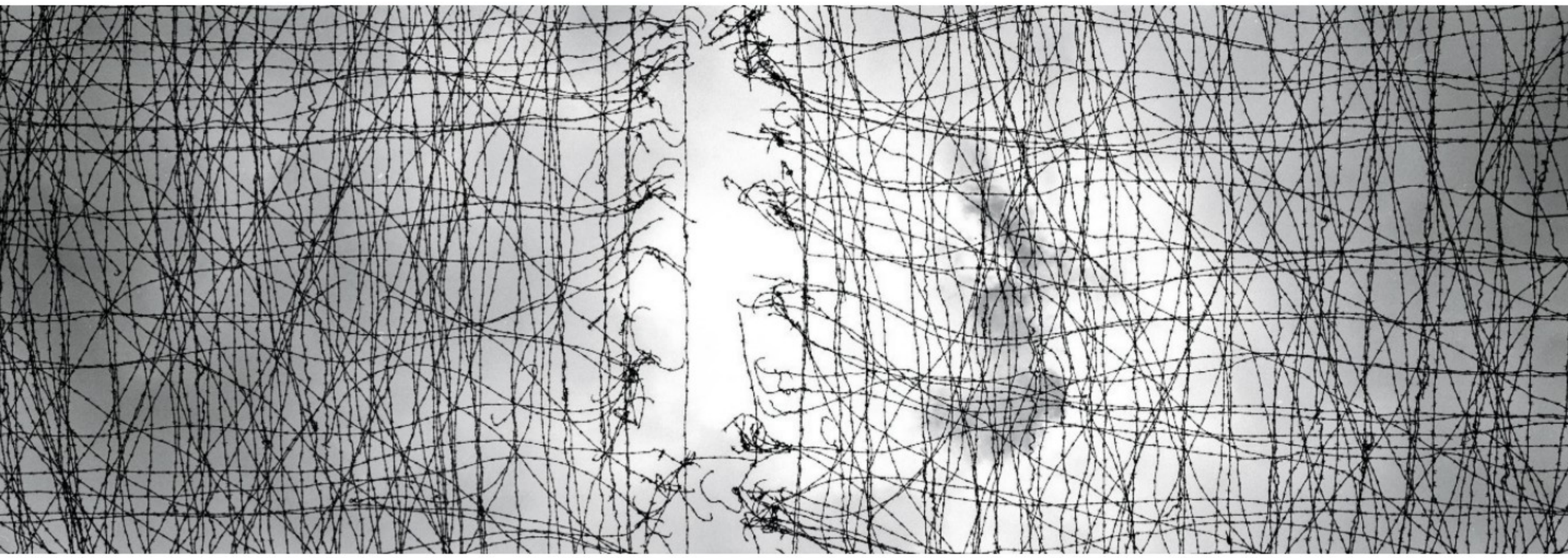
par **Arthur Sarradin,** reporter indépendant et correspondant au Liban

TORTURES À MORT, EXÉCUTIONS ARBITRAIRES, DISPARITIONS… LES VICTIMES DES GEÔLES SYRIENNES SE COMPTENT PAR DIZAINES DE MILLIERS. AU LENDEMAIN DE LA FUITE DU DICTATEUR, EN DÉCEMBRE 2024, ARTHUR SARRADIN S'EST RENDU AVEC ÉDOUARD ELIAS DANS PLUSIEURS CENTRES PÉNITENTIAIRES POUR ENQUÊTER SUR CES MACHINES À BROYER. PARMI ELLES, LA BRANCHE PALESTINE.

À GAUCHE.
Route reliant Homs à Hama, janvier 2025. *Une statue monumentale de Hafez El-Assad, érigée à la fin des années 1990, mise à bas par les rebelles syriens lors de leur offensive vers le sud.*

À DROITE.
Prison de Tadmor, mars 2025.

Le monolithe de béton s'élève si haut qu'on croirait voir sa perspective se tordre sous le poids de sa propre façade. Les Damascènes la connaissent tous, cette enceinte de la « Branche Palestine » qui pointe au sud de la capitale ; elle qui fut, un demi-siècle durant, l'un des pires théâtres de la barbarie du clan Assad. Des fenêtres, réduites à leurs cadres nus, suintent encore de longues traînées noirâtres, nées de l'intérieur du bâtiment. Elles y prolongent leur course au plafond, dernières traces des incendies déclenchés par les hommes du régime avant leur fuite, le 8 décembre 2024. Ceux-là avaient tenté, jusqu'à la dernière minute, d'anéantir les preuves de leurs crimes, brûlant à tour de bras les archives des renseignements syriens qui occupaient les lieux, et où reposaient les dossiers vestiges du passage de milliers de détenus. Malgré tout ce que la suie a pu recouvrir, la Branche Palestine exhale encore toute l'horreur dont les décennies l'ont saturée. De lourds effluves de charogne et de naphtaline, mêlés de relents putrides. Dans l'enfilade de cellules qui se répètent à travers le bâtiment, les cueillies de plafond grouillent encore de bestioles, et la moisissure épaissit déjà les traits qu'ont pu graver aux murs d'anciens détenus.



Seuls les bruits s'en sont allés, et ceux-là, le vieux Bayan s'en souvient. Lui, originaire du djebel Arab, dans le sud du pays, avait été envoyé très tôt dans la Branche, dans les années 1970. Pour une raison dérisoire, dit-il : avoir osé contester l'ordre d'un supérieur dans l'armée syrienne où il était jeune recrue, alors qu'on lui annonçait son départ prochain pour le front irakien. *« Mes mots m'avaient condamné, souffle le septuagénaire aux joues creusées. Dès mon arrivée j'ai été torturé, laissé à l'isolement… Je me souviens, ma cellule était traversée d'une fissure à peine plus épaisse qu'une lame de rasoir, à travers laquelle il m'était possible d'écouter l'univers nouveau dans lequel je tombais. »* Un univers de coups et de cris, dont Bayan se remémore encore le premier : *« Une jeune fille… elle devait avoir 12 ou 14 ans, poussait des hurlements de terreur. Des cris qui couvraient à peine ceux d'une autre femme, plus âgée. Elle disait :* "Je vous en supplie, ne frappez pas Maman ! Elle ne sait pas où sont mon père ni mon oncle !" *Et moi, j'aurais voulu que toute ma vie se perde sous ces cris. Devenir sourd. Ne pas entendre le bourreau qui hurlait à cette fille :* "Ferme-la !" avant de reprendre ses coups. »

Par sa fine lucarne, Bayan a vu passer les historiques du régime : Naji Jamil, ancien major de l'armée de l'air, ou Moustapha Tlass, bras droit de Hafez El-Assad, réfugié à Paris au début de la révolution. *« Ma fissure, je m'en souviens, donnait sur la salle des exécutions. Elle y laissait filtrer le bruit sec, celui des dents qui grinçaient sous l'effet de la pendaison, précédant les convulsions, puis le silence. »* Un jour où trois exécutions sont prévues, Bayan entend une femme arrêtée sur ordre de Tlass. *« Elle hurlait qu'on la laisse en vie quelques mois de plus, suppliait. Les autres lui hurlaient :* "Tais-toi, salope ! Sale pute !" *Et la pauvre femme de sangloter :* "Je suis enceinte de six mois… laissez-moi vivre jusqu'à la naissance de mon enfant, je vous en supplie." *Mais ses tortionnaires l'ont exécutée. Sa chaise fut renversée, et elle mourut sous leurs yeux, et sous les miens. J'aurais donné ma vie pour savoir ce que ce fœtus de six mois, à travers le lien qui l'unissait à sa maman, avait pu lui murmurer avant de mourir en elle… mais je ne le saurai jamais. Je me souviens que Naji Jamil, lui, a souri. »*

A l'étage au-dessus de l'ancien hall des exécutions, des pièces toujours remplies de dessous féminins et de couches racontent ce que les Syriennes eurent à subir, comme les hommes, de l'enfer concentrationnaire. Leurs cellules avaient été aménagées à proximité des dortoirs des gardiens, où les viols étaient monnaie courante. Comme les autres, aucune torture ne leur fut épargnée : la suspension shabeh, les pneus, la chaise allemande, le tapis volant… autant de pratiques érigées en routine et déclinées à travers toutes les geôles de Syrie. Et c'est le plus terrible sans doute, des mots de Bayan comme de tous ceux qui ont survécu à la Branche Palestine : l'horreur ne fut jamais l'exception. Pour les 1,2 million de Syriens arrêtés depuis la révolution de 2011, l'expérience concentrationnaire fut avant tout une banalité industrielle, où tous les lieux de détention finirent par se ressembler. Dans chaque prison, les mêmes couvertures rêches et humides, les mêmes blocs usinés de savon bleuâtre, les mêmes cartons de masques kaki, grossièrement tissés, pour bander les yeux des détenus. La même odeur, les mêmes récits. Un crime dont l'ampleur semble excéder le langage, et dont la Branche Palestine ne fut qu'un rouage, produisant à la chaîne des corps et des plaies. Système si vaste que la Branche Palestine, à laquelle l'histoire a fini par donner un nom, n'était dans l'administration qu'un numéro : la Branche 235. ■

A lire : Le Nom des ombres. Sortir de l'enfer concentrationnaire, *d'Arthur Sarradin, éd. du Seuil, 320 p., 19,90 €.*


GUCCI

IMMERSION
JOEL MEYEROWITZ



Le plus londonien des New-Yorkais nous a reçus dans son studio. A l'occasion d'une exposition immersive cet hiver à la galerie Polka, le grand maître de la couleur s'est raconté et a ouvert grand les portes de son œuvre. Une invitation à le suivre dans la rue et à plonger au cœur de son univers.

Photos
Joel Meyerowitz

Texte
Adélie de Ipanema

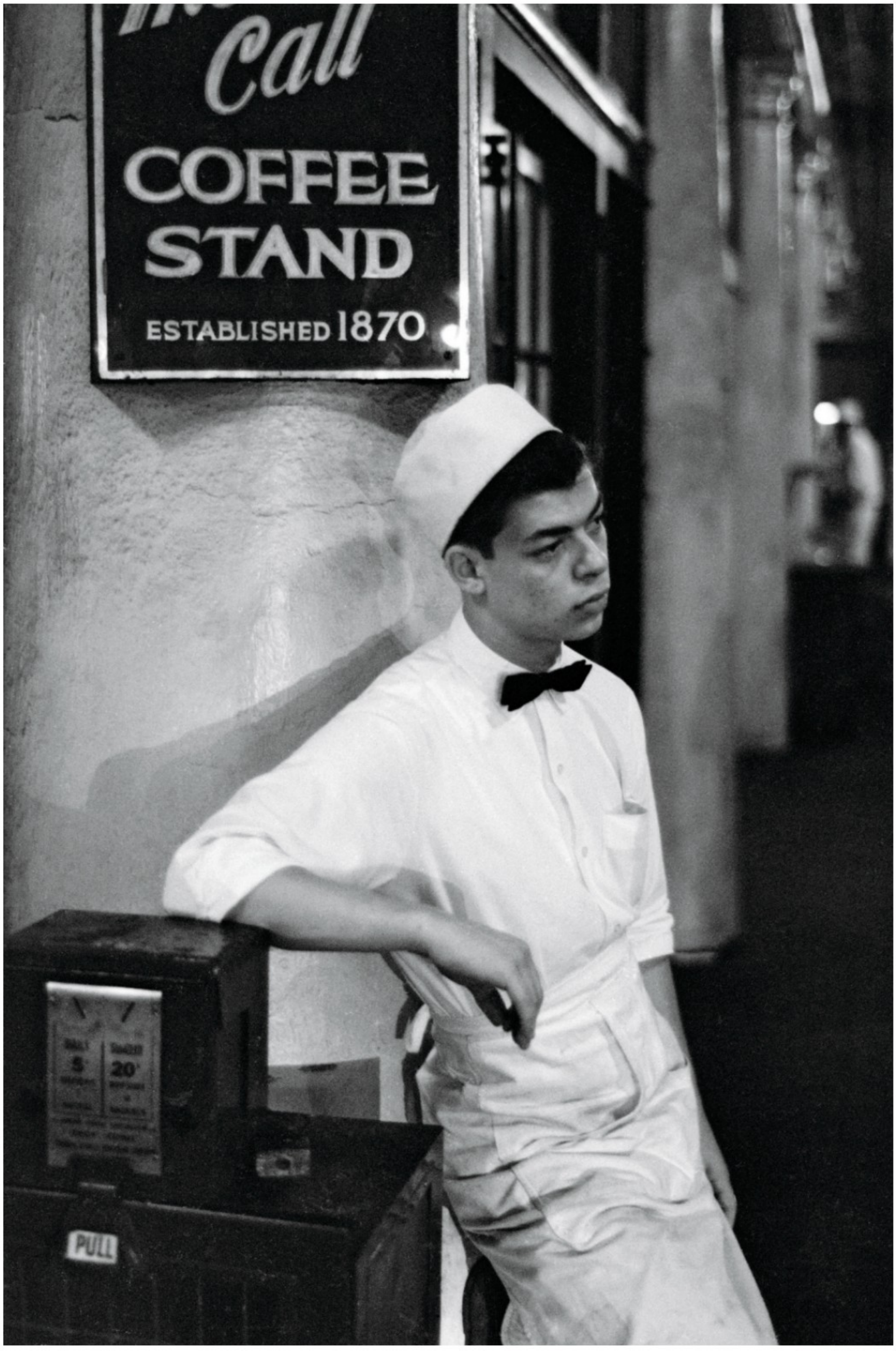

W 46 ST
ONE
ONE WAY
NO STANDING
7 AM - 10 AM
4 PM - 7 PM
EXCEPT SUNDAY
NO STANDING
EXCEPT TRUCKS
LOADING &
UNLOADING
OTHER TIMES
Spruce up
New York
COMPANY'S
COMING
BERLAND
phone
phone
Canadian
Club
NY
SONY
astro
convertibles
EMBASSY
SALSA



DOUBLE PRÉCÉDENTE.
New York, 1975.

Photos :
© Joel Meyerowitz /
Courtesy
Polka Galerie.

New York, 1976.



Nouvelle-Orléans, 1963.

PAGE DE DROITE.
New York, 1962.


DRINK
Coca-Cola
SIGN OF GOOD TASTE



The Catskills,
New York, 1963.



Wyoming, 1964.



CI-CONTRE ET PAGE DE DROITE.
Parade à New York, 1963.





Femme dans le bus, New York, 1963.



5e Avenue,
New York, 1963.



Hot-dog et ongles argentés, Coney Island, New York, 1965.

PAGE DE DROITE.
Central Park, New York, 1966.




LAND
• FOOD •
Phone
phone



Provincetown, Massachusetts, 1976.

DOUBLE SUIVANTE. DE GAUCHE À DROITE.
Cathe, Provincetown, 1981.

Femme au chapeau rouge, Harlem, New York, 1963.









DE HAUT EN BAS.
Une porte sur la mer, Provincetown, 1982.

Provincetown, 1983.

PAGE DE DROITE.
Roseville Cottages, Truro, Massachusetts, 1976.


ROUTE
6
ROSEVILLE
COTTAGES
TEL. 349-3669
MARY and OZZIE ROSE
TRURO
TELEPHONE



Studio de Cézanne, Aix-en-Provence, France, 2011.



Joel Meyerowitz

« *La photographie est comme une nourriture, j'en ai besoin tous les jours* »

par **Adélie de Ipanema,** à Londres

C'est dans un quartier résidentiel du nord de Londres que Joel Meyerowitz et son épouse, Maggie Barrett, ont décidé de s'installer pour y passer le reste de leur vie. « *Nous avons l'âge où tout doit être accessible, au cas où* », confie Joel. Ce « *au cas où* » s'était manifesté en 2019, quand Maggie avait chuté sur la terrasse de leur maison italienne, se fracturant la jambe à plusieurs endroits. Depuis cet accident, ils ont quitté la douceur de la Toscane pour retrouver la réassurance d'une grande ville.

Une partie de cette histoire se raconte dans *Two Strangers Trying Not to Kill Each Other*, un film confession où le photographe et sa femme se livrent sur leur vie ensemble. Sans scénario, sans voix off. Une pure conversation filmée, entre Londres, New York et l'Italie, sur la vie, l'amour et le temps qui passe. C'est en regardant ce film que nous avons eu, à Polka, cette idée : créer avec Joel une exposition immersive où il se raconte à son tour. Un dialogue en images, entre souvenirs et réflexions, sur sa vie de photographe, ses anecdotes, sa manière de voir le monde à travers la lumière.

Cela fait dix ans que nous travaillons ensemble. Dix ans de confiance, de discussions et d'amitié. Pour ce mois de novembre, avec Joel, nous vous proposons cette expérience unique : non pas une simple rétrospective, mais une rencontre vivante avec l'artiste. Dans nos murs, Joel Meyerowitz vous guidera lui-même, du début à la fin du parcours. Vous découvrirez ses œuvres, bien sûr, mais aussi cette complicité rare qui lie un photographe à sa galerie.

Pour réaliser cette « immersion », nous avons pris la route de Londres avec le producteur-réalisateur Florent Lacaze pour rejoindre Joel chez lui. Pendant plusieurs jours, nous avons filmé ce que le public ne voit jamais : la préparation, les échanges, les doutes et les sourires du photographe. De cette « immersion » est née une aventure à part.

BIENVENUE CHEZ JOEL !

Il est 10 heures. Joel Meyerowitz nous ouvre sa porte : « *Bienvenue chez moi !* » Son appartement est un petit cocon, juste assez grand pour Maggie et lui. Confortable et charmant, qui surplombe un joli jardin verdoyant. « *Nous avons récupéré le rez-de-chaussée il y a deux ans, qui est devenu mon studio et la chambre d'amis. Mais surtout, nous avons maintenant ce jardin que Maggie a repensé entièrement. C'est le troisième jardin de notre vie !* » Un havre de paix au cœur de Londres. Voltaire aurait aimé le jardin des Meyerowitz.

Dans son studio, une entrée donne sur un salon où s'alignent ses livres et les aquarelles de Maggie. Il s'ouvre sur une cuisine aux larges baies vitrées avec vue sur le jardin. La lumière est douce et belle, comme celle que l'on retrouve dans ses photographies. A côté, une petite pièce, son bureau, qui abrite quelques tirages, une grande imprimante, des tubes de papier et son ordinateur de travail. La majorité de ses archives sont restées à New York, dans son studio principal, près de Times Square.

LA RUE, TOUJOURS LA RUE

Les journées de Joel ne se ressemblent pas, mais une chose revient toujours : la rue. Il ne sort jamais sans son appareil photo, un Leica, que ce soit pour déjeuner, faire quelques courses ou photographier dehors. Ce premier jour, c'est ce que nous avons fait. Du calme de son quartier londonien jusqu'à Oxford Circus, le voyage a commencé dès la fenêtre du taxi.

« *Regarde à travers la vitre de la portière. C'est comme le viseur de mon appareil. Ce que je vois de là, c'est déjà une*


Central
SODA · LUNCH
JAMES BETESH
IMPORT CO.
direct
Importers of
CHILDREN'S
WEAR
FOOTWEAR
LINENS-CHINA
NOVELTIES
HOUSEWARE ETC.
WHOLESALE ONLY
NO
BETESH IMPORT CO.
HOSANNA
COPACABANA
COSTUME JEWELRY
CHERYL
IMPORTING
LADIES' SCARFS & ACCESSORIES

PAGE PRÉCÉDENTE.
New York, 1978.



Ruines du World Trade Center, New York, 25 septembre 2001.

Joel Meyerowitz

« La vie ordinaire n'est pas ordinaire si on met un cadre autour »

photo. » En 1968, sa première exposition au MoMA, « My European Tour : Photographs from the Car », était déjà l'illustration de cette observation : un tour de l'Europe à travers la fenêtre d'une voiture. A chaque instant, il capturait des scènes quotidiennes ou insolites qui, filtrées par la vitre, devenaient des moments de grâce volés.

« *Tiens, regarde.* » Clic. Une jeune fille en short bleu, un ouvrier accroupi près d'une bouche de métro. Une scène, un cadre, des couleurs. Une photographie signée Meyerowitz. « *Avoir un appareil photo avec soi, c'est comme avoir constamment une invitation pour que des surprises se produisent !* »

A Oxford Circus, la rue déborde, familles, touristes, étudiants, cols blancs et costumes gris, dans un flot continu. Joel, grand et fin, habillé de noir, zigzague, il semble danser entre les passants. « *La rue est à nous* », dit-il. Son appareil devant lui, prêt à dégainer, il observe, se déhanche et fixe. Toujours avec le sourire. « *Il faut rester connecté à ce qui t'entoure. Tu possèdes ce territoire et tu dois rester attentif. Tout peut arriver !* »

Pendant deux heures, il photographie des hommes, des femmes, un couple, des enfants, il s'arrête à chaque fois que quelque chose attire son regard. Au détour d'une rue, deux jeunes photographes, Leica autour du cou, le reconnaissent, presque bouleversés d'avoir croisé sur leur route leur grand maître. Joel évoque alors ses années 1960 : « *On se connaissait tous : Garry Winogrand, Diane Arbus, Lee Friedlander… On partait ensemble ou on se retrouvait dans des quartiers. On était une bande, chacun avec son propre regard sur la vie.* » Il réfléchit. « *Pour moi, la photographie est comme une nourriture, j'en ai besoin tous les jours.* »

En quelques heures, il prendra plus de 200 photos. Le lendemain, nous les regarderons ensemble.

L'INSTANT VOLÉ

Sur son ordinateur, les scènes défilent : visages, regards, sourires attrapés à la volée. Sans le savoir, Joel s'est concentré sur les couples. Si on lui demande quelle ville il préfère photographier, il ne saurait choisir. Chacune a sa propre respiration. Ce qui l'intéresse, c'est que ses images puissent devenir le reflet d'une culture et d'une époque.

« *Regarde cette image de Paris* », dit-il en montrant, accrochée à son mur, la photo prise en 1967 où un passant chute à la sortie d'une bouche de métro au milieu de passants qui l'enjambent ou l'observent. « *C'est un tour de magie : tout se passe en un quart de seconde. Et tout est dit.* » Dans la rue, Joel apprend la rapidité, la technique et la maniabilité de son appareil.

L'EXPLORATION DE LA COULEUR

Dans les années 1970, Joel va quitter l'objectif 35 mm pour explorer le grand format, cherchant à mieux comprendre la couleur. « *La couleur, c'est ce qui m'a toujours passionné. J'ai commencé avec elle. Le noir et blanc, c'était moins cher, plus simple à développer, mais la couleur, c'était la vie.* » C'est ce nouveau format qui va lui permettre de manier pleinement ce monde de nuances et de lumière.

Il m'emmène dans son jardin et me montre : « *Regarde cette fleur. Mets ta main.* » Clic. « *La vie ordinaire n'est pas ordinaire si on met un cadre autour.* »

A Cape Cod, aux Etats-Unis, il a exploré la lenteur. « *Dans la rue, j'étais invisible. Avec ma chambre grand format Deardorff, je suis devenu visible.* » Et son regard changea : la banalité apparente des scènes de vie devint un vrai sujet d'étude, un mélange de méditation et de contemplation. Dans sa bibliothèque, il prend son premier livre, *Cape Light* (1978), à l'origine un simple catalogue d'exposition, qui est devenu un livre fondateur dans l'histoire de la photographie. On le feuillette ensemble et il s'arrête sur cette image emblématique : *Roseville Cottages, Truro, 1976*, une des premières qu'il a prises avec sa Deardorff. Rien ne se passe et pourtant tout se révèle : maisons, voitures garées, cabine téléphonique. Le banal devient une exploration du temps, de la lumière et de la couleur. « *A Cape Cod, j'ai appris que le temps apportait de la lumière à l'obscurité.* »

LA CRÉATION D'UNE ŒUVRE

Parler avec Joel, c'est comprendre comment naît une œuvre. Il partage son expérience avec un mantra emprunté à Mandela : de ses erreurs, on apprend toujours. Des rues à la contemplation de la lumière, de ses portraits aux natures mortes réalisées dans les studios de Morandi ou de Cézanne, jusqu'aux photos devenues les archives de Ground Zero où Joel a capté l'histoire, l'après-11-Septembre. « *Le maire de New York avait interdit toute photographie du chantier. J'ai été le seul à pouvoir passer outre. Pour moi, c'était un acte citoyen : ne pas photographier, c'était oublier. La photographie est la mémoire du monde. J'ai pris 9 000 images là-bas pour qu'on se souvienne. Toujours.* »

Passer ces moments avec Joel Meyerowitz, marcher à ses côtés, feuilleter ses livres, écouter ses histoires, c'est se souvenir à jamais de ce qui fait un grand photographe : un être qui voit, avant même de regarder. ■

par Adélie de Ipanema

A voir : « Immersion », exposition de Joel Meyerowitz à la galerie Polka, Paris III^e^, jusqu'au 17 janvier 2026.

GIANNI BERENGO GARDIN

LE DERNIER DES MOHICANS

Il était l'un des derniers grands humanistes européens. Gianni Berengo Gardin s'est éteint en août dernier, à 94 ans. Avec patience, humour et minutie, en plus de cinquante ans de carrière, il a tout photographié. Le quotidien, la rue, les marges, le travail, les hommes, la terre. Mais aussi le basculement de son Italie natale dans le monde moderne. Des images éternelles, auxquelles Polka rend hommage. Les légendes sont des extraits de textes écrits par des artistes, amis de Gianni.

Photos **Gianni Berengo Gardin**
Texte **Alessandra Mauro,** directrice éditoriale de Contrasto





Double précédente.
Toscane, 1965.

« J'ai choisi ce cliché pour la force avec laquelle il nous donne à voir l'osmose qui semble se produire des deux côtés de l'objectif. Entre le paysage extérieur et celui de l'intime, entre la composition géométrique d'un territoire sublime et la précision du regard d'un artiste. Gianni Berengo Gardin est un maître de la vision, puissante et pourtant dépourvue d'agressivité. »

Stefano Boeri, architecte.

Cette légende et les suivantes ont été écrites pour *Vera Fotografia*, publié en 2016 aux éditions Contrasto.



A l'intérieur du dépôt de l'ATM, Milan, 1986.



« Aucun élément perturbateur. Des lignes architecturales parfaitement orchestrées. Le punctum de l'image est représenté par deux hommes qui s'avancent en portant une pancarte faisant la promotion du "Thon Maruzzella". Une touche incongrue, une touche de classe, ce hasard recherché qui définit l'image. »

Giovanna Calvenzi, éditrice et commissaire d'expositions.



Sur le vaporetto, Venise, 1960.

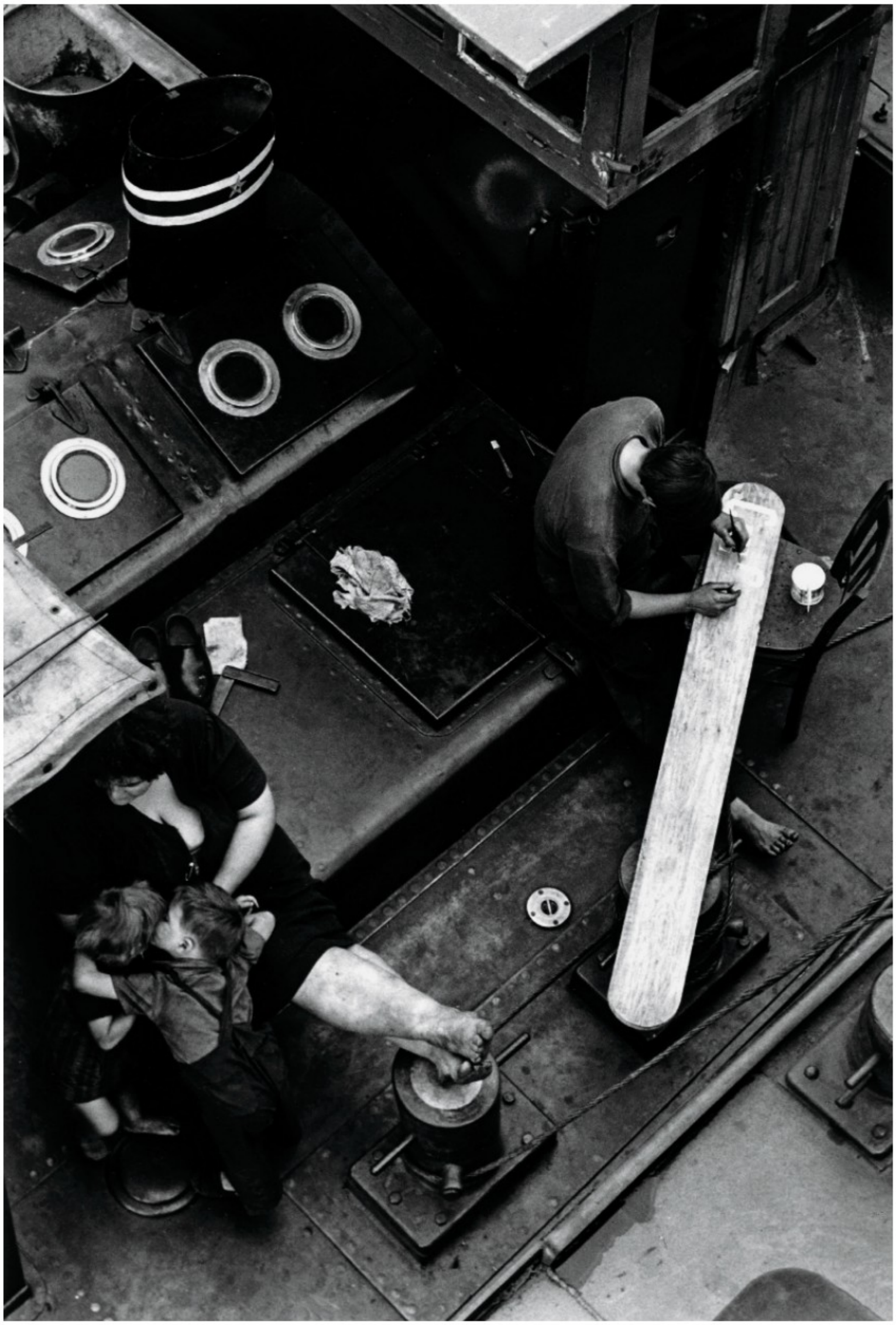


« C'est une photographie qui, dans le brouillard, par un jeu habile de miroirs, tente de saisir un rayon de soleil. »
Mimmo Paladino, artiste.

« Le regard de mon ami Gardin est toujours très lucide, dans sa recherche d'une relation empathique avec les gens ordinaires, nos amis humains et leurs problèmes, leurs vies, parfois difficiles et parfois tendres. »

Sebastião Salgado, photographe.

Bateau sur la Seine, Paris, 1954.





Place Saint-Marc, Venise, 1959.

« Un baiser dure le temps de donner et de recevoir l'amour. Le cliché photographique conjugue désir et temps, dans la nécessité de régler le diaphragme pour obtenir une perspective nette et profonde, à l'image du lien qui unit nos protagonistes. Ils sont au centre d'une architecture lumineuse, aplanis par la perspective tel un mur continu. Ils sont immobiles, figés dans leur temps métaphysique, au centre d'une galerie au fond de laquelle la lumière brille comme l'espoir d'un avenir heureux. »

Alfredo Pirri, artiste.



Pause au travail, Varèse, 1987.

« Que se passe-t-il sur cette photo ?
Une femme est allongée sous une table élégante,
où un bon repas vient d'être consommé.
Quid de cet homme qui s'éloigne tranquillement,
les mains dans les poches, d'un pas feutré ?
Suspense ! En réalité, il ne se passe rien de
spécial : le mannequin – car il s'agit bien d'un
mannequin – s'est allongé pour se reposer
un peu. Simplement, Gianni a trouvé le bon
angle pour que la photo puisse amuser, susciter
des questions... et arracher un sourire. »

Alessandra Mauro, journaliste, critique d'art et directrice artistique.





Grande-Bretagne, 1977.

« Les deux images, dans leur apparence de répétition légèrement hallucinatoire, constituent une véritable méditation sur l'essence de la photographie, sur l'impossibilité de la répétition identique d'un instant dans l'infinie multiplicité de la vie. S'il pouvait prendre deux fois dans sa vie exactement la même photo, le photographe serait Dieu. Nous n'en demandons pas tant ! »

Ferdinando Scianna, photographe.



Normandie, 1993.



Bassin de Saint-Marc vu depuis la via Garibaldi, Venise, ca. 2013.

« Toute légende est superflue. L'ensemble est très spectaculaire. Berengo Gardin insiste sur une immobilité qui semble incompatible avec le vacarme inévitable d'un navire et d'une ville. Il y a quelque chose de funèbre et de sinistre dans cette association contre nature. Une séduction glacée qui parle de mort. » ***Léa Vergine, critique d'art.***



Photos : © Gianni Berengo Gardin / Contrasto / Courtesy Polka Galerie.

Les Pouilles, 1965.

« Gianni nous emporte sur cette charrette, et nous fait partager son voyage. Nous sentons la même odeur de champ portée par le vent, les mêmes nids-de-poule de la route nous martèlent le dos, le même pain nous rassasie. Nous regardons avec ses yeux. »
Luca Nizzoli Toetti, photographe.

Gianni Berengo Gardin

L'humaniste transalpin

par **Alessandra Mauro**

Berengo Gardin était peut-être le photographe italien le plus représentatif et le plus célèbre de sa génération. Il s'est éteint le 6 août dernier, laissant tout le monde stupéfait par une mort certes attendue – pour quelqu'un qui n'était plus tout jeune –, mais survenue soudainement, sans préavis. C'est comme si la timidité proverbiale de Gianni avait encore une fois pris le dessus. En plein cœur de l'été, il a préféré partir sans bruit, comme quelqu'un qui s'en va sur la pointe des pieds, en fermant délicatement la porte avec un dernier sourire.

Il y a quelques années, son ami journaliste et écrivain Goffredo Fofi soulignait à juste titre à quel point Berengo avait réussi, au fil du temps et dans tous les reportages réalisés dans notre pays, à créer une image de l'Italie dont nous devons lui être reconnaissants : *« Avec quelques autres, il est pour moi l'incarnation du "bon Italien". Celui qui, en vivant et en racontant l'Italie, a réussi à en préserver une image dont on n'a pas à avoir honte. [...] Berengo Gardin a cherché dans ses images le "bon" de l'Italie parce qu'il l'était lui-même, continuant toujours à chercher chez les autres une confirmation de sa vision, la projection de son espoir. »*

Qui était donc ce *« bon Italien »*, capable jusqu'à la fin de ses jours de raconter l'image d'un pays dont on peut être fier ? Gianni Berengo Gardin, « Berengo » pour tous, est né le 10 octobre 1930 à Santa Margherita Ligure, non loin de Gênes. Son père était un Vénitien pur souche, rameur du club historique Bucintoro. C'est à l'occasion d'un déplacement sur la côte ligure pour une compétition qu'il rencontre sa femme, alors à la tête d'un grand hôtel sur la Riviera. La famille déménage rapidement à Rome, où Gianni passe son enfance et son adolescence pendant les années sombres de la guerre. C'est là que la photographie fait son apparition et devient le prétexte d'une bravade enfantine, une prise de position d'adolescent rebelle. Pendant l'occupation de Rome par les Allemands en 1944, il est interdit de photographier et, pour protester contre un ordre aussi absurde, le petit Gianni prend l'appareil photo de sa mère, deux pellicules, et commence à errer dans les rues de la ville, l'utilisant plus par défi que par conscience. L'appareil est confisqué… mais cet épisode en dit long sur la relation qui va naître entre Berengo et la photographie.

Après la guerre, un autre déménagement les conduit cette fois à Venise, où la famille tient un magasin de verrerie près de la place Saint-Marc. Les affaires marchent bien et cela pourrait être le destin professionnel de Berengo. Mais la photographie, cette fois avec arrogance, bouleverse les cartes et change les projets familiaux. Au début, c'est un passe-temps que le garçon cultive pour accompagner une autre passion, celle de l'aviation : les photos qu'il réalise documentent les avions qu'il étudie et sur lesquels il écrit. Mais ensuite, c'est précisément le langage simple et franc du médium, avec ce noir et blanc essentiel et incisif qui enregistre la réalité et rend mémorables les gestes quotidiens, qui le conquiert.

Un oncle en Amérique fait la connaissance, à New York, de Cornell Capa, frère du grand Robert et lui-même directeur de l'International Center of Photography. Cornell conseille à son ami d'envoyer à son neveu lointain et passionné de photographie quelques livres fondamentaux, références visuelles incontournables. C'est ainsi que les classiques de *Life*, les grands auteurs de la Farm Security Administration (FSA) et les maîtres de l'école documentaire américaine qui ont raconté la vie d'une nation, ses drames et ses problèmes, arrivent dans la chambre vénitienne du

jeune homme. Berengo se souvient : *« En voyant ces images, j'ai compris qu'il existait une autre façon de faire des photos. Au fond, je ne voulais pas devenir artiste, mais plutôt journaliste. Quelqu'un qui raconte. »* Il fréquente alors le cercle photographique La Gondola et Venise devient un terrain d'entraînement où il peut se confronter à ses jeunes collègues. La rencontre de Berengo avec eux et Paolo Monti, le doyen du groupe, est fondamentale. Elle forgera son autonomie en tant qu'auteur et sa vision.

Bien sûr, les Etats-Unis de la FSA et de *Life* sont loin. Mais la France et Paris sont sans aucun doute plus accessibles. Un emploi de portier dans un hôtel lui permet d'y compléter sa formation. Travaillant la nuit, Berengo peut passer ses journées à parcourir la ville et fréquenter les cercles d'auteurs dont il a tant entendu parler : Boubat, Masclet, Doisneau et, surtout, Ronis qui devient pour lui, plus que les autres, un mentor et un exemple. Après son séjour parisien, Gianni rentre chez lui. Les photos de Venise qu'il réalise alors, différentes des clichés habituels composés de taches colorées sur la lagune et de masques sur la place pour le carnaval, commencent à circuler dans les concours et les expositions. Elles offrent l'image d'une ville plus intime, où le récit de l'ordinaire se dilue en de nombreux fragments poétiques. Le vaporetto comme moyen de transport, les cérémonies religieuses, la première neige sur la place Saint-Marc, la marée haute, un baiser sous les arcades. Une quotidienneté qui, si elle conserve les rythmes dilatés de la lagune vénitienne, loin de toute agitation, n'en est pas moins vraie, authentique. C'est ainsi que naît le livre qui le rendra immédiatement célèbre, *Venise des saisons*, publié en 1965 aux éditions La Guilde du livre de Lausanne. Le noir et blanc est une marque distinctive, un choix que Berengo n'abandonnera jamais.

A Venise, Berengo fait la connaissance de Roméo Martinez, directeur de la revue suisse *Camera*, et lui demande confirmation : pourra-t-il devenir, de bon et honnête photographe amateur, photographe professionnel ? Berengo a déjà une famille à Venise, un travail bien établi… Pour devenir professionnel, il devrait tout quitter et partir à Milan, où se trouvent les maisons d'édition, où sont imprimés les journaux et où les opportunités de travail ne manquent pas. Encouragé par Martinez, Berengo décide de sauter le pas et de déménager à Milan, où, enfin, sa passion pour la photographie devient un métier, une pratique professionnelle, un enrichissement humain… autant qu'une formation politique. *« Quand j'étais jeune à Venise, j'aimais beaucoup les écrivains américains : Steinbeck, Hemingway et surtout Dos Passos, qui était certes un romancier, mais aussi un anticapitaliste, un radical. Mais c'est à Milan, en photographiant dans les usines, que j'ai découvert pour de bon ce qu'était le monde ouvrier. »*

Berengo comprend ce que signifie être un photographe documentaire et se taille alors le rôle d'observateur attentif, parfois critique. Tout comme, avant lui, l'enseignait la tradition du photojournalisme du XX^e^ siècle, celle qu'il regardait avec fascination dans les magazines et les livres envoyés par son oncle d'Amérique lorsqu'il était enfant. C'est ainsi que naissent les reportages sur 1968, la protestation à la Biennale de Venise et le grand projet, réalisé en collaboration avec Carla Cerati, sur les asiles psychiatriques en Italie, qui deviendra un livre, *Morire di classe*, publié en 1969 : l'une des expériences photographiques et éditoriales les plus intéressantes de notre pays.

Gianni Berengo Gardin a réalisé de nombreux travaux tout au long de sa carrière. Il s'est intéressé à la croissance de notre pays et à ses changements, au rôle différent revendiqué par les femmes, au travail, à l'évolution de la consommation, à la ville qui avance et engloutit la campagne… Chaque vision est spontanée et fulgurante, comme un éclair qui saisit l'objectif et l'œil du photographe. Pour autant, chaque vision qu'il nous offre est aussi le fruit d'une étude et d'une recherche, d'une sensibilité sincère et d'une profonde harmonie, dans une tentative de saisir ce lien unique qui unit les personnes à l'environnement dans lequel elles vivent et leur permet de remplir l'atmosphère de gestes et de mouvements à la fois naturels et précis, exacts et uniques. Œuvre après œuvre, vision après vision, Gianni Berengo Gardin a construit un récit dans lequel nous pouvons tous nous reconnaître. Car il parvient à faire partager avec la même acuité et la même puissance le regard qu'il porte sur un petit village, une ville ou une nation. Le fait de rester fidèle à ce fil conducteur qu'est l'image de l'Italie le conduit à s'engager dans des reportages sociaux sur les sujets les plus complexes de la société italienne. Ainsi, celui dans les asiles avant la réforme menée par le psychiatre Franco Basaglia, des institutions où il réalise des images aussi emplies de respect pour les malades que nourries d'une volonté farouche de dénoncer ce qu'il voit. Ou bien son travail aux côtés des gitans, saisissant avec confiance et curiosité les moments collectifs de leur vie, comme les fêtes et les cérémonies.

C'est cette approche, agile et concernée, qui lui permettait de passer sans difficultés d'un petit village au sein d'une communauté religieuse à une usine, en passant par les rizières de la région de Verceil ou les montagnes du Haut-Adige ; de participer à une procession dans le sud de l'Italie, à Tarente ou à Bari, ou le long des canaux de sa Venise, lieu du destin où il revint sans cesse explorer les changements et les récurrences du regard, dénonçant encore récemment, dans des images classiques et pourtant incroyablement contemporaines, les ravages causés par les grands navires. C'est là que réside la force du récit de Gianni Berengo Gardin, dans ce « roman visuel » intense, vibrant et captivant. En cinquante ans d'observation, ses images ont raconté, et continuent de raconter, l'homme plongé dans une Italie dont Berengo semble tout comprendre : les désirs et les aspirations, les aberrations, les contrastes, les rêves. Ses photographies reconstituent une époque. Et pour cela, sans aucun doute, nous lui sommes et lui serons toujours reconnaissants.

Il n'y a pas si longtemps, Gianni déclarait : *« Quand on me demande s'il y a encore des choses importantes que j'aimerais photographier, je réponds généralement que je suis satisfait des images et des reportages réalisés au fil des ans. Mais chaque jour, quand je sors de chez moi, je ressens le besoin d'emporter mon appareil photo. Je ne pourrais pas m'en passer : le monde regorge de photos qui attendent d'être prises, de moments à saisir qui apparaissent soudainement devant nos yeux. »* ■

Eloïse Labarbe-Lafon
ROMANCE PHOTO

Son road trip, *American Album*, nous plonge dans la palette hallucinée d'une artiste plasticienne qui oscille entre peinture et photographie. Nouvelle venue à la galerie Polka, la jeune photographe construit ses images comme des décors de films.

Photos **Eloïse Labarbe-Lafon**
Texte **Joseph Kohler**

Photos : De la série *American Album*.
© Eloïse Labarbe-Lafon / Courtesy Polka Galerie.








TOP
DOLLAR
BAR
BAR
BAR
BAR
BAR
BAR
$25
WINNER PAID
COLLECT TICKET
CREDIT WINNERS
CREDIT WINNERS
1000
100
40
20
10
5
2

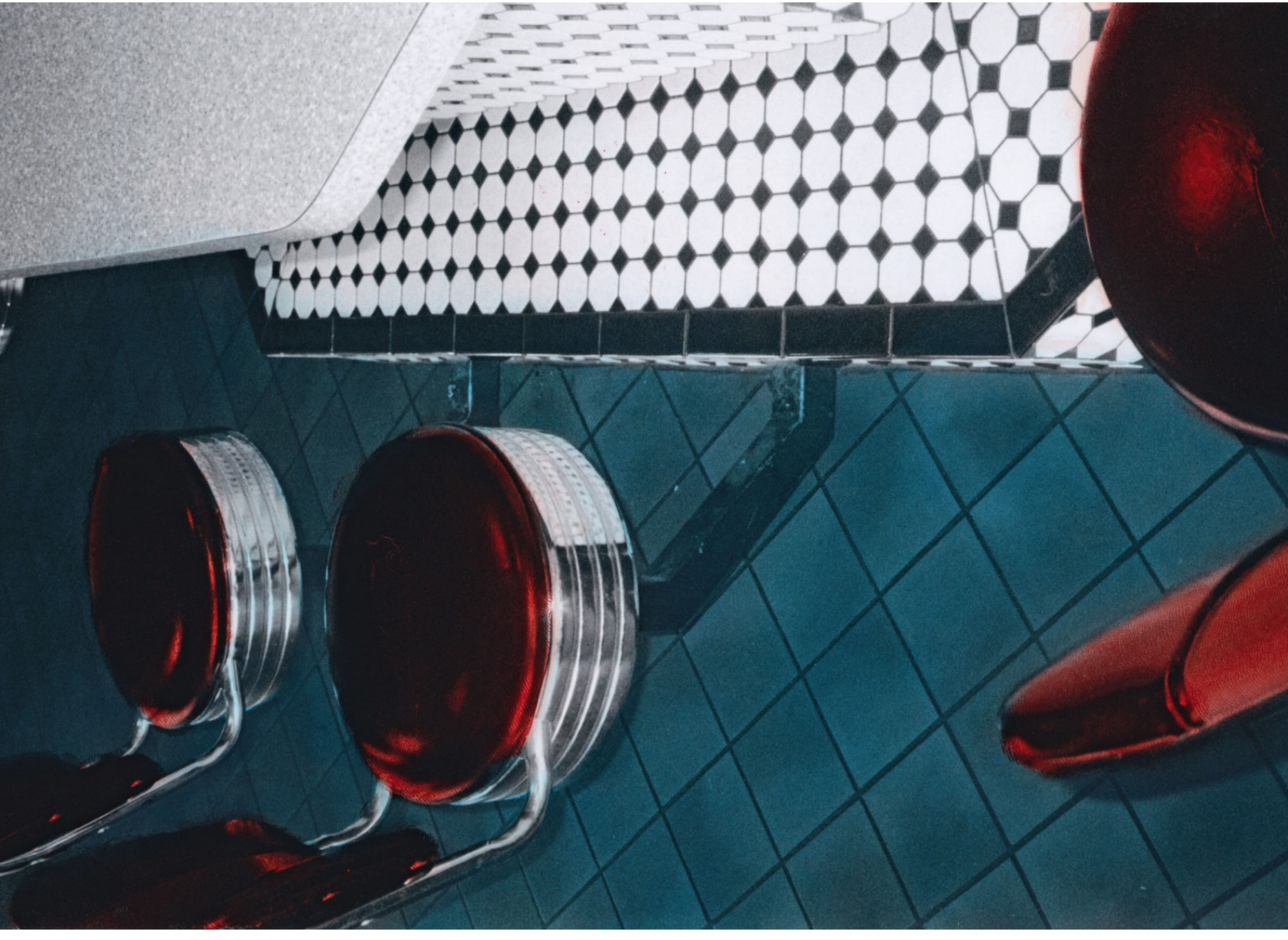

igt
TRIPLE GOLD
$10,000
4 LINE
2 LINE
1 LINE
3 LINE
5 LINE
$7,500
$6,750
$8,250
$9,000
7 7 7
$20,000
$2,000













Eloïse Labarbe-Lafon

Cavale Amoureuse

par **Joseph Kohler**

Bienvenue dans *American Album*, où tout est cinéma, mais rien n'est film. En 2023, Eloïse Labarbe-Lafon part en tournée aux Etats-Unis avec son compagnon musicien. Un mois et demi de voyage, 20 Etats et plusieurs centaines de clichés aux accents hollywoodiens plus tard, d'aucuns citeront le *Paris, Texas* de Wim Wenders. Elle lui préfère *Pierrot le Fou* de Jean-Luc Godard. Mais la photographe qui se met volontiers en scène veut éviter les références qui balisent l'interprétation : *« On retrouve l'esthétique du road trip à l'américaine des films de cavale amoureuse, mais ça ressemble surtout à un plateau de cinéma générique, où les personnages changent sans cesse de décors. »* Après *Motel 42*, première série née durant ce même voyage, elle souhaitait laisser dans le rétroviseur la promiscuité des chambres d'hôtel qui rythmait ce projet. Dans ses photos argentiques en noir et blanc, d'autres thèmes revenaient : les repas dans les diners, les maisons de style colonial, les plaines désertiques… Et souvent, le vide. *« J'aime que les personnes soient absentes, ça crée une atmosphère pesante, comme s'il venait de se passer quelque chose et que le pire restait peut-être même à venir. Ça fait sens avec la politique actuelle du pays. Ce n'est pas une vision fantasmée des Etats-Unis. »* En somme, une version désenchantée du rêve américain sous forme d'anthologie visuelle, d'un album.

Eloïse Labarbe-Lafon entretient une sensibilité à la matière des images depuis ses années de formation. *« Au début de mes études, je voulais être restauratrice de tableaux, je voulais préserver le souvenir, le patrimoine. »* La Française découvre en stage la colorisation : *« Je travaillais sur des films de guerre, des séries documentaires qui manquaient d'audience à cause du noir et blanc, il fallait rechercher la couleur juste, en accord avec la teinte de l'époque. »* Elle garde de cette expérience le souci du détail, l'exigence d'une colorisation minutieuse, mais pas toujours fidèle au réel. Après un passage aux archives de Jean Painlevé, où elle s'émerveille des images et des vidéos, elle passe comme elle l'envisageait du côté de la restauration. Sauf que, sous sa main, ce ne sont pas des toiles mais de vieux Buster Keaton ou des films de pirates qu'elle ressuscite afin qu'ils revivent sur grand écran. *« Je restaurais le jour et je peignais la nuit. Mais j'avais besoin de me concentrer sur un seul projet, et je me suis jetée dans la photo à 27 ans. »* L'artiste âgée aujourd'hui de 30 ans avait déjà une solide expérience du médium. Depuis l'adolescence, elle photographiait et peignait sur ses tirages. Elle a trouvé sa voie : *« Mon plaisir vient surtout de la réécriture des images, je peux créer une nouvelle réalité, qui me convient plus que celle vue ou vécue. Je choisis les couleurs en fonction de mon humeur, au moment où je peins. Parfois si longtemps après la prise de vue que le sentiment qui a déclenché la photo a disparu. »* Sur les images rapportées de ses pérégrinations – dont elle en a déjà peint plus de 200 –, le noir et blanc a pour elle un goût d'inachevé. *« Je ne m'approprie pas un cliché tant que je n'y ai pas appliqué la couleur. Au moment de déclencher, je pense la composition : je vois un ciel, une maison, une route, et j'imagine que ces zones deviendront différents aplats de couleurs. »*

Ces teintes, elle les applique du bout de ses pinceaux… et de ses doigts. Un geste qui lui est venu naturellement. *« C'est celui d'un enfant qui veut étaler de la peinture avec ses mains, qui obéit à son instinct. »* Elle laisse ses empreintes partout, efface avec des cotons et redessine par à-coups, entre la



minutie de la restauratrice et l'insouciance ludique. Une forme de spontanéité qui marque aussi ses prises de vue car elle n'hésite pas à s'arrêter en pleine route et à poser l'appareil sur le capot pour shooter la scène qui a attrapé son œil.

Malgré le travail méthodique qu'elle effectue sur ses tirages – elle peut passer cinq heures à peindre une photo –, l'artiste n'hésite pas à assumer l'imperfection. *« Je peux laisser la peinture déborder parce que l'erreur est vitale pour la création. Le hasard est touchant. »* Cela se ressent dans le choix des teintes, car elle ne réfléchit pas à une colorimétrie ordonnée. La couleur est aussi le fil (rouge) de sa production éditoriale. D'*Album* – son premier livre – à *American Album*, paru en septembre , sa collaboration avec Cé Editions joue la carte de la continuité: même écrin en tissu, même typographie, mais ce sont les nuances qui changent. *« Il y a quelques couleurs qui reviennent: des ciels chimiques, des rouges sanglants et des verts artificiels, c'est une nouvelle palette plus vive qui détonne avec le rose bleu pastel d'*Album. *En changeant de palette pour* American Album, *j'ai le sentiment d'ouvrir une nouvelle période de mon travail. »*

Coloriste et modèle de ses propres photos, Eloïse Labarbe-Lafon se fait aussi costumière pour son épopée américaine. *« J'ai acheté quelques robes vintage sur la route, Adrien* [son compagnon] *était tout le temps en costume. On peut croire à une mise en scène mais nous portions des santiags et des chapeaux de cow-boy dans nos tenues quotidiennes. Nous faisions nôtres ces clichés. »* Il n'est pas vraiment ici question de déguisement, l'habillement revêt une autre importance. *« Les vêtements deviennent des personnages, la robe rouge qui revient est comme un protagoniste de l'histoire, il n'y a personne d'autre sur la photo mais la robe remplace l'absence. »* Cette absence nous inquiète et une question reste en suspens: où sont les habitants? Deux amoureux comme descendus par erreur dans des *nuketowns*, ces villes décors peuplées de mannequins fabriquées pour des essais nucléaires. Des mains se partagent bien un repas… mais ce sont celles de poupées de cire découvertes dans un musée. *« Il y a tout de même eu des rencontres au cours de ce projet, tempère la photographe. Mais les moments de création étaient des moments de solitude. »* Dans le livre, quelques animaux se baladent, et un seul individu en dehors du couple est représenté, au lecteur attentif de le retrouver…

En faisant abstraction des signes menaçants de ce décor postapocalyptique, *American Album* semble conter la simple idylle entre l'artiste et son partenaire de jeu. Des instants de tendresse se lisent quand les corps s'enlacent et les mains se tiennent, mais quelque chose d'irréel plane. *« Je me dissocie des personnages, de ce couple, je ne m'y reconnais pas. Pareil dans les autoportraits, ça ne m'appartient plus, ce n'est plus moi. »* Entre *Un jour sans fin* et *The Truman Show*, les acteurs de cette errance faite de répétitions sont coincés dans un périple aux accents cauchemardesques. *« Les personnages peuvent entrer dans une chambre, ressortir, manger une omelette, puis tomber dans le désert. Mais en changeant l'arrangement des photos, que ce soit dans le livre ou l'exposition qui était présentée cet automne à la galerie Polka, la fiction peut se raconter autrement. »* N'en déplaise aux hagiographes du scénario, le plus puissant des films, c'est toujours la photo. ■

A lire: American Album, *d'Eloïse Labarbe-Lafon, Cé Editions, 208 p., 58 €.*

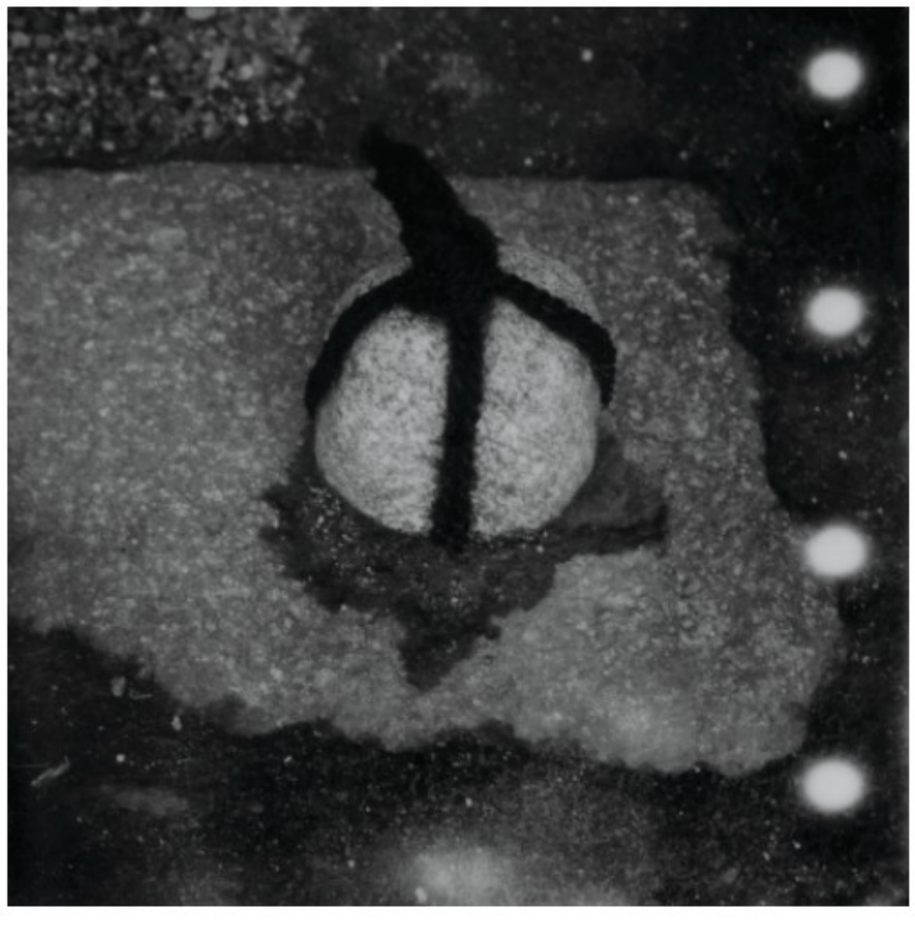


Thomas Dhellemmes

PIERRES, FEUILLES, CISEAUX

A l'honneur chez Polka cet automne, le photographe français a compilé dans son dernier livre vingt ans d'instantanés. Les *Pierres blanches* qui germent dans ses images et qui lui survivront sont des talismans. Les témoins secrets et silencieux d'un Petit Poucet de la photo qui ne cesse de chercher son chemin.

Photos **Thomas Dhellemmes**
Texte **Bastien Manac'h**





PAGE PRÉCÉDENTE.
DE HAUT EN BAS, DE GAUCHE À DROITE.

Cyprès, Hyères, 2024.
Cette photo et toutes celles de ce portfolio sont extraites de la série *Pierres blanches*.

Pierre automnale, Kyoto, 2020.

Arbre de vie, île de Teshima, 2024.

© Thomas Dhellemmes / Courtesy Polka Galerie.



DE GAUCHE À DROITE.

Plusieurs chemin(s), Normandie, 2020.

Maison en bois, Bois-Colombes, 2024.





Forme grise, île d'Yeu, 2023.



En attendant qu'un bateau passe, les Landes, 2024.







DE GAUCHE À DROITE.

Anabel dans son lit, Sud, 2024.

Statue cachée, parc de Saint-Cloud, 2024.

Thomas Dhellemmes

Les pierres philosophales

par **Bastien Manac'h**

PAGE DE DROITE.
Repères, île de Bornholm, 2023.

A 8 ans, il prenait en photo les jouets de sa chambre pour mettre en scène des histoires et ne pas les oublier. Depuis, dans ses petits carnets noircis de notes et de pensées qui semblent traverser à toute vitesse son esprit inquiet et, parfois même, ses mots, Thomas Dhellemmes n'a jamais cessé de coller compulsivement des images. Manipulées, découpées, assemblées tel un puzzle dont il garde l'agencement secret, elles partagent la vedette avec toutes celles, *« ambiguës »*, dit-il, qu'il considère ratées mais dont il est incapable de se défaire. Une ligne de vie qu'il ne peut pas lâcher.

Dans son dernier livre, *Pierres blanches*, paru aux éditions Filigranes, Thomas a compilé vingt ans d'instantanés saisis dans la solitude de la marche à pied. De la Normandie au Japon en passant par l'île d'Yeu et les rives de la Méditerranée. Il est de cette génération pour qui la photographie est une sorte de missel, de pause nécessaire, de chemin cardinal. Pas un moyen de retrouver sa route, mais de la trouver tout court. La sienne commence là où sont ses racines et ses paysages de cœur.

Lille, Roubaix, Tourcoing. Les éléphants gris-vert de la mer du Nord chantés par un Souchon nostalgique sur les rives de Malo Bray-Dunes. Le gris carbone du ciel. La beauté triste des paysages. Les maisons blanches dans des décors sombres. Les cabines de plage de la côte d'Opale dressées dans leur solitude hors saison. Il faut imaginer Dhellemmes marchant dans la brume ou sous des ciels d'orage. Pérégrinant en silence sur l'île de Teshima, coin perdu de l'archipel nippon, ou sur les rochers découpés de Bornholm, au Danemark. Une autre fois dans les Pouilles ou bien dans les Landes. Dans la baie de Halong ou celle du Mont-Saint-Michel en passant par la plage des Petites-Dalles, en Normandie, si chère à Jeanloup Sieff. *« Ses cadrages m'ont beaucoup influencé. Son humour, son sens du détail, sa façon d'écrire aussi. »* A 20 ans, c'est d'ailleurs dans les pas de Sieff que Dhellemmes entreprend son voyage initiatique, son premier road trip. *« J'ai fait le trajet de New York à Los Angeles en voiture, avec ma femme, comme une sorte de pèlerinage dans le désert des Mojaves, sur les lieux de sa célèbre série sur la Vallée de la Mort. Je voulais absolument faire la même photo qu'il fit alors de Barbara devant le canyon les seins nus. Il était mon idole. Toutes mes photos sont en rapport avec les siennes. »*

Le premier livre qu'il achète, daté de 1968, est d'ailleurs un catalogue de ses photos… à côté de celles d'Hippolyte Bayard, l'inventeur du positif direct sur papier. L'ancêtre, en quelque sorte, de l'instantané que le photographe né en 1963 utilise depuis l'enfance. *« Le Polaroid, c'est un parti pris autant qu'une réaction. J'aime sa violence, sa rudesse, ses pièges aussi »*, explique-t-il. Comme chez Cy Twombly dont les citrons granuleux et les soleils couchants sur gélatine le fascinent, l'instantané est chez Dhellemmes un moyen, pas une fin. Une méthode : *« Le soir je peux les étaler sur mon lit et créer mes histoires. »* Une matrice aussi. Car le Polaroid n'est qu'un chemin vers un autre support, après la prise de vue.

Une fois son positif scanné, Dhellemmes recrée un négatif, qui le conduit à nouveau dans la chambre noire. Là se révèlent d'autres instabilités nées de la chimie souvent approximative du « Pola ». Là apparaissent de nouvelles formes, un grain épais et doux, un flou presque brumeux. Et certains contrastes qu'on retrouve aussi dans les codes obscurs de Peter Lindbergh ou de Jungjin Lee, et qui donnent à ses épreuves une saveur pictorialiste



dans le goût d'Edward Steichen ou de Robert Demachy.

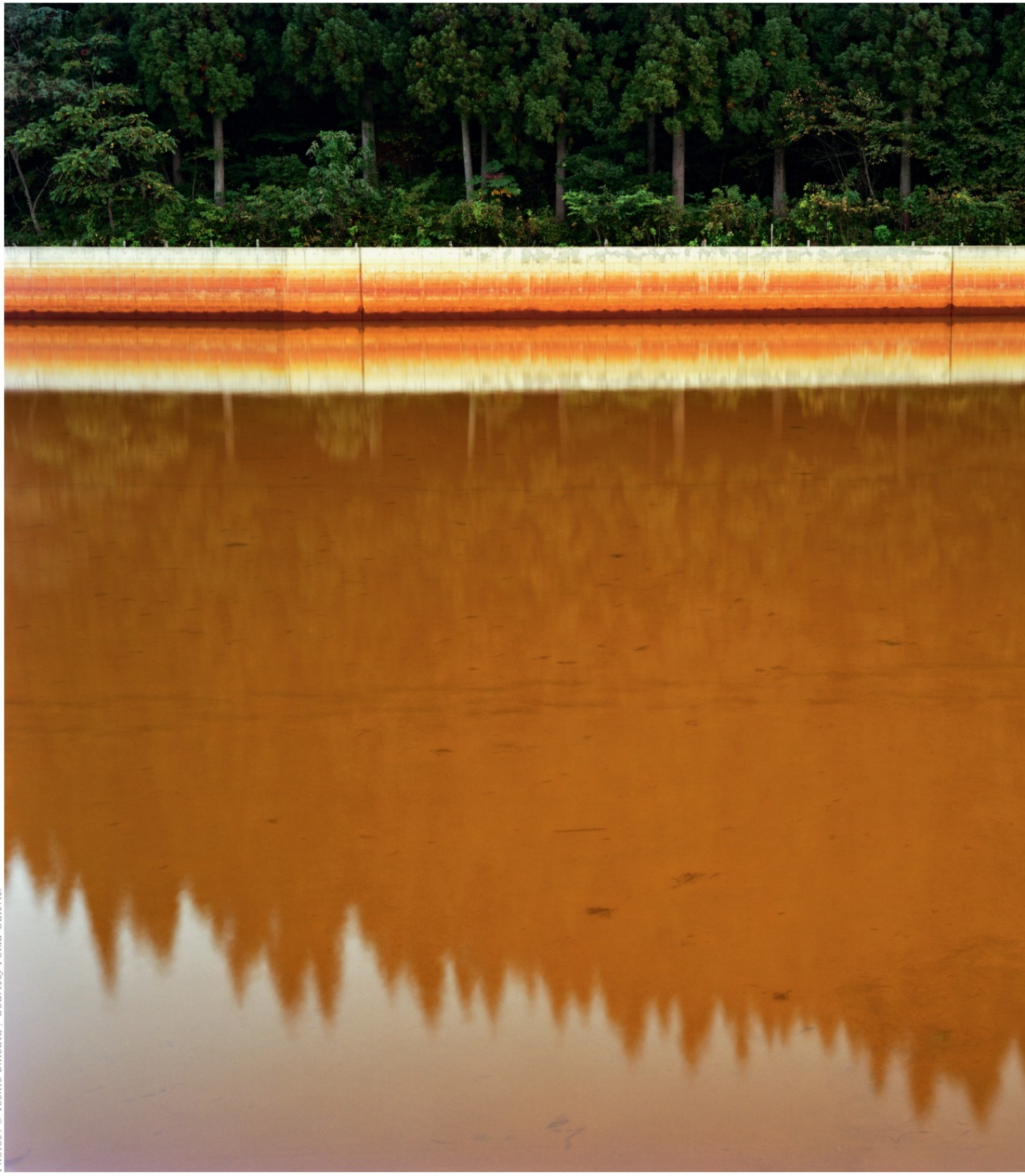
Dans les vagabondages sans destination de Thomas Dhellemmes, il faut aussi parler de son amour absolu pour le périple, l'aventure sur les chemins de traverse. On retrouve là les marqueurs chers à un autre Français, Bernard Plossu, que Dhellemmes cite pour son appréhension du contexte, du décor, avec ce côté à la marge, nomade en quête de routes qui ne mènent nulle part et de paysages intermédiaires faits d'émotions pures.

Dans un précédent ouvrage, il compilait des photographies de cendres, de bois brûlés et de charbons encore ardents dans une montagne brisée par l'incendie. Dans le suivant, il avait fait le choix de faire pourrir des légumes pour composer des natures mortes étranges et ridées : persil tubéreux, salsifis, chourave, betteraves, chicorée. Comme si Sigmar Polke avait fait la connaissance de Karl Blossfeldt. La fragilité toujours, les cicatrices, la mort qui patiente à côté. *Pierres blanches* relève d'une autre démarche. Et pourtant, le fil directeur est le même. A propos des images tirées du livre et exposées à Polka cet hiver, Thomas Dhellemmes dit : *« Ce furent des moments heureux et j'étais vivant. »* Vivre. Lutter grâce aux images contre l'abandon. Faire reculer la mort. La vocation de la photo ?

« Le fameux "ça-a-été" de Barthes, le fait que les choses aient été là et que la photo l'atteste, et que ce soit la seule certitude, je veux bien le comprendre. Mais ça montre que le temps passe, qu'il est compté. Ce qui m'est presque insupportable, en fait. Je préfère l'idée qu'il s'arrête, j'aime les choses qui sont là et ne bougent pas. » L'appareil en bandoulière lui permet d'aller à la rencontre, comme dans un rituel, de marqueurs intangibles, essentiels à son cheminement. *« En marchant, il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches »*, écrit Perrault à propos du Petit Poucet. *« Je ne pense jamais à la question du retour,* rétorque le photographe. *Ce qui m'intéresse c'est "partir". Ces pierres, je les vois comme une présence,* ajoute pudiquement celui qui confie s'interroger de plus en plus sur sa foi. *Elles ne m'aident pas à retrouver mon chemin. Elles sont des repères pour me rassurer en route, quand je ne peux plus faire marche arrière. Elles sont ma protection, une sorte de talisman contre le mauvais sort. »* Des églises en quelque sorte.

Les chemins de Thomas nous mènent sur la route de ces pierres qui survivent aux humains. Elles sont les témoins de ses obsessions parfois radicales pour les formes qui habitent les images, comme un clin d'œil aux reliefs sourds des mégalithes monumentaux tendus vers le ciel du peintre breton Loïc Le Groumellec. Au départ, le livre de Thomas devait s'appeler *« Il n'y a pas de hasard »*. Les pierres sont toujours là où on les attend. ■

A lire : Pierres blanches, *de Thomas Dhellemmes, éd. Filigranes, 96 p., 35 €.*



Photos : © Toshio Shibata / Courtesy Polka Galerie.



Toshio Shibata
ARCHIPICTURAL OU L'ÉLOGE DU BEAU

Dans une nouvelle exposition présentée cet hiver à Polka, le Japonais formé à la peinture continue son exploration visuelle des ouvrages d'art et de leur géométrie. Ses photographies couleur créent, par des jeux d'échelle, un univers gullivérien aux teintes douces.

Photos **Toshio Shibata**
Texte **Thierry Grillet**

Après les séries d'œuvres en noir et blanc *Night Photographs* ou *Boundary Hunt*, la galerie Polka poursuit l'exploration du drôle de monde de Toshio Shibata. Les photographies de l'artiste né en 1949, présentées en novembre dans une nouvelle exposition, font retour à l'autre dimension de son œuvre : la couleur. Selon une répartition convenue, la couleur, c'est le réel, et le noir et blanc, l'idée du réel. A l'un, le soin de présenter la chair du monde, à l'autre, celui d'en souligner le dessin – qu'on l'appelle « structure », « géométrie » ou autre. Shibata pratique l'un et l'autre.

L'image d'une station-service éclairée comme par une découpe dans l'obscurité *(Night Photographs N-046)*, ou celle d'un barrage gris ardoise accroché au paysage par de hauts murs aux pierres losangées et rayés de traînées rougeâtres, lâchant un rideau d'eau blanchie *(Nikko City, Tochigi Prefecture, 2013)*. L'apparente contradiction qui nourrit, en Occident, une dialectique picturale couleur/dessin (connue par les historiens de l'art comme l'opposition Rubens/Poussin) est sans force chez Toshio Shibata. En artiste extrême-oriental, il envisage la contradiction non pas comme le conflit, mais comme l'ouverture d'un espace où la création se négocie entre couleur et dessin. C'est dans cet intervalle neutre que l'œuvre circule.

« Archipictural », titre de l'exposition, fait écho à cette conciliation des contraires. *« Shibata est un photographe architecte, avec un compas dans l'œil. Il est en même temps, par sa formation première, un peintre*

PAGES PRÉCÉDENTES.

Kazuno City, Akita Prefecture, 2022.



Unnan City, Shimane Prefecture, 2024.



Saijo City, Ehime Prefecture, 2024.





Maniwa City, Okayama Prefecture, 2024.

"Le spectateur glisse sans cesse du très grand au très petit. Jusqu'à perdre la mesure du monde"

Adélie de Ipanema

traditionnel japonais, doté d'un sens délicat de la couleur », explique Adélie de Ipanema, directrice de la galerie, qui a procédé à la sélection des œuvres, en imaginant un principe singulier de présentation.

« Shibata travaille avec une chambre dont les négatifs (4 × 5 pouces) permettent des agrandissements époustouflants. Nous avons décidé de mettre en regard les contacts de ces négatifs et les grands formats. Face à l'un, on se rapproche, face à l'autre, on se recule. Ce jeu sur les échelles est particulièrement tentant avec l'œuvre de Shibata. Car les images elles-mêmes sont soigneusement conçues pour ne pas donner immédiatement de clé de lecture de l'échelle. Est-on devant une miniature ou devant quelque chose de monumental ? Pas de repères évidents. L'image de Shibata joue sur un imaginaire gullivérien, où le spectateur glisse sans cesse du très grand au très petit. Jusqu'à perdre la mesure du monde. » L'extraordinaire résolution des images permet à l'œil de patrouiller dans la photo et de découvrir des détails imperceptibles à première vue. C'est que l'œuvre ne se donne pas d'un coup. Elle suppose une approche, lente, attentive. Il faut la contempler, la méditer. Tout comme l'artiste le fait devant un paysage au moment où il le photographie.

Le voyage de Shibata, tel qu'il se déploie dans l'exposition, traverse des sites aux formes et aux formats variés. A rebours des autres séries, qui emmenaient en Europe ou aux Etats-Unis, cet ensemble cible le Japon



Naraha Town, Fukushima Prefecture, 2024.



Shunan City, Yamaguchi Prefecture, 2024.





Okawa Village, Kochi Prefecture, 2024.

Le Japon réel surgit parfois, comme une couche profonde inconsciente, donnant aux images une curieuse identité

des barrages. Les légendes, à la précision maniaque – peut-être pour compenser la perte de repères dans l'image –, renseignent sur son parcours dans l'archipel. Pour chaque lieu photographié est renseignée la préfecture, unité administrative propre au Japon (équivalente de nos départements) qui découpe le pays en 47 territoires. Cette indication n'est pas sans importance. Le sentiment géographique propre aux photos de Shibata célèbre d'ordinaire l'universalité d'espaces aux physionomies typiques de l'ère industrielle. Ils se rencontrent partout sur le globe. Même gigantisme, même brutalité, même indifférence à l'environnement naturel dans lequel ils s'inscrivent.

Ces ouvrages d'art, ces infrastructures géantes sont comme des abstractions posées par le XXe siècle dans le paysage. Des objets intempestifs autant qu'intemporels, d'où le souci toponymique de l'artiste. Peut-être suggère-t-il ainsi qu'en dépit de leur caractère global ces lieux sont voués à exprimer, même involontairement, un lien avec le local. Le Japon réel surgit parfois dans certaines images, comme une couche profonde inconsciente, leur donnant une curieuse identité. Ainsi ce chef-d'œuvre : *Okawa Village, Kochi Prefecture, 2019*, une passerelle (qu'il a à nouveau photographiée en 2024).

La photographie aux lignes dynamiques glorifie l'enfilade de piliers obliques qui supportent la structure. Dans les hauteurs et dans leur alignement, avec le rouge vermillon du métal, ils font écho pour tout Japonais,





Minamiyamashiro Village, Kyoto Prefecture, 2010.

Shibata sanctuarise l'espace de l'entre-deux, de l'intervalle, de la succession

entre autres, au sanctuaire Fushimi Inari-Taisha, à Kyoto. Ce temple multiséculaire invite les visiteurs à traverser des milliers de torii, ces portails de couleur rouge à l'entrée des sanctuaires shinto. Une enfilade ininterrompue créant une voûte, un passage dans la montagne. De la même façon, l'élégante passerelle contemporaine, objet de la méditation de Shibata, sanctuarise l'espace de l'entre-deux, de l'intervalle, de la succession. Elle devient, en soi, un espace consacré, en même temps qu'elle sacralise l'entrée dans la montagne.

Les images en couleur du septuagénaire ne renoncent pas à extraire la beauté formelle des infrastructures. Le maître est attentif aux lignes, à la géométrie, aux textures, aux harmonies et, parfois même, aux dissonances qu'il accentue par un cadrage brutal coupant le motif. Comme dans cette image, un peu effrayante, de deux trous, gigantesques siphons, bouches béantes au milieu d'un lac (*Minamiyamashiro Village, Kyoto Prefecture, 2010*). La couleur et la manière dont il s'en empare répondent à un projet esthétique. L'artiste ne retient pas de la couleur son expressivité – comme chez les coloristes –, mais sa matérialité, sa capacité à incarner la texture. Les couleurs ne sont pas signes, mais substances. Aussi passe-t-il par un nuancier où l'arc chromatique est présenté un ton en dessous. Le cliché *Fukushima City, Fukushima Prefecture, 2018* se distingue ainsi par la variation de vert sauge, plus ou moins éteint, de la retenue d'eau. Le lac, égayé seulement d'un collier de perles de béton, y prend la consistance d'un milieu opaque à la viscosité d'algues.

Fukushima City, Fukushima Prefecture, 2018.

Les vues colorées de Shibata, loin d'être insipides, s'opposent à l'expressivité et à l'excès

Ces couleurs assourdies s'insèrent dans une catégorie esthétique, propre à l'Extrême-Orient, qui valorise la fadeur. Une spécificité examinée par Roland Barthes dans l'essai *L'Empire des signes*. Les vues colorées de Shibata, loin d'être insipides, s'opposent à l'expressivité et à l'excès – tout l'inverse de l'écrivain romantique Henri-Frédéric Amiel pour qui, en Europe, *« chaque paysage est un état d'âme »*. Elles reflètent, elles, un idéal de modération, inspiré par les sagesses japonaise ou chinoise.

Peut-être la fadeur recherchée par l'artiste favorise-t-elle l'apaisement du regard, propice à la contemplation, à l'exploration du visible. Elle est le contrepoint de la neutralité que revendique le photographe dans sa vision du réel. Conforme à une posture propre au peintre ou au sage devant un paysage, son regard est exempt de désir. Faire le vide, s'abstraire de soi et laisser le réel apparaître.

Comme dans une position existentielle, Shibata nous met donc face aux barrages, seules traces de l'humain dans un monde sans figures. Ces architectures, brutalistes pour une part, s'implantent dans le paysage, le contiennent, l'agrafent, le griffent ou le greffent. Dans cette exposition, le photographe exalte ce qu'il peut y avoir d'harmonieux et de monstrueux dans ces épousailles de l'eau et du béton. D'ailleurs, au Japon, la peinture de paysage traditionnelle est définie par la rencontre *« de l'eau et de la montagne »*. ■ **T. G.**

A voir : « Archipictural », exposition de Toshio Shibata à la galerie Polka, Paris IIIe, jusqu'au 17 janvier 2026.





Kosuke Okahara

OKINAWA

Panoramas d'une mémoire collective





Il y a des territoires qui portent en silence le poids de l'histoire. Okinawa est de ceux-là. Un petit archipel posé en mer de Chine orientale et couvert de nombreuses bases militaires américaines depuis la défaite du Japon, en 1945. Avec sa série *Slightly Elsewhere*, Kosuke Okahara documente la survivance et la surreprésentation de ces installations massives, à présent parties intégrantes du paysage. Huit décennies après la fin de la Seconde Guerre mondiale, que reste-t-il de cette mémoire ? Une exposition à découvrir à la galerie Polka à partir de janvier 2026.

Photos **Kosuke Okahara** Propos recueillis par **Léonor Matet**

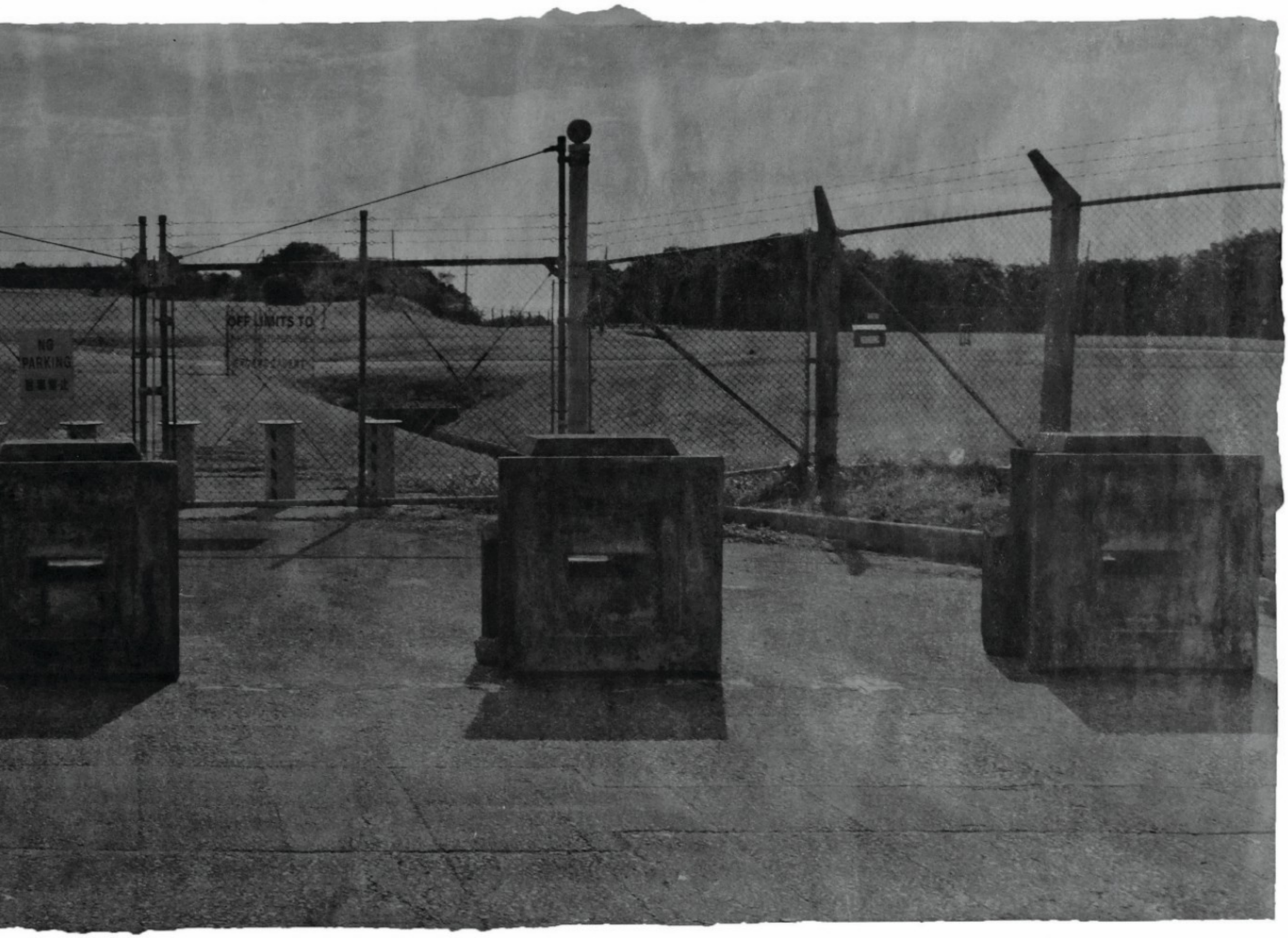
Double précédente.
Mainland.





Line.





Chunks.

Kosuke Okahara



Ces images expriment la fragilité de la perception

propos recueillis par **Léonor Matet**

C'est d'abord en touriste que j'ai découvert Okinawa, au début des années 2000. J'avais environ 20 ans. Puis j'y suis retourné à de très nombreuses reprises. En tant que photographe, il me semblait évident qu'il fallait documenter la « surprésence » de bases militaires américaines sur place. Quand les Etats-Unis ont battu les Japonais, il y a quatre-vingts ans, ils ont pris Okinawa. Ils se sont installés et ont contrôlé cet archipel pendant trente ans. De là, ils ont pu conquérir le Japon et s'assurer une présence dans le Pacifique qui leur a été très utile pendant la guerre du Vietnam où ces terres étaient leur dernière escale.

Aujourd'hui, l'endroit reste éminemment stratégique pour les Américains et les Japonais, face à une Chine de plus en plus menaçante. Quand ils étaient maîtres d'Okinawa, les Etats-Unis y ont construit des structures monumentales qui se fondent maintenant dans le décor. Très vite, on n'y prête plus attention, que l'on habite l'île ou qu'on soit juste de passage. C'est devenu un paysage normal, totalement intégré à notre histoire, à notre culture et à notre mémoire collective. Pour moi aussi, il était devenu normal. Peut-être y étais-je trop allé ? Puis je me suis rappelé ce que j'avais ressenti la toute première fois que j'avais mis les pieds sur l'île : une forte impression d'être enfermé dans une cage. J'étais choqué par cette présence militaire massive, ces complexes ceints de fils barbelés qui semblent ne jamais finir.

De nombreux photographes ont travaillé là-bas et cette réalité apparaît parfois dans leurs projets. C'est par exemple le cas de Shomei Tomatsu. Mais ce n'était qu'une partie de leurs travaux, jamais le sujet principal. Comment était-il possible que quelque chose d'aussi énorme, d'aussi visible n'ait jamais fait l'objet d'un travail complet ? C'est ainsi qu'est née la série *Slightly Elsewhere*. J'ai voulu photographier les bases une à une, de manière frontale, concrète. Car il faut bien comprendre que ces installations ne sont pas seulement imposantes architecturalement parlant, elles le sont tout autant d'un point de vue historique et politique. Ma série est donc une exploration de ces paysages marqués par la guerre. Il n'y a volontairement aucun être humain. C'est la silhouette de la politique qui se dessine et toutes les interrogations qu'elle sème.

Je trouve que notre rapport à ces paysages en dit long aussi sur la mentalité japonaise : nous avons été bombardés par les Américains, notamment à Hiroshima et Nagasaki, et pourtant



Red Harbor.

nous continuons à les aimer. Les habitants plus âgés, ceux qui ont connu la guerre, restent opposés à la présence militaire qui perdure malgré la restitution de l'archipel en 1972. Mais ceux qui vivent à proximité des bases sont moins catégoriques, ils ont maintenant l'impression que c'est un pan de leur culture. Tous les Japonais connaissent cette île, son histoire, elle fait partie de notre pays. Mais, en même temps, elle est aussi légèrement ailleurs (*slightly elsewhere*, en anglais), et donc légèrement différente. Peut-être que si j'avais été originaire de là-bas, j'aurais choisi un autre titre. Okinawa a un caractère insulaire fort, c'est un territoire un peu éloigné physiquement et historiquement. Psychologiquement aussi, car c'est aussi une île tropicale, ce qui est très différent du reste du Japon. C'est presque comme si on comparaît la métropole française avec La Réunion !

Quand j'ai documenté la catastrophe de Fukushima, mes photos étaient publiées ou imprimées à l'identique dans la presse. Ma priorité était d'informer plutôt que d'essayer d'exprimer quelque chose d'intangible : la fragilité de notre perception. C'est ce qui m'intéresse aujourd'hui. Avec *Slightly Elsewhere*, j'ai développé une sorte d'écho formel aux bases militaires. Tout d'abord dans le choix du format, panoramique. Malgré quelques collines et vallées, Okinawa est une île au paysage assez plat. Comme l'est l'architecture des bases américaines, très horizontale. Mais j'ai aussi multiplié les expérimentations techniques dans la chambre noire. J'ai teint les tirages, utilisé de l'encre comme de la peinture. Puis est venue l'envie de travailler avec le washi, un papier traditionnel que j'avais longtemps évité, le trouvant trop utilisé par de nombreux artistes japonais. Mais j'ai fini par me laisser tenter, séduit par son rendu visuel doux et légèrement flou.

Au début, j'achetais du washi, puis j'ai commencé à le fabriquer moi-même. Je mélange des fibres de kozo – un mûrier – avec de l'eau et j'y ajoute le liquide très visqueux que sécrète une plante tropicale similaire au gombo. J'étale la mixture sur un filet pour qu'elle sèche et devienne papier. Je peux ainsi décider très exactement de la taille des feuilles.

Pour cette série, je souhaitais de très grands formats afin de rendre l'aspect monumental des installations militaires. Le washi a ce côté aérien, presque mousseux. Le sujet reste reconnaissable, mais les détails s'atténuent. L'information est moins directe, moins réaliste. Un peu plus onirique. La texture et l'épaisseur du papier varient d'une feuille à l'autre. Chaque tirage est donc unique, entièrement façonné à la main. J'exprime ainsi, à travers la matérialité même de l'image, la fragilité et l'ambiguïté de la perception. Fabriquer le washi est devenu un geste essentiel dans ma démarche, par cet acte concret j'ancre cette idée dans la réalité du monde : on peut voir et même savoir sans réellement percevoir. ■

A voir : « Slightly Elsewhere », exposition de Kosuke Okahara à la galerie Polka, Paris III^e^, du 23 janvier au 7 mars 2026.



Mikael Siirilä

LUMEN POÉSIE

Pour sa première exposition à la galerie Polka, « Distances », Mikael Siirilä nous incite à ralentir. Chaque image devient fragment, trace, souvenir, une présence fragile qui résiste à la vitesse du monde. Artisan du temps, il modèle la lumière pour créer de délicats diptyques. A nous d'imaginer leur histoire.

Photos **Mikael Siirilä** Texte **Inès Grégoire**





DOUBLE PRÉCÉDENTE. **Blizzard / Fisherman.** *PAGE DE GAUCHE.* **Stage Light.** *PAGE DE DROITE.* **Hair and Chair.** *© Mikael Siirilä / Courtesy Polka Galerie.*





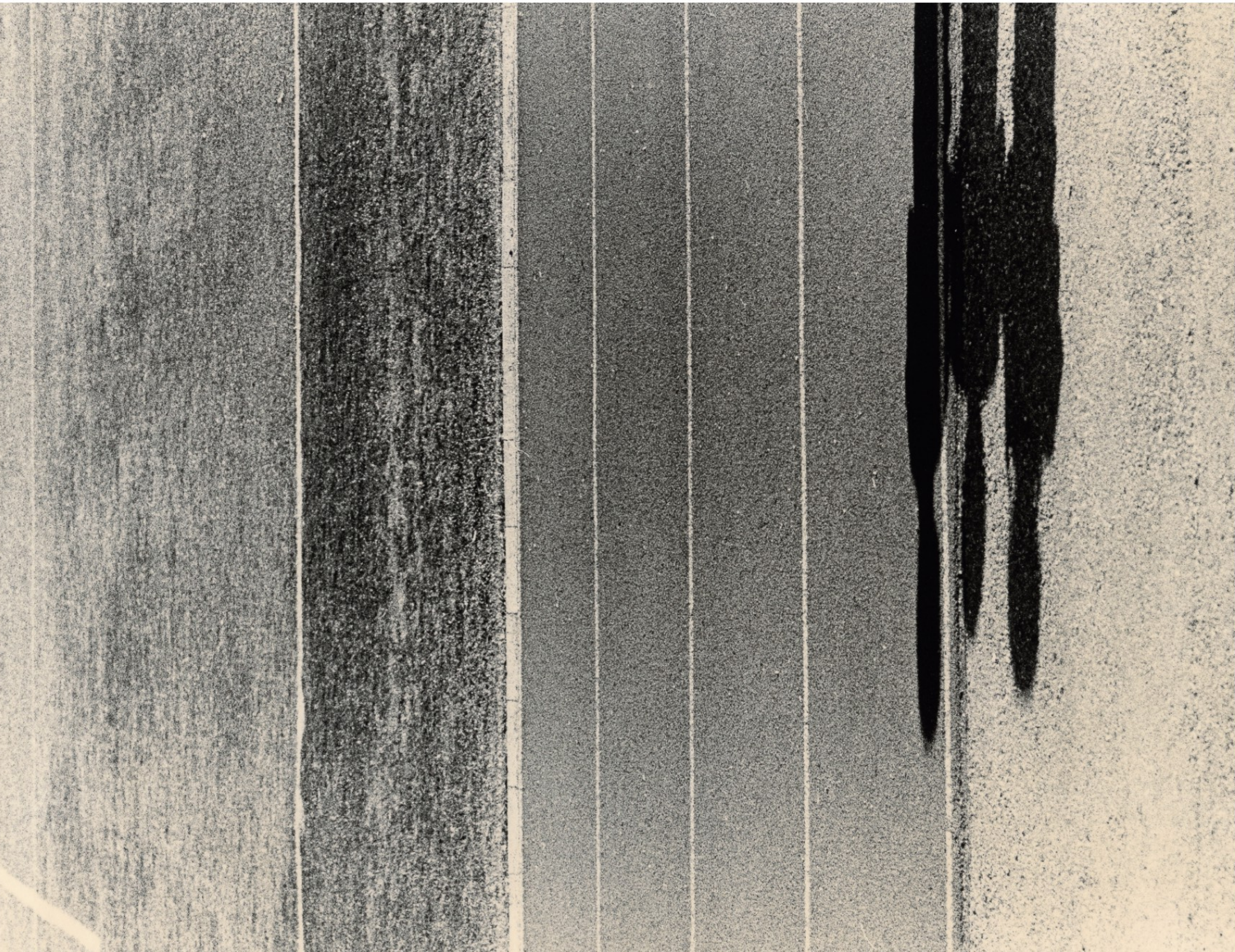
PAGE DE GAUCHE. **Braids and Girl.** *PAGE DE DROITE.* **Fingers and Hair.**



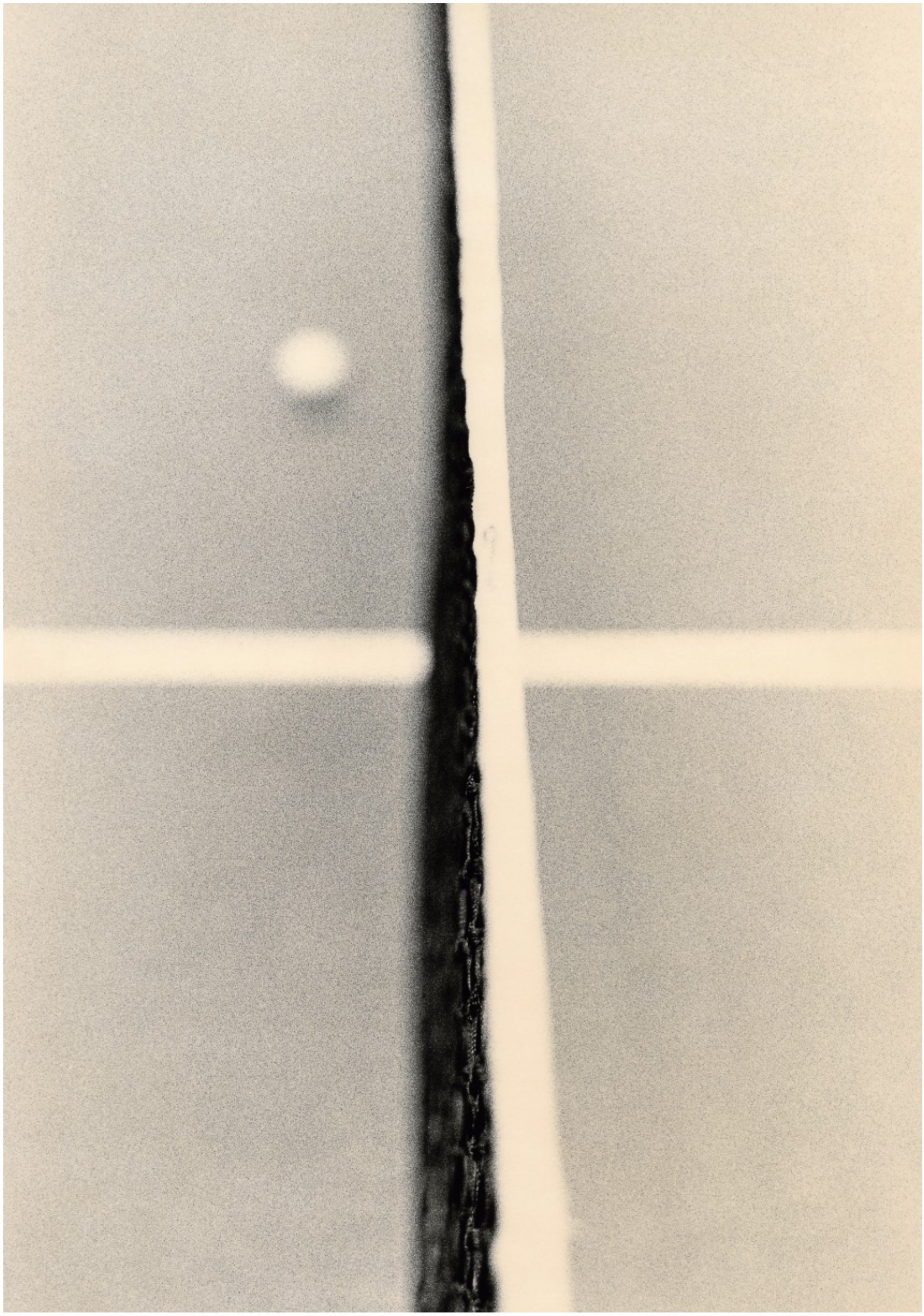


PAGE DE GAUCHE. **Church.** *PAGE DE DROITE.* **Birch Trees.**





PAGE DE GAUCHE. **Three Shadows.** *PAGE DE DROITE.* **Net.**



Mikael Siirilä
La lumière à la main

par **Inès Grégoire**

Dans un monde où la vitesse semble dicter jusqu'à la manière de voir, Mikael Siirilä avance à rebours. Lentement. Silencieusement. Avec cette obstination tranquille des artisans qui refusent de céder à la facilité du flux. Né en 1978 en Finlande, il grandit à Lauttasaari, île-quartier d'Helsinki surnommée « l'île du bonheur ». C'est peut-être là, dans cette clarté nordique et parcimonieuse, qu'il a appris à regarder. A quelques pas de la mer, au contact de la nature et de ces bois où la lumière se fait rare. Un calme et une tranquillité qui rappellent celui de la chambre noire, allégorie d'un cocon où le temps s'arrête. *« Tard dans la nuit, sous la lueur rouge des lampes inactiniques, tout commence à prendre une dimension nostalgique et sentimentale »*, confie-t-il.

Pour Mikael Siirilä, la photographie n'est pas un médium, c'est un métier, au sens le plus ancien du terme : un savoir-faire. En janvier 2026, dans l'exposition « Distances », la galerie Polka présentera pour la première fois son travail. Une œuvre rare, patiemment façonnée dans la pénombre du laboratoire, où chaque image naît d'un dialogue entre la main, la lumière et le papier.

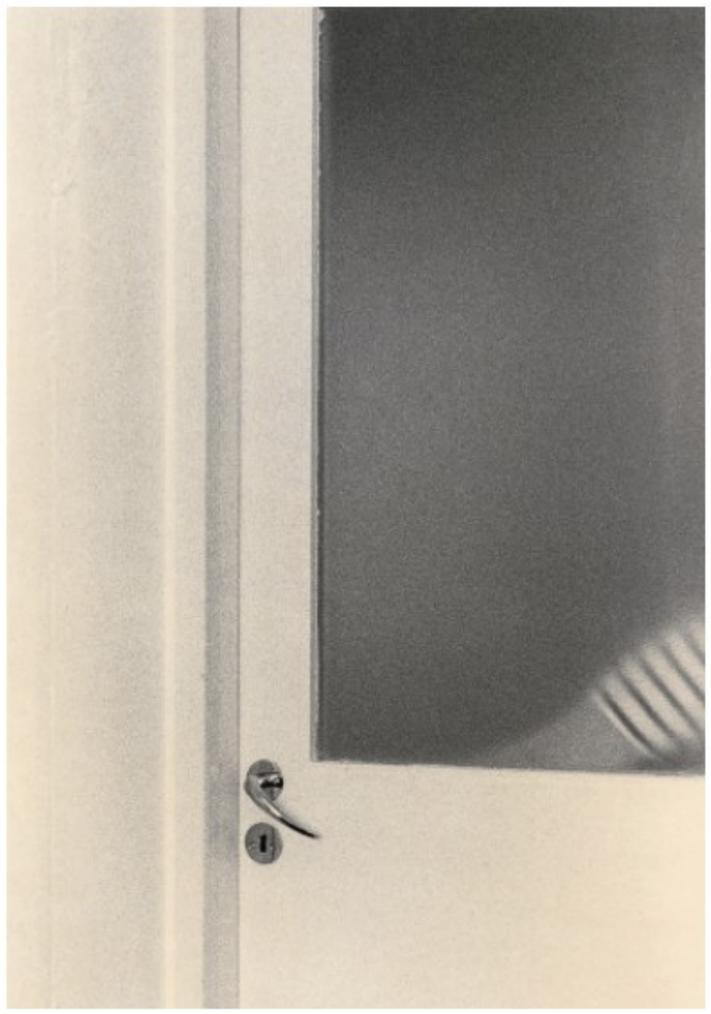
Le Finlandais ne photographie qu'à l'argentique. Pas par nostalgie, mais parce qu'il y trouve un rythme, une résistance, une latence indispensable à son regard. Ses images sont construites à l'instinct, puis laissées entre les mains du hasard chimique, où le développement inscrit sa trace. Chaque tirage n'est pas une simple reproduction, mais une apparition. Ce qui frappe d'abord, c'est le grain. Dense, palpable, presque granuleux sous les doigts. Le photographe ne cherche pas la netteté mais la vibration. Le grain ne dissimule rien : il révèle. Il donne corps aux ombres, épaissit la lumière, transforme le paysage en matière, et donne une texture au temps.

L'épreuve argentique n'est pas tout à fait noire et blanche : elle tend vers des tons plus chauds, crème ou dorés, que Siirilä obtient par virages, en plongeant le tirage dans un dernier bain de thé. Ce geste confère à ses images un rendu délicat, comme si le temps s'y était doucement déposé. Chez lui, il faut s'approcher, se pencher, regarder longtemps. On découvre alors les détails dans le silence. Ses œuvres sont petites, parfois minuscules. Les tirages tiendraient presque dans la paume d'une main, tels des objets précieux. Ils rappellent les photographies de poche que l'on garde dans un portefeuille, ou les daguerréotypes qu'on protège dans un écrin.

Dans l'intimité de la contemplation, on découvre ensuite ses sujets, toujours fragmentés, saisis dans l'entre-deux du visible. Un pan de mur, une tache de lumière, un coin de ciel, un reflet sur l'eau… Mikael Siirilä ne cherche pas la totalité, mais le détail, la part silencieuse du réel. Ses images sont des morceaux de mémoire qui retiennent ce qui pourrait disparaître. Cette disparition, pourtant, il la cherche. Il revient souvent à ses inspirations, comme Gabriel Garcia Marquez, qui écrit : *« La vie n'est pas ce que l'on a vécu, mais ce dont on se souvient et comment on s'en souvient »* pour le raconter. Comme chez l'écrivain colombien, chaque œuvre suspend le temps, un fragment de réalité devient souvenir, et le réel se teinte de magie.

On pense aussi au photographe américain Ralph Gibson. De la même façon, Siirilä explore la force du fragment et du silence. Mais là où Gibson cherche la tension, la charge symbolique ou sensuelle dans le détail d'un corps, le Finlandais cherche le calme et la respiration du monde. Tous deux partagent cette conviction que la photographie n'explique pas : elle suggère. Chez Gibson, la lumière découpe ; chez Siirilä, elle caresse.

Stripes and Door.



C'est peut-être cela, la singularité de Mikael Siirilä : avoir su préserver la dimension artisanale du regard. Il se place ainsi à contre-courant de la déferlante d'intelligence artificielle qui emporte tout sur son passage. Siirilä précise : *« A l'ère de la méfiance envers les images, la photographie analogique semble encore plus précieuse et magique. »* A l'heure où les images se consomment, lui les fabrique. Il mesure, il découpe, il polit. Son atelier ressemble à celui d'un horloger minutieux. On y entend le cliquetis de l'agrandisseur et l'eau qui s'écoule dans l'évier. Il y a quelque chose d'ancien et de sacré dans ce rituel. Photographier, pour lui, c'est « tenir le temps ».

Cette même exigence traverse son premier ouvrage, publié en 2024, *Here, In absence*, qu'il a réalisé avec la maison d'édition Iikki Books. Conçu comme un prolongement naturel de son travail au laboratoire, ce livre – qui mêle photographie et musique – témoigne de la même attention au papier, à la trame, au toucher. Ici encore, l'artiste pense la mise en page comme on pense une série de tirages, avec la rigueur du relieur et la délicatesse du graveur. Un opus que l'on parcourt du bout des doigts et qui se lit comme une expérience sensorielle, rythmé par les notes suspendues du duo Jason Corder et Craig Tattersall venus accompagner la lumière. Siirilä s'inspire aussi du cinéma et plus précisément de l'effet Koulechov qu'il transpose en photographie : *« Montrer deux images ensemble, c'est en créer une troisième, invisible. La distance entre deux images sans rapport entre elles est ainsi comblée. »*

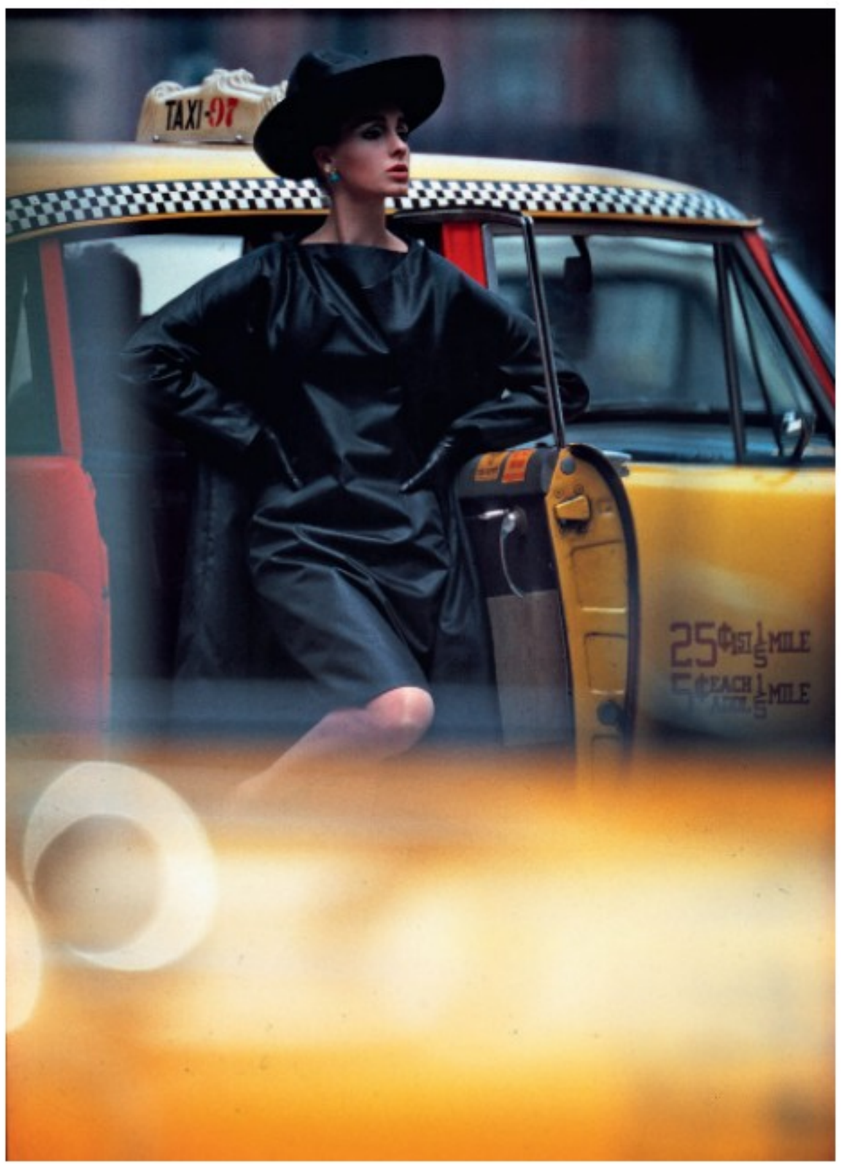
Ainsi, pour l'exposition « Distances », Mikael Siirilä imagine des diptyques, des associations d'images dont les détails se répondent et ouvrent des espaces de récit. Le dessus d'une épaule dialogue avec une porte entrouverte ; la fissure d'un mur avec une trace de lumière. Ces rapprochements discrets laissent surgir un fil narratif, comme si chaque spectateur était invité à inventer son propre conte. A combler la distance entre les deux.

C'est pourquoi ses images oscillent entre abstraction et figuration, toujours au bord du silence. Des paysages à la lisière du visible, des visages perdus dans la lumière, des ombres qui semblent respirer. On pense parfois à Josef Sudek ou à Masao Yamamoto : la même économie de moyens, la même humilité face au monde. Mikael Siirilä appartient à cette génération rare de photographes qui refusent de déléguer. Il développe, tire, cadre. Il crée du début à la fin. Ainsi, son œuvre s'éloigne du spectaculaire pour se rapprocher du sensible. Et si son travail fascine, c'est peut-être parce qu'il nous renvoie à l'essentiel, rappelant que la photographie peut encore être une conversation avec la lumière. ■

A voir : « Distances », exposition de Mikael Siirilä à la galerie Polka, Paris III^e^, du 23 janvier jusqu'au 14 mars 2026.



Man and Pool.



GALERIE POLKA.
Hommage à William Klein et Sebastião Salgado. Avec aussi : Joel Meyerowitz, Edouard Elias, Franco Fontana, Miho Kajioka, Eloïse Labarbe-Lafon, Steve McCurry, Kosuke Okahara.
© William Klein / Courtesy Polka Galerie.

Paris Photo au Grand Palais

DANS L'ŒIL DE POLKA *du 13 au 16 novembre 2025*



1/ ESTÉE LAUDER COMPANIES PINK RIBBON PHOTO AWARD
© Jacques Lannegrand.

2/ STEVENSON
© Guy Tillim / Courtesy of Stevenson.

3/ CARTE BLANCHE ÉTUDIANTS
© Tom Lyon.

1



2

4/ GALERIA VERMELHO
© Claudia Andujar / Courtesy of Galeria Vermelho.

5/ GALERIE POGGI
© Sophie Ristelhueber / Courtesy of Galerie Poggi.

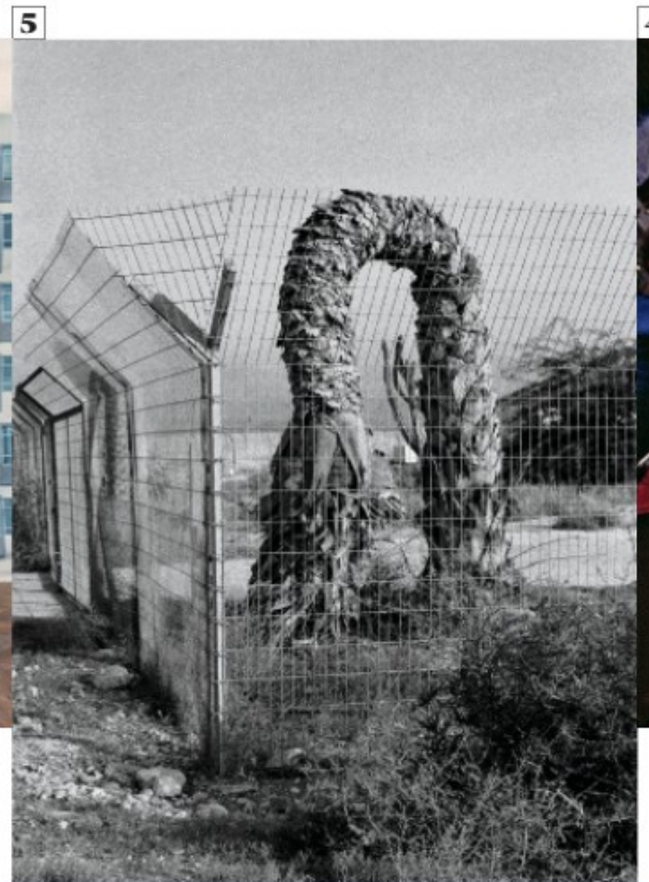
6/ GAGOSIAN GALLERY
© Tyler Mitchell / Courtesy of Gagosian Gallery & Atelier EXB.



6



5



4



3

OFFREZ OU OFFREZ-VOUS UN ABONNEMENT À POLKA

RECEVEZ AVEC
CHAQUE EXEMPLAIRE LA
REPRODUCTION DE L'ŒUVRE* D'UN ARTISTE POLKA.

DANS CE NUMÉRO :
JOEL MEYEROWITZ

* *format 20×26 cm, papier Natural Evolution 200g.*



© Joel Meyerowitz / Courtesy Polka Galerie.

POLKA #68

1 AN (2 NUMÉROS DOUBLES)
19€
-21% DE RÉDUCTION*

2 ANS (4 NUMÉROS DOUBLES)
36€
-25% DE RÉDUCTION* SOIT **1 NUMÉRO GRATUIT**

3 ANS (6 NUMÉROS DOUBLES)
48€
-33% DE RÉDUCTION* SOIT **2 NUMÉROS GRATUITS**

Flashez ici

Retrouvez aussi tous nos numéros sur
https://boutique.polkamagazine.com

Pour toute question, vous pouvez contacter notre service abonnement :
abonnement@polkamagazine.com
ou par téléphone ***au 01 44 70 72 33***

PAGE

☐ **1 an** (2 n° doubles)**/19€** DOM : **23€** / UE : **29€** / MONDE : **34€**

☐ **2 ans** (4 n° doubles)**/36€** DOM : **44€** / UE : **56€** / MONDE : **66€**

☐ **3 ans** (6 n° doubles)**/48€** DOM : **60€** / UE : **78€** / MONDE : **93€**

☐ Mme ☐ M. Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code Postal ☐☐☐☐☐ Ville/Pays .....

E-mail .....

J'accepte de recevoir par e-mail des offres et informations de la part de Polka ☐ Oui ☐ Non
Et de ses partenaires ☐ Oui ☐ Non

☐ Je souhaite être prévenu quand l'abonnement arrive à son terme.

☐ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de **polka magazine** a renvoyer à service abonnement – 20, rue Rouget-de-Lisle – 92130 Issy-les-Moulineaux

Date et signature obligatoires .....

* Par rapport au prix de vente en kiosque. Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 28/02/2026 réservée aux nouveaux abonnés. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, de suppression et d'opposition des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en indiquant vos nom, prénom, adresse et numéro de client à Polka – service abonnement – 20, rue Rouget-de-Lisle – 92130 Issy-les-Moulineaux. Polka Image - RCS Paris 497 659 094

Service abonnement : abonnement@polkamagazine.com

2001, l'odyssée de Luc Delahaye

Avec « Le Bruit du monde », le Jeu de paume à Paris ouvre grand ses portes à Luc Delahaye, figure majeure de la photographie contemporaine. Dans son approche post-reportage, l'artiste retravaille ses images empruntées au réel pour y révéler sa vision. Résultat, des tableaux photographiques singuliers, à voir jusqu'au 25 janvier 2026.

par **Dimitri Beck**

Et si le photojournalisme était dépassé ? C'est la question qui vient à l'esprit dans la grande exposition monographique de Luc Delahaye, « Le Bruit du monde », au Jeu de paume à Paris. Situé sur la terrasse de la Concorde, le centre d'art est calme. A l'image du photographe français. Si tous les murs intérieurs sont blancs pour l'occasion, l'ancien grand reporter devenu artiste, lui, est tout de noir vêtu lorsqu'il se présente début octobre face à la presse, la veille de l'ouverture au public. Pull en laine aux manches relevées sur t-shirt noir, pantalon noir et sneakers sombres, il passe d'une salle à l'autre comme un fantôme, invité à hanter le Jeu de paume le temps d'une exposition. Discret et furtif, tout est sobriété, voire austérité, chez lui. Ni montre ni bijoux, cheveux courts, tempes grisonnantes, corps fin et sec… La parole de Luc Delahaye est rare.

Peu volubile, il décline la plupart des interviews parce qu'il tient à rester maître de tout : de ses images comme de ses mots, pesés. Mais ce jour-là, Quentin Bajac, le directeur de l'institution, parvient à le faire parler… un peu. « *Je refuse l'anecdote et la description de*





***132nd Ordinary Meeting of the Conference*, 2004.**

chaque image, lâche tout de go Luc Delahaye au cours de la visite guidée. *L'anecdote ne compte pas. Seule importe la forme.* »

Le maître des lieux donne une clé pour entrer dans l'univers du photographe. « *L'exposition n'est pas une rétrospective*, précise Quentin Bajac. *Elle reprend un quart de siècle du travail réalisé par Luc, un travail pendant lequel il a produit 74 œuvres "vivantes", "montrées", parce que l'on sait qu'il a pris bien plus de photos que ça. Et le musée en présente ici les deux tiers.* »

L'ancien photojournaliste, né en 1962, qui s'est distingué dans les années 1990 et un temps membre de l'agence Magnum, a fait sa mue au tournant du XX^e^ siècle. Dans son travail, il y a un avant et un après 2001. Cette année marque un point de bascule pour le reporter qui décide de « *quitter le monde du photojournalisme pour explorer d'autres approches et d'autres formats et de se consacrer à la réalisation de tableaux photographiques sur l'actualité internationale en grand format* », détaille Quentin Bajac. Au début de l'exposition, des photos montrent des panaches de fumée noire au-dessus d'un vaste champ semi-aride et des hautes montagnes au loin, ou encore un combattant mort au fond d'un terrain accidenté. « *Elles n'ont pas de caractère informatif*, souligne Quentin Bajac. *Il s'agit juste là de l'expérience de l'instant.* » Les titres sont simples : *US Bombing on Taliban Positions* et *Taliban*. Les tirages de grand format (environ 110 × 230 centimètres) s'imposent dans les différentes salles.

Le matériel compte pour une telle production. L'utilisation d'une chambre photographique Linhof Technorama 612 permet à Luc Delahaye de produire des photos au grand-angle quasi exemptes de distorsion dans ces dimensions spectaculaires et avec un piqué remarquable. S'il continue à se rendre sur les terrains de conflits, le Français propose dorénavant au spectateur une vision plus sophistiquée du monde où se mêlent enjeux esthétiques et politiques. Trois mots-clés résument l'approche de l'artiste : cadrage, composition et mise en scène.

Le cadrage, c'est ce que Luc Delahaye capte dans le temps du réel, comme dans ses photos prises en Haïti, après le tremblement de terre qui a ravagé le pays en 2010, le plongeant dans le chaos. Sa notion de cadrage s'apparente au reportage traditionnel, direct et documentaire comme la scène titrée *Les Pillards*. « *Mais en photographie, on échoue beaucoup*, confesse l'ancien reporter. *C'est la fatalité du photographe face au réel.* » Alors, comment faire quand on n'a pas pu saisir un événement ? A cette question, la réponse de Delahaye est la composition. Il s'agit pour lui de reproduire une situation en utilisant au minimum deux images pour n'en produire qu'une. Et ceci après un long travail de postproduction sur ordinateur. « *Quand j'ai commencé, j'ai su que je touchais là une sorte d'interdit* », concède-t-il. Mais

***US Bombing on Taliban Positions*, 2001.**

Photos : © Courtesy of Luc Delahaye et galerie Nathalie Obadia, Paris / Bruxelles.



***Les Pillards*, 2010.**

son intuition et sa vision l'encouragent à briser les codes du photojournalisme. *« Cette dualité qui s'est inscrite à ce moment-là dans mon travail correspond à deux façons de concevoir la place de l'imaginaire,* détaille-t-il dans le *Catalogue raisonné 2001-2025* qui accompagne l'exposition. *L'une utilise les possibilités illimitées et incontrôlables du réel, l'autre s'appuie sur les ressources plus ou moins maîtrisables mais limitées de l'esprit. Je m'étais donné une définition précise de ce travail à l'ordinateur : composer une image à partir de fragments de réel pris dans les conditions du reportage et pris pour cette finalité. »* Un exemple, cette scène de réunion au siège de l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (Opep) à Vienne, aux allures de maelström humain. Cette photo en tant que telle n'a jamais existé, mais l'image pensée comme telle, oui. Elle est composée de 19 clichés différents. Un travail laborieux que Luc Delahaye *« trouve ludique et qui* [le] *plonge dans un état second »*. C'est avec cette image et d'autres en Libye et au Rwanda qu'il a d'ailleurs remporté le prestigieux Prix Pictet en 2012. C'est ainsi qu'il est entré dans le monde de l'art, par effraction pour certains, par réflexion pour lui. Il ne faut pas y voir la moindre manipulation. Juste un processus qui révèle le regard analytique de l'artiste.

A partir de 2013, Delahaye pousse encore plus loin le curseur. Il met en scène des choses vues sur le terrain, soit avec les protagonistes eux-mêmes, soit avec des figurants recrutés pour l'occasion comme dans cette image dans un minibus. Au premier plan, des sièges vides puis, à l'arrière du véhicule, une femme voilée, le regard perdu, tient sur ses genoux un enfant allongé qui semble jouer. Que se passe-t-il dans cette scène que l'on imagine prise au Moyen-Orient ? Que raconte-t-elle ? Le titre est laconique : *Taxi*, accompagné de la date, 2016. Au sein de l'exposition, cette création prend place dans une salle où Luc Delahaye cherche à ce que ses images expriment une idée, le « sumud ». Ce mot, qui n'existe pas en français, est associé à la situation vécue par les Palestiniens. Il exprime la persévérance dans le refus, le fait de continuer à résister quoi qu'il advienne et à rester sur leur terre. Une autre image, ambiguë, celle de gamins qui donnent l'impression de jouer dans un olivier. D'aucuns y voient des morts. Et pourtant, il s'agit de *Récolte*.

Luc Delahaye déroute. Il entretient le doute. A sa manière, l'artiste joue avec la réalité et avec la perception de la réalité.



***Récolte*, 2016.**



***Taxi*, 2016.**

Peut-être la nostalgie de l'enfance… Celle du temps de l'insouciance où tout est ouvert à interprétation. Il interroge ainsi la représentation du monde et les modes de fabrication et de perception des images d'actualité.

Plus troublant quand on connaît le pedigree du photographe est l'emprunt d'un élément à une image pour le greffer sur une autre qui n'a rien à voir. Comme un visage. Un exemple avec deux compositions, *Trading Floor* et *Soldats de l'armée syrienne, Alep, novembre 2012*, qui se font face dans l'exposition. Le portrait d'un trader de Londres se retrouve à incarner un soldat syrien. *« Conçues à la même période autour de sujets très différents (la salle des marchés de la Bourse aux métaux de Londres, l'armée régulière syrienne dans les rues d'Alep), les deux grandes compositions* […]

appartiennent à un même genre ou registre allégorique, explique le texte dans la salle d'exposition. *Par la stylisation des gestes, la chorégraphie inédite des postures et l'exagération parfois caricaturale des expressions, ce sont les moins réalistes de toutes les images de son répertoire, dans lequel elles introduisent par ailleurs une nouvelle tonalité, grotesque ou irréelle.* »

Dans la scène en Syrie, ce qui attire avant tout le regard, outre le teint blafard des combattants, c'est la gestuelle de l'homme devant un groupe de soldats – dont le faux-vrai combattant au visage de trader. Il semble désarticulé, comme s'il tombait en arrière. Son bras dessine un mouvement qui évoque la photo que Robert Capa a faite de la mort d'un républicain espagnol. Des choix pensés et assumés par l'artiste, insiste le texte de présentation « *Un pas de côté avec l'ancrage documentaire dressant un lien indirect entre ces deux "scènes de bataille" contemporaines.* »

Un autre pas de côté est à découvrir dans une pièce labyrinthique qui a été nommée : *What's Going On,* d'après la chanson éponyme d'un album studio de Marvin Gaye, sorti en 1971. Que se passe-t-il ? C'est ce que se demande tous les jours Luc Delahaye depuis bien longtemps déjà. Alors, il glane et collectionne des images publiées dans les journaux, qu'il lit toujours avec engouement. Il a ainsi réalisé une installation de 693 d'entre elles. Quentin Bajac voit dans cette sélection un autoportrait de l'artiste. Delahaye, lui, la perçoit comme « *un rêve éveillé en mode halluciné, empli d'idées fixes et d'obsessions avec des événements qui rendent tristes et d'autres heureux* ». On y voit des détails, tous au même format, avec en vrac des personnalités politiques, des dictateurs, des armes, des manifestants, des portraits de reporters morts en activité ou des figures du photojournalisme…

Si les photos ne disent pas la vérité chez Luc Delahaye, elles l'expriment. Ce qui lui importe, c'est « *toucher l'image, toucher à l'image, entrer dans l'image.* » ■ **D.B.**

A voir : « Le Bruit du monde », exposition de Luc Delahaye au Jeu de paume, Paris Ier, jusqu'au 4 janvier 2026.

A lire : Catalogue raisonné 2001-2025, *de Luc Delahaye, éd. Steidl, 272 p., 55 €.*



Soldats de l'armée syrienne, Alep, novembre 2012.

***Trading Floor,* 2013.**



POLKA
&Spéos

PHOTOJOURNALISME



INSCRIPTIONS OUVERTES

Présentation et programme détaillé sur : polkamagazine.com et speos-photo.com

LES EXPOS ET FESTIVALS EN FRANCE

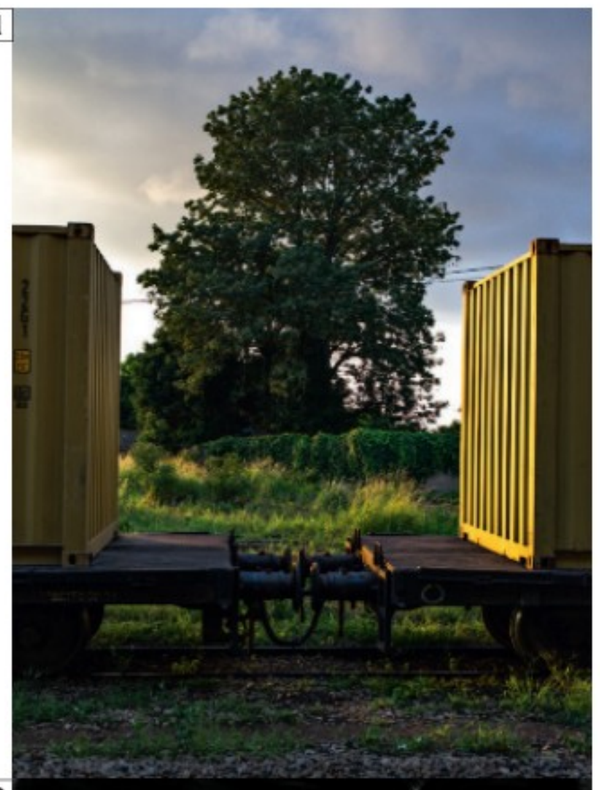


Dans le creux des images. Guénaëlle de Carbonnières

Philosophe de formation, l'artiste explore dans cette exposition du musée des Arts décoratifs (Paris Ier) les silences de la photographie patrimoniale. Entre archive et révélation, son projet réactive des images en dormance dans les collections de l'institution, en révélant leurs blessures. Elle compose une œuvre où la trace devient matière et la mémoire, lumière. Et livre une interprétation éthérée du temps qui passe. A voir jusqu'au 1er février 2026.

© Les Arts décoratifs.

1

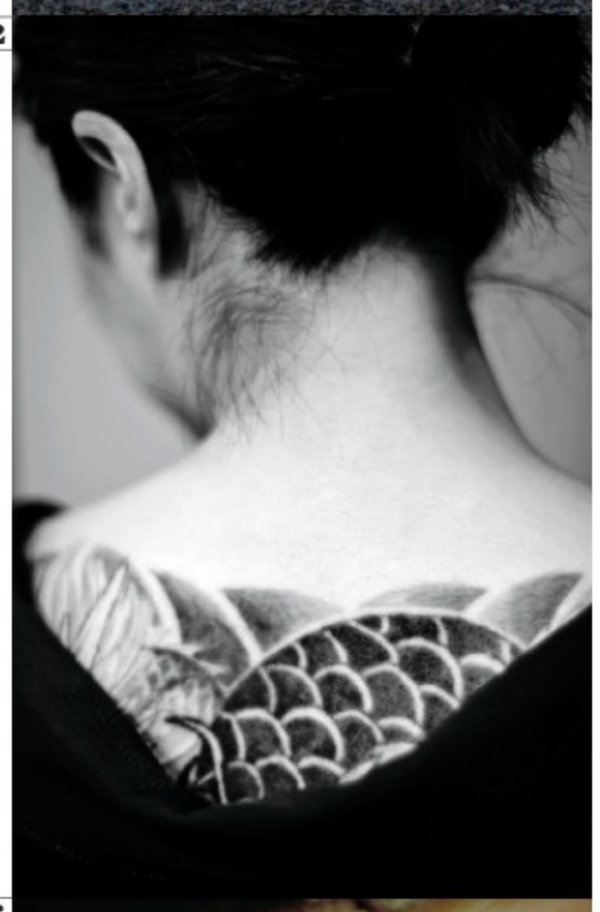


1/ RADIO BALLAST. FRANÇOIS-XAVIER GBRÉ
Fondation Henri Cartier-Bresson, **Paris IIIe,** jusqu'au 11 janvier 2026.
© François-Xavier Gbré, Adagp, Paris, 2025.

2/ PHOTO DAYS
Divers lieux dans **Paris (75),** jusqu'au 30 novembre.
© Chloé Jafé.

3/ MONTIER FESTIVAL PHOTO
Montier-en-Der (52), du 20 au 23 novembre.
© Hans Silvester.

2



4/ OBSCURITÉS RADIEUSES. RAY K. METZKER
Centre Photographique Rouen Normandie, **Rouen (76),** jusqu'au 24 janvier 2026.
© Estate of Ray K. Metzker / Courtesy of Les Douches la Galerie.

5/ GLOBAL WARNING. MARTIN PARR
Jeu de paume, **Paris Ier,** du 30 janvier au 24 mai 2026.
© Martin Parr/ Magnum Photos.

3



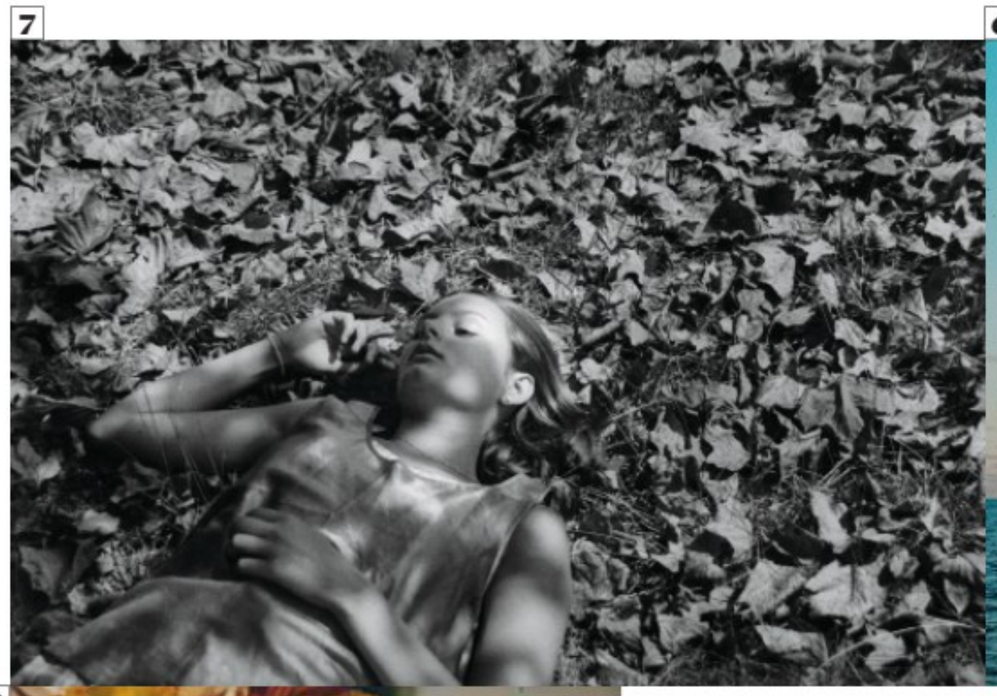
5



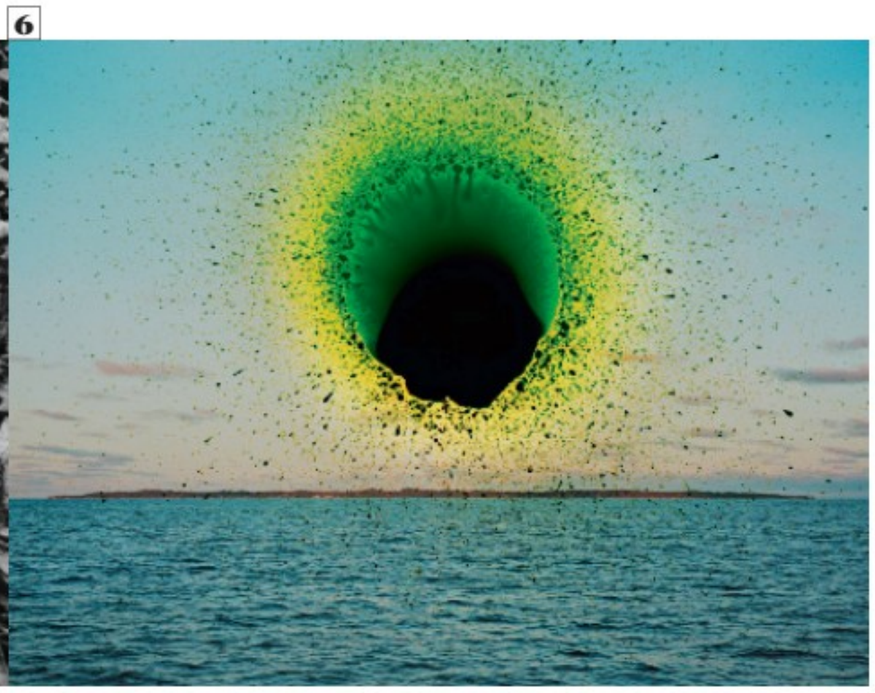
4



7



6



8



9



10



6/ PHOTOGRAPHIE & SCIENCES. JULIEN LOMBARDI ET RICHARD PAK
Villa Pérochon, **Niort (79),** jusqu'au 21 février 2026.
© Richard Pak.

7/ WILD ROSE. GABRIELLE DUPLANTIER
Centre Claude Cahun, **Nantes (44),** jusqu'au 11 janvier 2026.
© Gabrielle Duplantier, Wild Rose, 2024.

8/ POLARAKI. MILLE POLAROIDS D'ARAKI NOBUYOSHI
Musée Guimet, **Paris XVIe,** jusqu'au 12 janvier 2026.
© Nobuyoshi Araki / Musée Guimet, Paris Nicolas Fussler, photographe.

9/ FURY. MARIE QUÉAU
Le BAL, **Paris XVIIIe,** du 28 novembre 2025 au 8 février 2026.
© Marie Quéau / Adagp, Paris, 2025.

10/ IN THE MOOD FOR WONG KAR WAI
Le Bleu du Ciel, **Lyon (69),** jusqu'au 29 novembre.
© Wong Kar-wai.



Festival Planches Contact

Deauville vit cet hiver encore au rythme du festival. Le thème de cette 16e édition est l'intimité. Sous toutes ses formes. Cindy Sherman, Claude Cahun, Arno Rafael Minkkinen ou encore Lin Zhipeng (aka N°223), dont le travail vibrant et coloré sur la jeunesse chinoise a été choisi pour l'affiche, figurent dans la programmation, riche, de l'événement. En parallèle, le Prix Jeune Création Photographique 2025 soutient de nouveaux talents à travers des résidences tandis que la bourse de la fondation Photo4food expose ses lauréats. Autant d'expositions à découvrir en déambulant dans la ville normande (14) jusqu'au 4 janvier 2026.
© Lin Zhipeng (aka N°223).

11

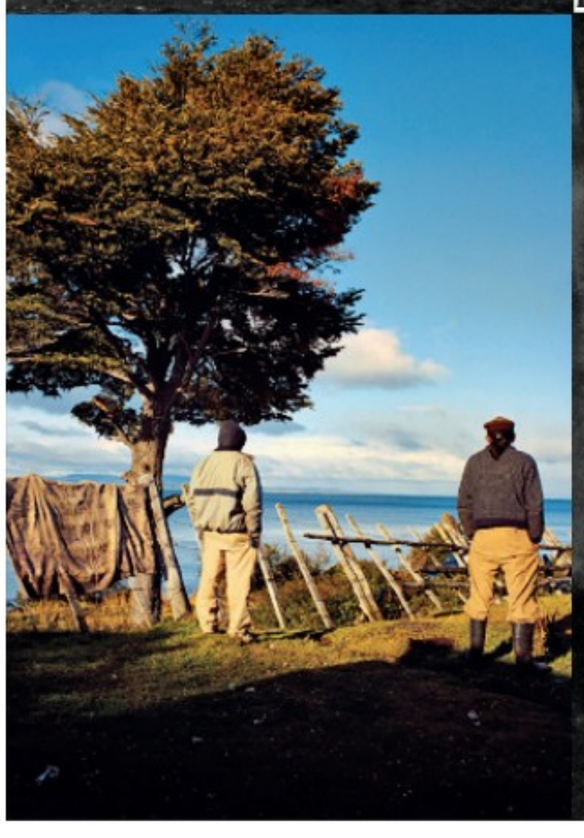


12



13





11/ UN REGARD VAGABOND. DENISE BELLON
Musée d'art et d'histoire du judaïsme, **Paris IIIe**, jusqu'au 8 mars 2026.
© Denise Bellon / akg-images.

12/ INSPIRATIONS, EXPRESSIONS ABSTRAITES. OLIVIER DASSAULT
Atelier Grognard, **Rueil-Malmaison (92),** jusqu'au 16 novembre.
© Olivier Dassault.

13/ GENESIS. SEBASTIÃO SALGADO
Villa Tamaris, **La Seyne-sur-Mer (83),** jusqu'au 11 janvier 2026.
© Sebastião Salgado.

14/ EXTREME HOTEL. RAYMOND DEPARDON
Pavillon Populaire, **Montpellier (34),** du 2 décembre 2025 au 12 avril 2026.
© Raymond Depardon / Magnum Photos.

15/ EN PLUS DE L'ŒIL, TENTATIVES PHOTOGRAPHIQUES DE MARC PATAUT
Centre d'art Gwinzegal, **Guigamp (22),** jusqu'au 1er février 2026.
© Marc Pataut.

15



Modernité révélée. Edward Weston

Avec plus de 100 photos, pour certaines inédites, la MEP (Paris IVe) met à l'honneur Edward Weston. L'Américain (1886-1958) a ouvert la voie au renouvellement du médium, passant du pictorialisme éthéré à une rigueur plus formelle, qui fait de lui une figure de proue du modernisme. Il garde de son premier âge photographique un sens aigu des textures, où le noir et blanc a des airs de fusain. Mais c'est avec des compositions plus abstraites que son style s'affirme. Devant son objectif les corps, objets ou légumes sont saisis avec le même soin. Jusqu'au 25 janvier 2026.
© Center for Creative Photography, Arizona Board of Regents / Edward Weston, Adagp, Paris, 2025 / Courtesy of Wilson Centre for Photography.

14



LA TRIBUNE DIMANCHE

MERCI AUX

400 000

lecteurs qui, chaque dimanche,
choisissent aussi la curiosité, l'ouverture d'esprit
et une information nuancée



Politique • Économie
Sport • Tendances • Société
et Culture !

Source : ACPM ONE NEXT 2025 S2 - La Tribune Dimanche : 39 357 LDP

YOU & THE NIGHT & THE MUSIC

TSF JAZZ
WWW.TSFJAZZ.COM
ET L'ADAMI
AVEC LE SOUTIEN
DE LA SACEM
PRÉSENTENT
LE CONCERT JAZZ
DE L'ANNÉE

#22

SALLE PLEYEL
LUNDI
15 DÉCEMBRE
20H00

ORCHESTRE DE CÉRÉMONIE :
THE AMAZING KEYSTONE BIG BAND

INVITÉ D'HONNEUR :
ANDRÉ CECCARELLI

ARNAUD DOLMEN / MICHEL ALIBO / JOWEE OMICIL

CHINA MOSES

EMMANUEL BEX

GEORGIA CÉCILE

ISAIAH J. THOMPSON

MARIO CANONGE
& ALAIN JEAN-MARIE

NOÉ CODJIA & NEIL SAIDI QUINTET

ROBERTO FONSECA
& VINCENT SÉGAL

SHAI MAESTRO

STOCHELO & MOZES ROSENBERG

SULLIVAN FORTNER TRIO

THE HOOKUP
(GÉRALDINE LAURENT,
FRANÇOIS ET LOUIS MOUTIN,
NOÉ HUCHARD)

THE GETDOWN
(LAURENT COULONDRE,
ARNAUD DOLMEN,
HAROLD LÓPEZ-NUSSA,
ROLANDO LUNA)

Billetterie ouverte sur **www.sallepleyel.com**

SALLE PLEYEL · Adami · sacem · YAMAHA · LA TRIBUNE DIMANCHE

Un vent nouveau souffle au quai Branly p. 186 **Rhona Bitner. New York Ghost City** p. 188 **Au Nikon Plaza, tous les mois un nouveau regard** p. 190 **Institut pour la photographie. Rachel Seidu, la marge dans le cadre** p. 192



***Speak the Wind*, 2015-2020.**
© Hoda Afshar / Courtesy of Galerie Milani, Brisbane, Australia.



Un vent nouveau souffle au **quai Branly**

DRESSANT UN PONT ENTRE LES SIÈCLES ET LES RÉGIONS, HODA AFSHAR A CONÇU DES ŒUVRES OÙ SE RENCONTRENT RITUELS INSULAIRES IRANIENS ET ARCHIVES D'UN PSYCHIATRE FRANÇAIS AU MAROC. LE MUSÉE PARISIEN MET À L'HONNEUR CETTE EXPLORATION DE LA CONSTRUCTION DU REGARD.

par **Joseph Kohler**



Ci-dessus.
De la série Speak the Wind, *2015-2020.*

© Hoda Afshar / Courtesy of Galerie Milani, Brisbane, Australie.



En noir et blanc.
De haut en bas.
De la série The Fold *(détail), 2023-2025.*

© Hoda Afshar / musée du quai Branly – Jacques Chirac.

Qu'est-il arrivé à Gaëtan Gatian de Clérambault, ce psychiatre et ethnologue mort à son domicile, en 1934, dans de singulières circonstances ? Son corps est découvert entouré d'un miroir et d'une *« étrange collection de mannequins qu'il se plaisait à habiller avec des étoffes rares »*, comme l'écrivait la presse à l'époque. Une fin qui a contribué au mythe du personnage. Envoyé au Maroc entre 1918 et 1920 comme médecin militaire, Clérambault avait développé une obsession pour les drapés et les corps qu'ils dissimulent : il a rapporté plus d'un millier d'images, photographies méthodiques d'hommes et de femmes enveloppés de leurs habits traditionnels. Ce fonds, conservé au musée du quai Branly – Jacques Chirac, et les circonstances particulières du trépas de Clérambault ont inspiré Hoda Afshar dans la conception de « Performer l'invisible », première exposition monographique française de l'Iranienne, née en 1983.

Engagé dans la valorisation des artistes pluridisciplinaires et non occidentaux, le musée du quai Branly – Jacques Chirac a réservé à l'artiste établie en Australie sa galerie Marc Ladreit de Lacharrière, où l'exposition est articulée en deux volets. Le premier, *Speak the Wind*, est né de plusieurs voyages, entre 2015 et 2020, sur les îles du détroit d'Ormuz, au sud de l'Iran. Fascinée par les rites des habitants de la région et par le décor désertique, Hoda Afshar s'interroge : *« Comment rendre visible le passage du vent ? »* Elle raconte les croyances locales selon lesquelles *« le vent agit comme une force néfaste capable de posséder les corps ; grâce au chant et à la danse, les insulaires tentent d'apaiser cet élément insaisissable »*.

La photographe évite l'écueil d'une narration calquée sur le modèle ethnographique en préférant des images poétiques plutôt que documentaires. Elle engage des discussions avec les chamans – jusqu'à les laisser exorciser sa caméra, confesse-t-elle –, interviewe ceux qui disent avoir été possédés et cherche ainsi à saisir les manières dont le vent façonne les esprits et le décor : les pages d'un livre feuilleté sans qu'on le touche, le remous irrégulier des vagues, le balancement des branches ou les parois de pierres érodées… C'est chaque fois une force invisible qui laisse ses traces.

Ces photographies, comme autant de fragments figés d'un courant d'air, alternent avec des vidéos, où l'on suit le rythme des ondulations venues du ciel, et avec des dessins réalisés par les locaux. *« Photographier la montagne, c'est comme faire un portrait du vent »*, dit-elle. Cet effort de représentation trouve sa forme la plus éloquente dans les images de vêtements : elle les capture gonflés d'air au gré des brises. *« Pour les natifs, le voile protège l'individu de la possession lors des rites. »* En s'intéressant ensuite à la collection photographique de Gaëtan Gatian de Clérambault, Hoda Afshar prolonge la réflexion sur les liens entre les drapés et les êtres qu'ils recouvrent.



Ci-contre.
De la série Speak the Wind, *2015-2020.*
© Hoda Afshar / Courtesy of Galerie Milani, Brisbane, Australie.

Ci-dessous.
De la série Speak the Wind, *2015-2020.*
© Hoda Afshar / Courtesy of Galerie Milani, Brisbane, Australie.

C'est le deuxième volet de cet événement, *The Fold*, qui déplie l'histoire du psychiatre en mêlant captures d'écran, installations sonores et film d'animation. Lorsque Annabelle Lacour, commissaire de l'exposition, présente ses recherches sur ce fonds à Hoda Afshar, l'idée d'une autre relecture critique émerge. *« L'évidence aurait été d'interroger le regard orientaliste posé sur les Marocaines : au-delà de l'aspect esthétique des tissus, c'est la position d'autorité du médecin colonial qui se lit. »* Mais la photographe plasticienne dépasse l'enjeu attendu et précise sa démarche : *« Il s'agit d'aller dans la tête de Clérambault pour comprendre, d'étudier la complexité de cette obsession liée à l'acte de regarder. »*

Dans une salle circulaire, *The Fold* se montre d'abord comme une vaste fresque de 900 tirages argentiques, tel un écho à la classification démesurée du médecin. C'est un incident informatique qui a servi de déclencheur au dispositif : Hoda Afshar remarque que les images d'archives enregistrées pour ses recherches sont tronquées. Elles ne montrent qu'un détail aléatoire des originales. *« Ce hasard est devenu partie intégrante du processus créatif. »*

Par l'illustration de ce geste répété, le sujet de l'œuvre dérive de la description des différents textiles vers l'obsession de tout voir et de tout compiler. L'ambition d'archivage de l'Iranienne résonne d'une salle à l'autre par des jeux de miroirs, mais le mystère Clérambault prend une autre dimension dans la section filmique de l'exposition. Hoda Afshar réalise un court-métrage d'animation sur la découverte du cadavre de Clérambault, proposant son propre regard sur cette histoire aux accents de fait divers. L'idée que l'artiste décrit est presque ironique : *« Le psychiatre devient lui-même sujet d'analyse. »*

Les photographies de corps voilés qui émaillent l'exposition rappellent la photographie spirite, en vogue du temps de Clérambault (1872-1934), où le tissu donne l'illusion de la présence des morts. Face à ces images fantomatiques, l'interrogation ne porte plus sur le sujet observé, mais sur la construction même du regard. C'est en ce sens que Hoda Afshar travaille les archives du psychiatre photographe. *« Au-delà de la réflexion sur la posture de domination qu'évoquent ces images, c'est l'idée de dissimulation qui est primordiale »*, conclut-elle. Quelle vérité voient nos yeux ? L'artiste construit un miroir de l'invisible, où l'œuvre capte ce qui échappe à la vue. ■

À voir : « Performer l'invisible », exposition de Hoda Afshar au musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris VII^e^, jusqu'au 25 janvier 2026.
À lire : The Fold, *de Hoda Afshar, éd. Loose Joints, 228 p., 48 €.*
















New York **Ghost** City

À DEUX PAS DE LA PLACE VENDÔME, DANS LE CABINET DE SAINT-HONORÉ ART CONSULTING, LA PHOTOGRAPHE RHONA BITNER EXPOSE POUR LA PREMIÈRE FOIS SA SÉRIE *GHOST LIGHT*. DES IMAGES RARES DE NEW YORK CONFINÉ EN 2020. UNE MÉGAPOLE ENTIÈREMENT VIDÉE DE SA FOULE, À DÉCOUVRIR PENDANT LE MOIS DE LA PHOTO À PARIS.

par **Joseph Kohler**

Chaque année, en ce mois de novembre sacré pour les photophiles, des lieux secrets de Paris ouvrent leurs portes à des expositions inédites. Pour ce cru 2025, c'est entre les boutiques de luxe du quartier de la place Vendôme que la photographie s'invite : chez Saint-Honoré Art Consulting, un cabinet d'experts en peintures anciennes. Si cet espace à l'allure d'antichambre royale n'ouvre que rarement au public et accueille avant tout sur ses murs des toiles de maîtres, l'exposition de Rhona Bitner change la donne. *« Je suis ravie que ces photos de New York contrastent avec ce décor précieux »*, note la New-Yorkaise qui vit maintenant la moitié de l'année à Paris. L'occasion pour les visiteurs de découvrir une artiste prolifique, et de parcourir la Grosse Pomme dépeuplée dans *Ghost Light*, série montrée pour la première fois en France.

Ce sont 77 photographies prises pendant 77 jours de son quotidien confiné au cœur de ce New York à l'abandon. *« L'idée ne m'est pas venue tout de suite. Le premier jour, j'ai traversé Central Park, il n'y avait personne. C'est seulement lorsque je suis entrée dans une station de métro entièrement déserte que toute l'intensité de la réalité m'est apparue, celle de la ville vide. »* Derrière ses prises de vue, quelques souvenirs reviennent en mémoire : balades chronométrées, justificatifs de sortie, masques obligatoires… Covid rime avec chacun chez soi.

En ce printemps 2020, Rhona Bitner se risque dehors et hors de son cadre habituel de travail. *« Pour* Listen, *un projet récent, j'ai traversé tous les États-Unis et visité près de 400 clubs, studios d'enregistrement et salles de spectacles pour raconter l'histoire de la musique populaire américaine, la bande-son de plus d'une génération. »* Là, dans ces lieux entièrement vidés de leur public, c'est l'architecture de la réverbération que saisissait la native de New York. *« Les murs ont des oreilles »*, aime-t-elle répéter. En photographiant ces espaces lorsqu'ils sont inoccupés, l'artiste entend laisser de la place aux souvenirs du spectateur. Chaque image semble produire l'écho lointain d'une musique, et du vide renaît le son. *« Chacun de mes projets se bâtit en rapport aux précédents. Ils sont tous construits autour de l'idée de représentation scénique, du cirque au théâtre classique en passant par le rock et le ballet, et tout ce qu'il y entre est comme le laboratoire de l'humanité. »*

Dans *Ghost Light*, inspirée par les photos de Berenice Abbott sur la modernisation des années 1930 et par la transformation des quartiers de Paris capturée par Eugène Atget à la fin du XIXe siècle, Rhona Bitner croque un New York devenu, pour un temps, une ville-fantôme. Avec un petit appareil numérique (alors qu'elle travaille habituellement à l'argentique), la lauréate (par deux fois) de la bourse de la fondation Pollock-Krasner capte les immeubles et les artères impassibles baignés par les mouvements de lumière. Seules preuves que la vie n'est pas totalement figée. Quelques inscriptions sur des pancartes ou des affiches arrêtent son regard : *« Don't Panic »* ici, *« Compassion »* là. Les derniers messages laissés par ceux qui, comme elle, s'attardent dans la ville. Des bouquets de fleurs et des pierres tombales ponctuent son parcours et filent la métaphore du décor post-catastrophe.

« Les tirages sont petits, à échelle humaine, d'un format de carte postale, comme des lettres envoyées depuis un lieu lointain », dit-elle à propos de l'exposition. Chaque photo a pour titre une date entre avril et mai 2020, celle de la prise. Dans un texte aux entrées brèves, style carnet de route, chaque date renvoie à une indication sur

De la série Ghost Light, *2020.*
Photos : © Rhona Bitner.











l'itinéraire emprunté : quartiers, commerces, parcs, tout est consigné. Pris ensemble, images et textes construisent la preuve de ces expéditions irréelles. L'accrochage met en lumière l'esthétique de la solitude dans des compositions soignées, où l'effet de répétition rejoue la litanie de ce confinement mondial.

« Certains bâtiments sont là depuis des générations, ils résistent au temps. Les rues sont peuplées des souvenirs de ceux qui les ont traversées. J'avais l'impression de marcher aux côtés des souvenirs de millions d'habitants. » Pour l'artiste, qui fait le parallèle entre la chambre noire de l'appareil et la pénombre d'un théâtre, le but est d'entrer dans un espace sombre pour qu'apparaissent des images. *« Le titre de la série est un clin d'œil à la dernière ampoule allumée sur scène – celle qu'en français on appelle "servante" – qui sert à prévenir les accidents dans le noir total. Et qui éclaire le chemin pour les fantômes qui vivent là. »*

A la lisière entre la scène de film et le document, les rues semblent appartenir à un outre-monde. Tel le héros de *28 jours plus tard*, seul dans un Londres inanimé, Rhona Bitner arpente la ville qui ne dort jamais et pourtant, sur sa route, elle est le témoin des fragments d'un rêve étrange. La preuve photographique devient le point de départ de l'histoire que chacun s'invente – et vit. Cinq ans après, ces images nous rappellent à quel point cette parenthèse s'est vite évaporée, laissant la vie et la frénésie d'avant reprendre. Une exposition qui, loin d'être une célébration nihiliste, rappelle le silence et la résilience de ces jours d'ombre. Et nos souvenirs de se confondre avec ceux de l'artiste. ■

A voir : « Ghost Light », exposition de Rhona Bitner chez Saint-Honoré Art Consulting, 346, rue Saint-Honoré, Paris Ier, jusqu'au 28 novembre. Du lundi au vendredi de 10 h à 13 h, puis de 14 h 30 à 18 h, le samedi 15 novembre ou sur rendez-vous.



Ci-contre.
Elise, quelque part sur la route, 2015.
De la série *Into Dust*.
©Maud Chalard.

Ci-dessous.
De la série *Ours polaires d'un autre monde*.
©Florian Ledoux.

Page de droite.
Justice, le 18 décembre 2024 à l'Accor Arena, Paris. De la série *Sound of Silence*.
©Anthony Ghnassia.

Au Nikon Plaza, tous les mois un nouveau regard

MAUD CHALARD, FLORIAN LEDOUX, ANTHONY GHNASSIA... AU RYTHME D'UNE EXPOSITION DIGITALE PAR MOIS, DES PHOTOGRAPHES SONT INVITÉS À PARTAGER LEURS IMAGES SUR LES SEPT ÉCRANS DU NIKON PLAZA, À PARIS. UN RENDEZ-VOUS CULTUREL INSPIRANT POUR TOUTES LES PERSONNES QUI POUSSENT LA PORTE DE CETTE BOUTIQUE-GALERIE.

par **Romane Pellen**

Des corps nus qui s'enlacent dans une chambre d'hôtel. Deux ours polaires qui se chamaillent sur la banquise. Une foule qui danse les bras en l'air lors d'un concert. Le point commun de ces trois photographies ? Leurs expositions au Nikon Plaza. Niché boulevard Raspail, à Paris, cette boutique-galerie est un lieu incontournable pour les amoureux de la photo. Chaque mois depuis son ouverture, en décembre 2017, une exposition digitale met en lumière un nouveau regard. *« Cela permet de montrer ce que l'on peut faire avec notre matériel photo, et c'est aussi une source d'inspiration pour tous les gens qui passent nous voir »*, détaille Thomas Maquaire, responsable du Nikon Plaza. C'est également un précieux temps d'échange. Toutes les expositions sont précédées d'un vernissage, ouvert à tous, à l'occasion duquel le photographe pose des mots sur les images qu'il a sélectionnées ou le matériel qu'il a utilisé.

En septembre, Maud Chalard a ainsi présenté une série intime et personnelle intitulée *Into Dust*. Une invitation à embrasser la liberté qu'offre la route. *« L'exposition était en grande partie consacrée à son projet au long cours aux Etats-Unis,* résume Thomas Maquaire. *Ses images sont très belles, il y a un travail avec une profondeur de champs assez courte. On a vraiment l'impression de prendre part au quotidien de ces personnes qui vivent ce road trip. »*. Tout comme les clichés de Florian Ledoux qui, en octobre, nous plongeait dans « L'intimité de l'Arctique ». Cette exposition, en partenariat avec la





biennale Photoclimat, est le résultat de nombreux hivers passés dans le Grand Nord. Une immersion au plus près de la faune et des paysages polaires. Sur l'un des écrans, une vidéo montrait par exemple la création d'un piège photo. Grâce à ce dispositif, Florian Ledoux a pu s'éloigner le temps de quelques heures. *« A son retour, il a découvert les images d'un phoque chassé par un renard. Ces photos sont sublimes et elles n'auraient jamais pu se faire s'il avait été lui-même derrière la caméra »*, raconte le responsable du Nikon Plaza Paris.

En *« tournée perpétuelle »*, lui aussi a parcouru le monde. Photographe de concert depuis quinze ans, Anthony Ghnassia a immortalisé les shows de nombreux artistes de renommée mondiale tels que DJ Snake, Justice ou encore PNL. Il y a trois ans, en se plongeant dans ses archives, il est saisi par le contraste entre certaines de ses photos. *« En tournée, il y a deux atmosphères qui s'opposent. Le bruit, avec l'énergie du public, des concerts et des artistes sur scène. Et puis le silence qui arrive quand tout s'arrête. Les gens rentrent chez eux et nous, on monte dans les vans pour rentrer à l'hôtel »*, raconte-t-il.

De ces photos aux énergies contrastées est né son premier livre : *Sound of Silence*. Au cœur de cet ouvrage, plus de 170 images qui se mêlent aux témoignages de onze artistes avec lesquels il a collaboré. Ils y évoquent leur expérience sur le son et son absence. *« Avec la maison d'édition Hemeria et le directeur artistique, Laurent Bismuth, nous avons réussi à proposer une lecture miroir entre le bruit et le silence »*, explique le photographe. À chaque page, une image tumultueuse de concert côtoie la quiétude d'un paysage shooté lors des tournées. *« J'aimais bien me lever tôt pour aller faire des photos de la ville dans laquelle on se trouvait. Cette routine me permettait de redescendre un peu après l'intensité de la veille, avant de repartir le soir sur une autre date. »*

Depuis la récente sortie nationale du livre éponyme, une exposition est organisée au Nikon Plaza, jusqu'au 29 novembre. *« Nous travaillons avec Anthony depuis plusieurs années maintenant, c'était donc tout à fait normal de lui apporter notre soutien,* souligne Thomas Maquaire. *Il a un travail graphique basé sur la couleur qui est très impressionnant. Ses photos sont picturales et elles éveillent tout de suite l'intérêt de l'œil. C'est ça qui nous plaît chez lui. »*

Pour sa troisième exposition au Nikon Plaza, Anthony Ghnassia ne sera pas seul. Un jeu concours a été lancé sur son compte Instagram pour permettre à dix photographes, sélectionnés par ses soins, de montrer leur travail sur deux des sept écrans de la boutique-galerie. *« Ils seront non seulement contents d'être exposés, mais encore plus fiers de l'être aux côtés d'un photographe qu'ils suivent, qu'ils adulent et qu'ils aimeraient rencontrer. »* ■

A voir : « Sound of Silence »,
exposition d'Anthony Ghnassia au Nikon Plaza, 99, boulevard Raspail, Paris XIVe, jusqu'au 29 novembre.

Ci-contre.
"Peas in a Pod II", *Emma et Maë, Lille, 2025.*

Ci-dessous.
Akinwande Bolaji, Martins Anumene, Ara and Kim Davou, Nigeria, 2024.



La marge dans le cadre

DE LAGOS À LILLE, OÙ ELLE A ÉTÉ INVITÉE EN RÉSIDENCE PAR L'INSTITUT POUR LA PHOTOGRAPHIE, RACHEL SEIDU MONTRE LES VISAGES ET QUESTIONNE LA REPRÉSENTATION DE LA COMMUNAUTÉ QUEER. UN TRAVAIL QUI FAIT L'OBJET D'UNE EXPOSITION À VOIR JUSQU'AU 20 DÉCEMBRE.

par **Simon Starakis**

Niyi, Sugar et Yinka. Trois noms, trois regards tournés d'un même mouvement vers l'horizon lumineux qui baigne le fleuve. Derrière, une pirogue file vers la clarté, telle la promesse d'un avenir meilleur. Une image symbolique qui prend place dans « Peas in a Pod » (de l'expression anglaise « *like two peas in a pod* » qui signifie « comme deux gouttes d'eau »). Au sein de cette exposition, Rachel Seidu rapproche son travail réalisé aux côtés de personnes LGBTQIA+ au Nigeria, à Lagos – dont elle est originaire –, des photos prises lors d'une résidence à Lille. Son objectif : questionner, dans deux pays distants de milliers de kilomètres, la représentation et les revendications de ces communautés qui luttent contre l'invisibilisation des minorités.



Après avoir remporté, en 2024, le prix Tremplin Jeunes Talents du festival Planches Contact, à Deauville, Rachel Seidu est contactée par l'Institut pour la photographie qui lui propose une autre résidence, cette fois dans la métropole du Nord. Rendez-vous est pris pour le printemps 2025. L'exposition rend compte des deux semaines où la photographe est allée à la rencontre d'une douzaine de personnes queers aux parcours différents. Sur les murs du Théâtre du Nord, qui accueille l'événement, se déploie une fresque de visages et de corps. Les identités se déclinent. Saisis dehors, en plein jour, ou dans des lieux plus intimistes, les portraits sont autant de « lieux sûrs » où les modèles tissent un lien

Ci-dessus.
Niyi, Sugar and Yinka, Nigeria, 2024.

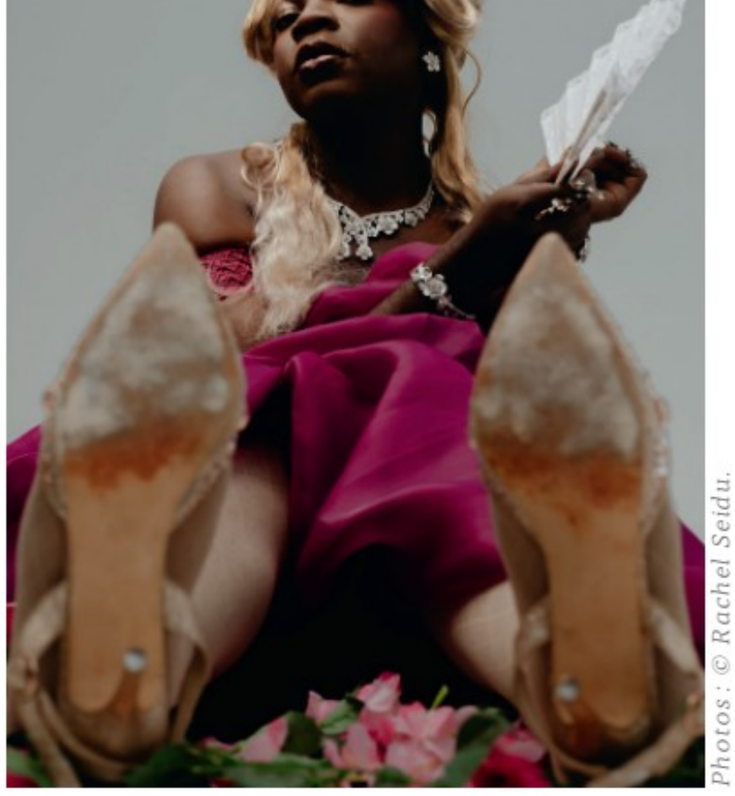
A droite.
Kim Davou, Arewahotsauce, Nigeria, 2024.

et collaborent avec la photographe pour mieux se dévoiler, pour mieux se montrer.

« *L'idée était de faire appel à un styliste, mais les modèles ont préféré piocher dans leurs garde-robes* », raconte la Nigeriane née en 1997. Le vêtement est en effet une question cruciale pour les drags comme Eya Lotus ou Stargirl. « *Il était essentiel de créer une intimité, de se connaître avant de les photographier.* » C'est cette relation que l'accrochage fait partager. Le spectateur est invité à la table d'une grande famille recomposée, celle qu'on se choisit. Le titre de l'exposition se comprend aussi de manière littérale : les petits pois (*peas*) d'une même cosse (*pod*) forment un groupe d'individus qui, dans leur unicité, forment une communauté. Ensemble, ils se protègent des agressions extérieures. Et pour les personnes LGBTQIA+, ces agressions ne sont que trop fréquentes. Au Nigeria, le mariage entre personnes du même sexe est interdit depuis 2014 et l'homosexualité passible de quatorze ans de prison.

Résister, mais aussi rendre visible là où modèles et archives sont rares, c'est toute l'idée de l'artiste. « *Les récits personnels ne sont pas accolés aux individus, le projet a aussi l'ambition de créer une voix unique, qui porte.* » Une voix d'expériences diverses mais solidaires. « *Tout le monde doit être représenté afin de ne pas se sentir seul.* » Rachel Seidu, représentante de la génération Z, espère étendre ce projet à d'autres villes et pays. ■

A voir : « Peas in a Pod », exposition de l'Institut pour la photographie hors les murs au Théâtre du Nord, Lille (59), jusqu'au 20 décembre.



Photos : © Rachel Seidu.

**En hommage à Christian Caujolle, disparu le 20 octobre 2025, à l'âge de 72 ans.
Présent dès le premier numéro de Polka, il signe ici sa dernière chronique, écrite quelques jours avant sa mort.**

« Je ne suis pas photographe »



Patti Smith au cimetière du Père-Lachaise, Paris XXe, 1976. © Claude Gassian.

par **Christian Caujolle**

Patti Smith et la photographie, cela remonte à loin. Presque aussi loin que sa passion pour la poésie et tout particulièrement pour Arthur Rimbaud. En 1967, à 20 ans, elle quitte le New Jersey et arrive à New York où elle fait la connaissance d'un jeune homme qui, à cette époque-là, fabrique des bijoux en perles de verre. C'est Robert Mapplethorpe. Ils deviennent amants, s'installent dans un squat puis au Chelsea Hotel et c'est elle qui, en 1968, lui fait découvrir la photographie avec l'appareil Polaroid d'une amie. C'est ainsi qu'il réalise les clichés de sa première exposition. On connaît la suite, à commencer par les pochettes de disques dont le premier album de la chanteuse, *Horses*, qui recevra le prix de l'académie Charles-Cros, en 1975. Une pochette dont se souvient le photographe Claude Gassian : *« Minimaliste, en noir et blanc. Déjà un choc visuel. Réalisé par un certain Robert Mapplethorpe, le portrait frontal de Patti Smith, beauté atypique, aussi singulière qu'androgyne, regard fixe, annonce un renouveau, un danger… »* Puis il y aura *Wave*, avec les colombes, en 1979.

La photographie, Patti Smith la pratique souvent, pas seulement avec un Polaroid. Et même si elle dit : *« Je ne suis pas photographe, et pourtant, le fait de prendre des images m'a apporté un sentiment d'unité et d'épanouissement personnel. Ce sont des reliques de ma vie. Des souvenirs de mes errances. Tout ce que j'ai appris sur la lumière et la composition est contenu en elles »*, ses images sensibles, littéraires et poétiques ont été publiées. Avec ses textes, dans un recueil – *Un livre de jours* –, en illustration d'*Une saison en enfer* d'Arthur Rimbaud. Et exposées, en galerie, à la Fondation Cartier ou au Centre Pompidou, entre autres.

Et voici la débutante Patti Smith, non pas derrière l'objectif, mais devant celui de Gassian. L'un des grands photographes de la scène musicale, lié à la naissance de la presse rock en travaillant pour *Best*, *Rock & Folk*, ou encore *Libération*. S'il a immortalisé Leonard Cohen, Prince, les Rolling Stones, s'il a suivi Serge Gainsbourg, The Cure, Vanessa Paradis, Daft Punk, Mylène Farmer, il serait injuste de le cataloguer comme photographe « de musique ». Claude Gassian est tout simplement photographe.

En mai 1976, Patti Smith vient à Paris, ville qu'elle adore, pour lancer *Horses*. Gassian est là dès l'aéroport et saisit la petite troupe qui l'entoure. Il va accompagner celle qui n'est pas encore une idole punk rock au cours de ce bref séjour. Au cimetière du Père-Lachaise où elle se recueille sur la tombe de Jim Morrison et y dépose des fleurs jaunes, puis à son premier concert, à l'Elysée-Montmartre. Photos de scène qui traduisent l'incroyable énergie et la rage de la chanteuse, moments de détente et de douceur, dialogue du noir et blanc et d'une couleur délicate, le portrait fait ressentir la combinaison de puissance et de douceur du personnage. Même sentiment lors du retour, en octobre de la même année, pour une journée partagée avec le groupe, sans manière, pour les concerts au Pavillon de Paris puis au Bus Palladium. Entre les deux, Patti Smith se balade dans Paris et joue au château de sable avec une fillette place des Vosges.

L'Américaine a écrit une introduction chaleureuse pour ce livre de souvenirs d'un temps qu'elle a, à l'évidence, vécu aussi intensément qu'elle l'a aimé. *« Je crois que nous étions tous, à notre façon, un peu amoureux d'elle. Et mes photos, des baisers volés… »*, écrit Claude Gassian à la fin de son bref texte liminaire. C'est toujours la même chose avec les images justes, celles qui ont su trouver la bonne distance : elles réactivent non seulement les souvenirs de leur objet, mais aussi de ce qui a suivi. Pour moi, le concert à l'Elysée-Montmartre en 1976, l'immense cadeau qu'elle nous fit en chantant au théâtre antique d'Arles pour les 20 ans de VU', en 2006, ou lorsqu'en décembre 2010, à Stockholm, en l'absence de Bob Dylan qui avait refusé de venir recevoir son prix Nobel de littérature, elle interpréta, bouleversée, *A Hard Rain's A-Gonna Fall.* ■

A lire : Patti Smith « Horses », Paris 1976, *de Claude Gassian, éd. Gallimard, 192 p., 35 €.*
A voir : « Ailleurs, exactement », exposition de Claude Gassian à la galerie Rabouan Moussion, Paris IIIe, jusqu'au 22 novembre.



LOUIS ROEDERER

TUTOYER LA NATURE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Linea di Corsa

DOLCE VITA SPORTING CLUB

1961



chaussure « Vitesse »

DOLCE VITA SPORTING CLUB



CHAUSSURES • MAROQUINERIE DE VOYAGE • VESTES

www.lineadicorsa.com